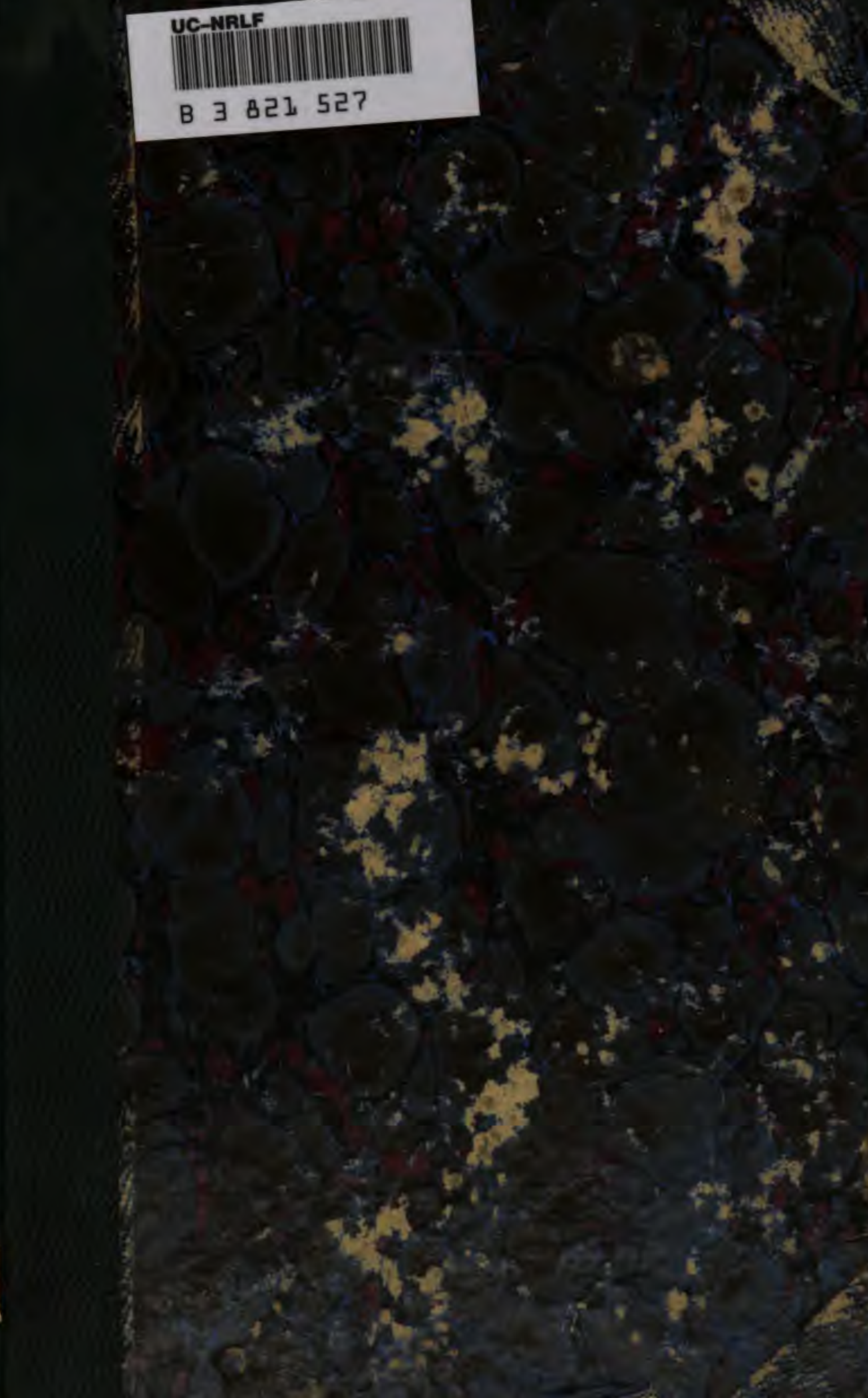
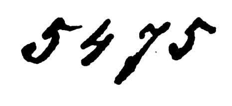

UC-NRLF
B 3 821 527



QUATRE ANNÉES

EN OCÉANIE.





QUATRE ANNÉES

EN OCÉANIE

PAR

A. E. FOLEŸ

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE
LIEUTENANT DE VAISSEAU DÉMISSIONNAIRE, DOCTEUR MÉDECIN.

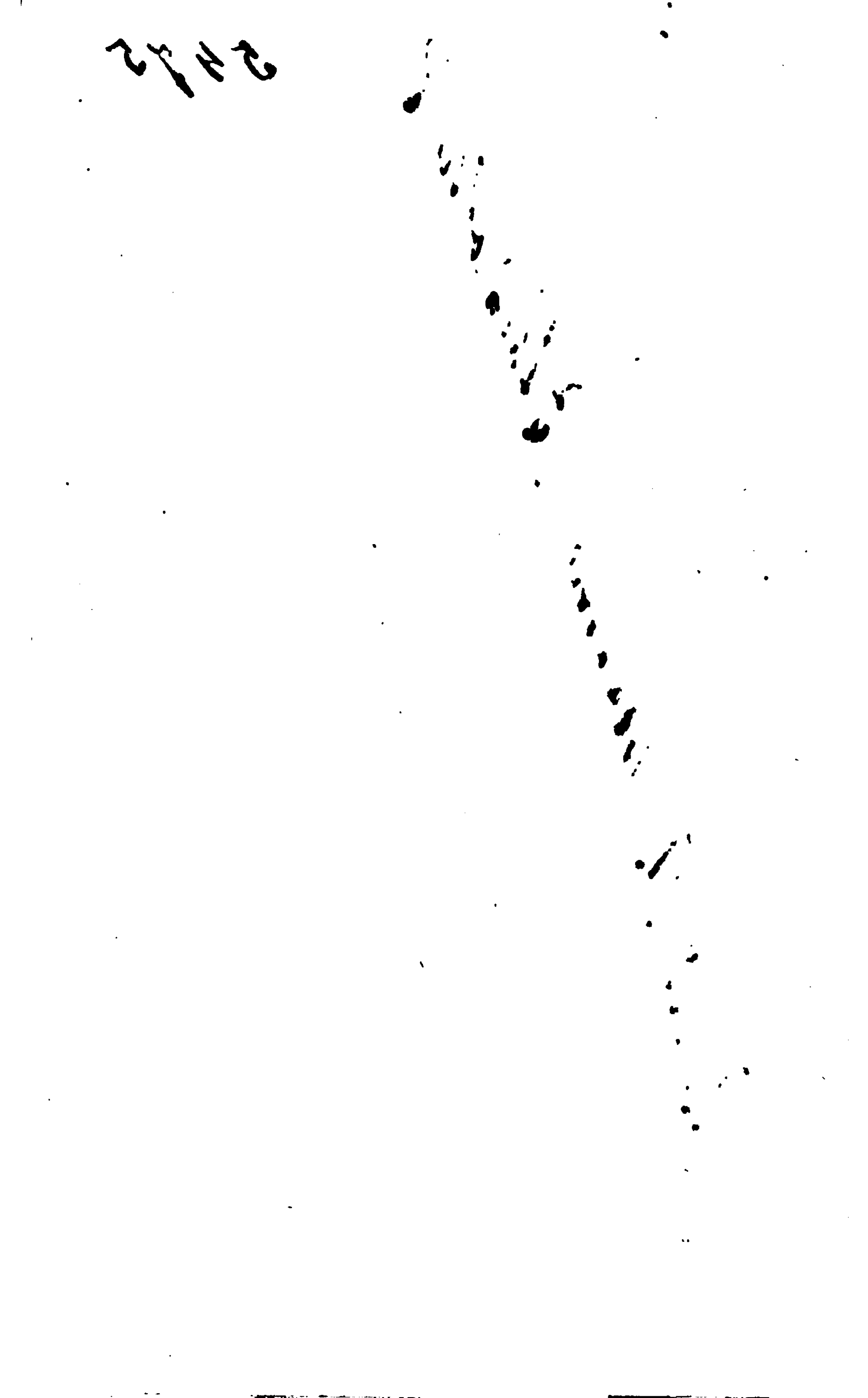
Le progrès est le développement de l'ordre.

AUGUSTE COMTE.



PARIS
LIBRAIRIE J. HETZEL,
18, Rue Jacob.

1866



AVANT-PROPOS.

Pendant que j'étais en Océanie, ma vie a coulé si douce, auprès de ce qu'elle avait été, si riche et si belle, auprès de ce qu'elle devait longtemps être, qu'entraînée par un charme irrésistible, ma pensée, durant le cours de mes études médicales, se retournait vers les parages polynésiens dès que mon cerveau répugnait à un travail trop pénible et surtout trop solitaire.

Que de fois je me suis reposé en sentant, à la moindre évocation. se reconstruire en ma mémoire, avec une précision merveilleuse, les scènes diverses qui ont orné mes longues pérégrinations! Que de fois j'ai vécu délicieusement heureux en les contemplant! Et que de fois aussi, dans le monde excellentissime des souvenirs juvéniles, j'ai repuisé assez de forces

pour me replonger en celui, si triste alors, de la réalité !

Quand cet appel à mon passé maritime ne suffisait point, je songeais à mon noble maître, Auguste Comte, à son œuvre si grande, aux persécutions si nombreuses et si diverses qui ont entravé ses travaux immenses, au but sublime qu'il se proposait d'atteindre, et l'enthousiasme ne manquait jamais de rendre à mon âme découragée la vigueur que ma rêveuse et placide excursion aux pays océaniens n'avait pu lui procurer.

A force de faire appel, tantôt à ce que j'avais fait et vu de l'autre côté du globe, tantôt à ce que j'avais appris et devais faire de celui-ci ; tantôt au Nouveau-Monde, (que mon auguste directeur m'avait si parfaitement expliqué en sa Philosophie de l'histoire,) tantôt à celui qu'en sa politique positive il me montrait devoir être un jour en notre ancien continent ; mes souvenirs et ses enseignements se marièrent si bien en ma tête, que l'idée me vint de recommencer avec lui la grande excursion que je n'avais faite qu'avec son livre.

J'imaginai donc de composer un voyage,

dans lequel deux amis, l'un jeune encore, l'autre déjà sur le retour, décriraient et interpréteraient successivement les scènes du monde océanien. Aussitôt docteur, je me mis à l'œuvre, et, depuis plusieurs années, je travaillais à cette sorte de pèlerinage, quand on me proposa de remplacer, à l'Association polytechnique, un des professeurs de géographie.

C'était me dire : « Au lieu de griffonner
» péniblement, pendant trois ou quatre ans
» encore, un ouvrage qui mettra trois ou qua-
» tre ans aussi à compter cent lecteurs ou
» moins ; au lieu d'attendre six, huit, dix ans
» ou plus, une approbation publique ou un
» blâme aux idées que vous avez sur la terre
» et l'homme, parlez deux ou trois heures, et
» vous saurez si les conceptions que votre
» maître et vos pérégrinations vous ont faites,
» si votre pensée intime sur notre espèce et sa
» planète, si votre foi religieuse, (car c'est le
» mot,) sont de nature à être comprises et sur-
» tout approuvées par une centaine de per-
» sonnes. »

En l'état mental où j'étais, quelle proposition m'aurait pu séduire davantage? Aucune, assurément!

J'acceptai donc, avec enthousiasme, cette offre inattendue, et, sans réfléchir aucunement aux loisirs, toujours moindres, que me laisserait ma profession médicale, je me montai la tête en me parlant à peu près en ces termes :

« Enfin, voici donc une occasion, belle et
» bonne, de prouver que j'ai vu et bien vu le
» monde... compris et bien compris mon
» maître!... de prouver qu'on peut philoso-
» pher sur ce qui est, tout aussi bien que sur
» ce qui fut... de prouver que l'homme pri-
» mitif est partout le même, comme partout
» aussi sera le même l'homme final... l'homme,
» dis-je, et non l'individu... l'espèce et non un
» mâle adulte quelconque... ou bien une fe-
» melle... un vieillard... ou un enfant!... de
» montrer à cinquante, cent, deux cents audi-
» teurs, quelles brutes nous sommes au début
» de la vie... et quels anges nous pouvons être
» avant la mort... de mettre sous leurs yeux
» chacun des termes de la progression sociale
» si longue, si pénible, si sanglante souvent...
» (nous ne sommes pas carnassiers impuné-
» ment!) si sanglante souvent, et pourtant si
» belle, que parcourent, de l'autre côté de la
» terre, les hommes qui suivent, (par la force
» même de la constitution que leur a faite leur

» milieu,) la marche qu'ont suivie nos aïeux...
» De leur apprendre, par les images de ce
» qu'étaient nos ancêtres, ce que seront nos
» descendants... (Trois termes suffisent à décou-
» vrir la raison d'une progression! Je leur en
» fournirai plus de mille.), ce que seront nos
» descendants!... afin qu'en vrais hommes,
» maîtres du présent, ils aident la marche
» ascendante de notre espèce... afin qu'ils lui
» sauvent, autant que possible, les convulsions,
» douleurs, angoisses, voire même les simples
» inquiétudes qu'éprouve fatalement tout corps
» vivant qui se développe avec peine... Je veux
» qu'ils deviennent plus enthousiastes de l'a-
» venir, qui les tuera, que du passé, qui les a
» fait naître... Je veux leur apprendre que les
» lois, qui président à la marche de l'huma-
» nité, sont tout aussi réelles, tout aussi posi-
» tives et tout aussi fatales que celles qui pré-
» sident au mouvement de la terre... Je
» veux. . . . . »

En battant ainsi la campagne dans ce cadre immense, je perdis si bien mon temps qu'il me fallut ensuite préparer chacune de mes causeries géographiques, semaine par semaine.

Malgré cet inconvénient, quand des raisons, que facilement on comprendra, me fermèrent

la bouche; mes auditeurs, en assez grand nombre, les uns verbalement, les autres par écrit, m'engagèrent à publier au moins tout ce que j'avais dit. Je le promis! Et bien qu'il y ait longtemps de cela, bien aussi que beaucoup d'entre eux m'aient certainement oublié, je viens tenir plus que parole. (Plus signifiant que mon sujet a considérablement grandi sous ma plume.)

Sur ce, parce que j'en ai dit assez pour justifier ce qui va suivre, j'invite mon lecteur à tourner la page.

DÉDICACE.

A MES ANCIENS AUDITEURS.

MESSIEURS,

Sans vos bienveillants encouragements, ces lettres n'auraient jamais été composées. C'est donc justice de les mettre sous votre honorable patronage.

Salut et fraternité,

A.-E. FOLEŸ.

PREMIÈRE LETTRE.

Comment la terre, l'eau et l'air sont disposés dans la planète humaine. Mouvements de ces deux derniers éléments à la surface libre des mers. Modifications que l'atmosphère en éprouve. Parti qu'on en peut tirer.

MESSIEURS,

L'homme le plus simple distingue, à la surface du globe, trois choses nettement séparées :

L'air, milieu des animaux qui volent, et réservoir de toute alimentation gazeuse ;

L'eau, source de toute nourriture liquide, et patrie des bêtes qui nagent ;

La terre, pays spécial de celles qui marchent, sautent ou courent, magasin général de tous les solides nécessaires aux êtres vivants, et support universel.

C'est parmi les animaux qui se meuvent à sa surface qu'on rencontre les plus sociables espèces. Le pourquoi s'en devine aisément. L'eau résiste trop au poisson ; l'air pas assez à l'oiseau ; tous deux s'épuisent en efforts mécaniques, et leur sociabilité s'en ressent.

Que peut-on faire, pour les autres, quand soi-même on a peine à vivre ?

Mais n'allons pas si vite, et disons les pays avant les habitants.

Donc, comment sont disposés, dans la planète humaine, les trois éléments que nous en connaissons déjà ; et de plus qu'y font-ils?

Les solides forment une boule rugueuse. L'eau en remplit les anfractuosités ; et l'air enveloppe le tout. Puis, le globe ainsi formé, (pivotant sur un axe, qui lui-même se balance, comme une toupie près de mourir), décrit autour du soleil une immense ellipse ; pendant que cet astre, mobile aussi, entraîne, (je ne sais où), tout notre système planétaire, qu'il anime, éclaire et vivifie.

Eh bien ! parce que tous ces grands mouvements s'accomplissent ; la chaleur, la lumière, l'électricité, les attractions sidérales... bref, tous les agents et toutes les forces qui influencent notre globe varient constamment à sa surface. Parce qu'ils varient constamment, les airs, les eaux et les terres varient constamment aussi, et constamment, à leur tour, font varier leurs innombrables habitants.

Citons des faits ; nous n'en serons que plus faciles à comprendre.

La croûte de notre globe, la terre proprement dite, forme deux mondes; l'ancien (Europe, Asie, Afrique), le nouveau (Amériques et Océanie).

Ces deux mondes forment trois grands bassins, respectivement remplis par l'Atlantique, la mer des Indes et l'Océan pacifique.

Enfin, chacun de ces trois bassins primitifs, à son tour, en fait deux encore; l'un sud et l'autre nord.

Donc, en tout, six théâtres immenses, où se meuvent l'air, l'eau et ce qu'ils renferment.

Comment?

C'est ce que nous dirons, en commençant par l'Atlantique nord; dès que nous aurons mis en place les décors de cette vaste cuvette, (moitié réelle, moitié fictive); autrement dit, aussitôt que nous aurons rappelé ses limites :

Au levant, sont les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de France, d'Espagne, de Portugal et d'Afrique ;

Au couchant, celles d'Amérique (Guyanes, Colombie, Guatemala, Mexique, Etats-Unis, Canada, Terre-Neuve;)

Au nord, celles du Groënland et de l'Islande;

Au sud l'équateur.

La scène prète, indroduisons les acteurs et voyons comment ils se comportent.

A partir de la ligne, (comme disent les marins,) jusqu'à trois, quatre, cinq degrés de latitude nord (quelques fois plus) l'air et l'eau semblent très-souvent en calme plat. Au delà de ces parallèles, sur une largeur de 340,360 ou même 380 lieues, (cela dépend des saisons); ces deux éléments, animés de vitesses différentes, forment deux courants, deux fleuves superposés (l'un gazeux, l'autre liquide) et s'en vont de concert d'Afrique en Amérique.

Arrivés là, ils glissent contre le nouveau continent, contournent le golfe du Mexique, et remontent les rivages des Etats-Unis jusqu'à Terre-Neuve. Puis, piquant dans l'Est, ils regagnent l'Europe, et se coudent, une dernière fois, pour courir Sud en baignant successivement les côtes britanniques, françaises, espagnoles, portugaises et africaines.

Leur point de partance une fois atteint, ils recommencent leur cercle immense et perpétuel.

Dans le vaste espace maritime, qu'entoure ce double fleuve péri-atlantique, l'air et l'eau sont-ils tranquilles ?

Non! Les vents et les flots s'y agitent violemment, sans vitesse ni direction constantes. On ne rencontre de calme, en plein Atlantique septentrional, qu'au sud ou au nord du tourbillon dont nous venons de parler; c'est-à-dire, le long de l'équateur ou près du pôle.

Je passe aux mouvements de l'air et de l'eau, dans les cinq autres bassins océaniques. Ne vous effrayez pas; leur description sera des plus courtes.

Sauf une exception de quelques mois, pour la mer des Indes, ces deux éléments s'agitent dans les deux autres cuvettes septentrionales de notre globe, juste comme dans l'Atlantique; et dans les trois méridionales restantes, tout se répète symétriquement par rapport à l'équateur. De sorte que, pour en finir, tout en généralisant, nous dirons:

L'air et l'eau, paralysés aux régions polaires, se démènent d'une façon désordonnée au beau milieu des océans; dorment sous la ligne et circulent toujours entre ces trois espaces, en allant du levant au couchant (sous les tropiques); de l'équateur aux pôles (le long des côtes occidentales); de l'ouest à l'est (sur les confins des régions glaciales); et finale-

ment, le long des rivages orientaux, des pôles à l'équateur.

Messieurs, ne croyez pas que ces grands tourbillons superposés règnent (les atmosphériques) dans toute l'épaisseur de l'air (et les marins) dans toute celle de l'eau ; ne le croyez pas ! car à une très-faible distance de la surface de l'Océan, le froid (en haut) et la pression (en bas) immobilisent tout. Chacun de ces courants n'a donc qu'une très-faible épaisseur ; quelques milles, pas plus.

Au point où nous en sommes arrivés, vouloir mener de front l'étude des variations qu'éprouvent, dans leur épaisseur, ces douze nappes fluides, glissant deux à deux l'une sur l'autre, serait chercher la confusion. Examinons donc séparément leurs modifications intimes ; et, pour éviter toute cause d'erreur, bornons-nous momentanément à ne décrire que les aptitudes contractées successivement par notre tourbillon aérien péri-atlantique nord aux divers parages qu'il visite.

A sa source africaine et sous-tropicale, l'air, qui va couler vers l'Amérique, est embrasé, torride, insupportable aux yeux comme aux

poumons. A mesure qu'il gagne au large, il devient plus respirable et plus doux à la vue. En plein atlantique, il est parfait sous tous les rapports, et vous donne la sensation d'une fraîcheur vraiment délicieuse. Dès qu'il arrive sur les hauts fonds du golfe du Mexique, sa température excessive reparaît, son éblouissante vivacité revient, et trop souvent des miasmes horriblement perfides le pénétrent ; pendant qu'il languit et semble trop malade lui-même, pour avoir la force de quitter les côtes de Tampico, du Texas, de la Nouvelle-Orléans et des Florides. Toutefois, il parvient à franchir le canal de Bahama.

Alors, tout change en lui. Rendu à l'Atlantique, il recouvre sa rapidité ; se refroidit ; condense les poisons, qui l'énervaient; et redevient parfaitement sain. Sain, au point de vue respiratoire s'entend. Car, en longeant les Etats de l'Union, il se fait bourru, brumeux, pluvieux même et, par son peu de transparence, cause de nombreux sinistres maritimes. Le froid de Terre-Neuve l'éclaircit un peu, mais ne le calme pas. De sorte qu'il abandonne les rivages de l'Amérique, tout en grondant, soufflant, sifflant et tempêtant. Ses bourasques et ses grains diminuent à mesure qu'il retrouve les côtes, de plus en plus aimables d'Ecosse,

d'Irlande, de France, d'Espagne, de Portugal et de Maroc. Mais ce n'est qu'à Madère, aux Canaries et aux îles du cap Vert, que cette nappe atmosphérique voyageuse redevient liquide, pure, saine et presque calme, c'est-à-dire à la fin de sa course. Mieux vaudrait dire au début ; puisqu'immédiatement elle repart.

La conclusion de tout ce qui précède, la voici :

Dans le fleuve aérien péri-atlantique nord, la transparence, la chaleur, l'humidité, le poids, la sonorité, la vitesse, les saveurs, les arômes et la salubrité de l'atmosphère, varient constamment. Et variant constamment, constamment ils font varier ses innombrables habitants. Car les mille et mille impressions par lesquelles (en changeant toujours) l'air entretient leur activité animale toujours disent aux uns : « Restez ici, que mon courant ne vous entraîne pas davantage ; je vais en des climats trop froids pour vous. » et aux autres : « Rendez-vous là, devancez moi, même! et vous, cesserez d'étouffer. » D'où il résulte que l'Océan, pour qui sait comprendre l'espace ou le sentir, n'est muet nulle part, comme nulle part il n'est inhabitable.

— Quoi ! en pleine mer, sous la ligne aussi bien qu'aux pôles, on trouve des oiseaux ?

— Oui, tout comme le long des côtes.

— Et de quoi vivent-ils ? car enfin l'air ne suffit à aucun animal.

— En traitant des modifications qu'éprouvent, dans leurs parcours, les six grands tourbillons liquides péri-océaniques, dont momentanément j'ai dû faire abstraction, ma prochaine lettre vous le dira.

DEUXIÈME LETTRE.

Des plantes que la mer nourrit. Comment elles alimentent les animaux qui nagent. Et comment ceux-ci, à leur tour, servent de proie aux bêtes qui volent.

MESSIEURS,

Je vous écris, mon journal du bord sous les yeux.

Le 1[er] juillet 1846, par 3 degrés 30 minutes de latitude nord et 24 à 25 degrés de longitude ouest, sur les dix heures du soir, la corvette le *Rhin* entra dans une immense nappe de feu.

Toute la nuit, l'Océan brilla. Toute la nuit, la coque du navire et ses basses voiles furent complétement illuminées. Toute la nuit, dans le sillage, en bas du gouvernail, à six mètres de profondeur, on vit une traînée lumineuse incomparablement plus vive que la resplendissante surface des eaux. Toute la nuit, enfin, si haut qu'on s'élevât dans la mâture, on ne put découvrir la moindre lacune dans cet immense tapis embrasé.

Le 2, aux premières lueurs du jour, la mer perdit son éclat. On vit alors, autour de la cor-

vette, une quantité de raisins des tropiques si prodigieuse, qu'en filant sept nœuds, nous ne pûmes, en vingt-quatre heures, traverser l'espace qu'ils recouvraient, de sorte que le 3, au matin, d'énormes escarboucles, qui ne s'éteignirent qu'au lever du soleil, comme avaient fait les feux de la nuit précédente, brillaient encore çà et là.

Les 4, 5, 6, 7, 8, 9 et même 10 juillet, ajoute mon journal, d'énormes bancs de bonites, de dorades, de marsouins, de souffleurs et autres nageurs passèrent, faisant tous route à l'ouest. Des vols tout aussi nombreux de poissons volants, de fous, de pétrels, d'alcyons et autres voiliers les accompagnaient.

Les faits une fois posés, interprétons-les de notre mieux.

A en juger par la vitesse du navire ; la prairie marine qui va nous occuper avait cinquante, soixante ou quatre-vingts lieues de long, huit, dix, douze de large ou plus, et, pour le moins, douze ou quinze mètres d'épaisseur.

Eh bien ! cette énorme forêt d'algues, où

allait-elle? D'où venait-elle? Qui l'avait faite si colossale? Pourquoi, glauque et terne le jour, s'illuminait-elle aussi richement chaque soir? A quoi pouvait-elle servir? Et que voulaient tous ces voiliers et nageurs qui s'empressaient de la rejoindre?

Traitons, l'une après l'autre, toutes ces questions.

Où allait-elle? En Amérique, où la drossait, à raison de deux à trois nœuds par jour, le grand fleuve marin péri-atlantique septentrional, dont ma première lettre vous a si longuement parlé.

D'où venait-elle? Des énormes plateaux sous-marins situés au sud et à l'ouest des îles du Cap-Vert, dans les golfes de Guinée ou autres lieux.

Enfin, qui l'avait faite si colossale? et pourquoi, et cœtera, et cœtera? Impossible de répondre à toutes ces questions un peu brièvement; donc, entrons dans les détails.

Les petites algues, dites raisins des tropiques, commencent, comme beaucoup de plantes et de bêtes marines, leur vie sous l'eau et l'achèvent à sa surface. Tant qu'elles sont frêles et

jeunes, les faibles racines qu'elles poussent, dans le sable, suffisent à les retenir. Mais aussitôt qu'apparaissent leurs organes reproducteurs, elles travaillent à devenir libres et partent; voici comment.

Aux endroits les plus vivaces de leurs feuilles, de petites boules se forment, qui, peu à peu, grossissent, peu à peu s'emplissent de gaz, peu à peu se font légères, et peu à peu cassent les racines qui les retiennent. Si bien, qu'un beau jour, ampoules (ou mieux matrices naissantes), feuilles, tiges et souches arrivent à la surface de l'eau.

Une fois là (grâce à une pression moindre, à une chaleur plus grande et à une lumière plus vive) dans ces petits végétaux, et surtout dans leurs organes prolifères, la vitalité double, triple, quadruple ou se multiplie par un nombre plus grand encore : et, par conséquent, le volume entier de cette prairie flottante double, triple, quadruple ou se multiplie, lui aussi, par un nombre plus grand encore.

L'amplification qu'éprouve, de son propre chef, notre savane voyageuse, cause-t-elle seule son augmentation de volume? Oh! que non pas!

Les animalcules, larves et œufs qu'amènent avec elles toutes les herbes qui la composent, contribuent énormément à ce phénomène. Car, beaucoup grossir, beaucoup absorber d'eau, et beaucoup en rendre sous forme de mucosités (de gangue éminemment alimentaire pour les animaux marins inférieurs), étant trois actes vitaux corrélatifs pour les algues; évidemment, dès qu'elles s'épanouissent, de par une pression moindre, une chaleur plus grande et une lumière plus vive, les habitants de leurs mailles innombrables (s'épanouissant en vertu des mêmes causes et, de plus en plus, trouvant de quoi manger) se mettent à quintupler, décupler, centupler leur volume ; et, par suite, à quintupler, décupler, centupler celui du filet total qui renferme leur énorme cortége.

Mais, qu'est-ce que le produit d'une boursouflure végétale individuelle par une individuelle boursouflure animale, en présence du résultat monstrueux qu'enfante, au bout de quelques jours, toute la postérité de l'une, dilatant toute la postérité de l'autre?

Expliquons-nous!

Notre prairie voyageuse berce, en les entraînant dans une gangue succulente (par myria-

des, millions et milliards) des germes, des fœtus ou des êtres complets déjà. (Etres tous des plus simples en leur structure, tous des plus prompts, par conséquent, à se développer, et, par conséquent aussi, tous des plus prompts à se reproduire).

Or, ces myriades, millions et milliards d'êtres gélatineux, terminés ou non, étant tous bien au chaud, tous bien en plein soleil et bien en plein potage; tous bien à plein ventre, s'en donnent nécessairement ; et nécessairement aussi deviennent tous au plus vite (de gouttes imperceptibles qu'ils étaient) boules bien visibles, et, qui plus est, bien adultes.

Et boules bien adultes étant, ils bourgeonnent de tous côtés; de tous côtés se segmentent; et de tous côtés aussi pondent.

Par trois moyens donc, ils enfantent de nouveaux êtres qui, grossissant (à qui mieux mieux) et (à qui mieux mieux) pullulant par myriades, millions et milliards de milliards, millions et myriades multiplient les dimensions de notre forêt voyageuse ; tant qu'elle se trouve sous les tropiques et en plein mer.

Messieurs, tous ces petits êtres gélatineux, si prompts à grandir et engendrer, sont phosphorescents ; et cela d'autant plus qu'ils exagèrent

leur volume et leur vitalité. Voilà pourquoi le colossal pâturage qui nous occupe, en se faisant à la fois plus gros et plus riche, se fait en même temps plus apparent, aussi bien de jour que de nuit.

Continuons!

Les innombrables petites bêtes lumineuses et leurs postérités, plus innombrables encore, qui si voluptueusement s'épanouissent à la surface de leur opulentissime prairie, mangeant, croissant et multipliant à cœur joie, y sont-elles indéfiniment heureuses?

Hélas! non, bien loin de là.

Car, de même qu'elles s'en vont pâturant sur les algues, de même, tout en les suivant s'en vont pâturant sur elles quantités d'animaux un peu plus gros, un peu plus agiles et beaucoup plus voraces. Tels sont, entre autres, de petits crabes et de petites crevettes quasi diaphanes qui, tantôt nageant et tantôt cramponnés aux mailles de ce colossal filet voyageur, ne suspendent leur marche que pour digérer, et ne digèrent que pour mieux dévorer encore.

Ces petits crustacés, à leur tour, sont-ils plus heureux que les mollusques ou zoophytes lilli-

putiens qu'ils triturent si avidement? Hélas! non, pas davantage! Car sur eux pâturent les sardines et tout le frétin océanique. Et sur les sardines pâturent les poissons volants et les maquereaux; et sur eux les bonites et les dorades; et sur elles, les marsouins; et sur eux les souffleurs; et sur les souffleurs les cachalots; et sur les cachalots les scies et les espadons, si habiles à les chasser.

Et, pour que rien ne manque à ces destructions successives, derrière tous ces goulus sans nombre, qui s'engloutissent les uns les autres, nagent les baleines colossales dont chaque gorgée engouffre, par 500 et 1,000 kilogrammes, tous les animaux translucides que manque la voracité des poissons.

— Est-ce tout?

— Non!

Comme l'air et la terre, la mer a ses fauves ignobles qui, trop lâches ou trop lentes pour l'attaque, ne vivent que des cadavres abandonnés. Tels, entre mille, est le requin, vorace et paresseux, qui maraude tout à son aise, aux alentours de cet îlot de mangeaille flottante, avec son ami pilote et son parasite le suçon.

— C'est tout, j'espère?

— Non, pas encore!

Le carnage serait incomplet si les poissons (qui sautent en l'air, pour fuir leur ennemis nautiques) n'étaient victimés par les fous, les pétrels et autres oiseaux du large qui, l'œil constamment au guet, constamment tourbillonnent autour de cette caravane des nageurs; pendant que, flânant derrière elle, les petits alcyons (si semblables aux hirondelles) glanent, à la surface des eaux, les plus minimes et derniers débris de ces exterminations successives.

Cette forêt marine, si resplendissante la nuit et si nombreusement escortée le jour; cet herbage immense (où l'eau se transforme toujours en plantes, et les plantes toujours en bêtes; où tant d'existences commencent et tant d'autres finissent) sur les confins duquel viennent pâturer à mesure qu'il passe, tant d'animaux divers et des plus grands que l'on sache; ce monde, conçu dans les mystérieuses profondeurs de l'océan et si richement épanoui à sa surface, une fois parti, laisse-t-il un berceau vide à tout jamais?

— Non, sous la zone torride, l'humus, le sable même, s'il est humide, produit continuellement. Les hauts fonds, qu'abandonne une génération de raisins des tropiques, se remettent

donc immédiatement à l'œuvre pour engendrer un nouveau cortége.

— Eh bien! le nouveau cortége sera-t-il composé des mêmes algues; des mêmes animalcules phosphorescents, broutant sur elles, et des mêmes bêtes s'entredévorant? Ou bien, tout changeant, verra-t-on plus tard, sur la même route, une tout autre caravane de végétaux et de zoophytes, de mollusques et de crustacés, de poissons, d'oiseaux et de mammifères?

— Peut-être oui, peut être non! Les énormes courants marins, superficiels ou profonds, qui seuls ensemencent les vastes plaines de l'océan et, seuls aussi, recueillent dans leur immense parcours les œufs et germes de toutes sortes, qu'ils apportent aux algues pour qu'elles les couvent et élèvent; ces énormes courants, dis-je, quoique réguliers, s'entrecroisent dans un ordre que nous ne connaissons pas encore.

Contentons-nons donc d'affirmer qu'une fois en marche la nouvelle caravane gagnera aussi le nouveau monde, en multipliant (comme celle qui la précède) ses richesses alimentaires jusqu'au grand banc de Bahama; mais qu'à partir de cet ancien repaire des boucaniers,

tout déclinera, dans son sein, à mesure qu'elle montera vers les pôles.

Parce que la marée, chaque jour, échouera sur la côte une partie des algues que n'auront point arrêtées les Lucayes ; parce que le froid, toujours croissant, tuera beaucoup des nageurs nés sous les tropiques ; parce que les morues de Terre-Neuve (heureuses autant qu'agiles, dans des eaux tièdes encore) feront plus que décimer ce qu'il en restera ; et parce qu'enfin, quelques degrés plus au nord, les derniers survivants périront sous la dent des phoques, des morses des ours blancs et autres nécessiteux de la zone glaciale.

De sorte que pour toute richesse, au début de la troisième partie de sa course, il ne restera plus à notre tourbillon péri-atlantique qu'une seule chose : sa vitesse.

Eh bien ! cette vitesse encore servira. Car, en entraînant bien vite, vers des côtes de plus en plus hospitalières, tous les germes des plantes et, principalement, tous les œufs des êtres pôlaires, devenus tout à coup féconds de par des richesses draguées si loin d'eux ; elle fera naître, grandir et même procréer une foule de plantes et de bêtes marines que le froid aurait certainement détruites.

Conclusion.

Dans le grand fleuve marin péri-atlantique nord, une caravane comestible d'êtres vivants (d'origine polaire) commence juste au moment où finit celle des végétaux et animaux nés sous les tropiques.

Le vaste espace maritime (à vents et flots variables) qu'il circonscrit recevra, donc pour ses nageurs et ses voiliers, des provisions de bouche; à chaque fois qu'un courant accidentel d'air ou d'eau, déviera tant soit peu ses vagues vers son point central; c'est-a-dire perpétuellement.

Donc, enfin, en plein Atlantique septentrional torride polaire ou tempéré, l'être vivant trouve toujours à manger; bien que le plus simple germe ne puisse y commencer son existence, faute de chaleur ou bien de fond.

TROISIÈME LETTRE.

Nature des parois du grand tourbillon marin péri-pacifique austral, et cachet des oiseaux qui hantent ses côtes sous-tropicales.

MESSIEURS,

A propos de l'Atlantique nord, nous avons fait connaître les animaux du largè et leurs ressources de toutes sortes; pour vous montrer maintenant comment sont les nageurs et les voiliers qui hantent les côtes, je choisis l'Océan pacifique sud.

Evidemment, on ne saurait comprendre leurs mœurs et leur nature sans connaître les régions qu'ils fréquentent. Donc, examinons successivement les quatre côtés du grand tourbillon marin, qui va continuellement du cap Horn au Pérou, du Pérou à la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Guinée à la Terre-de-Van-Diemen, et de la Terre-de-Van-Diemen au cap Horn.

Les rivages occidentaux de l'Amérique du Sud sont rocheux et taillés à pic presque partout. A toucher terre, en quelque sorte, les

navires laissent tomber l'ancre par trente et quarante brasses de fond.

Cette disposition générale tient aux actifs et nombreux volcans des Cordillières. Deux, trois, quatre fois par mois, ils secouent la mince couche de sol, qui sépare leur fournaise de l'Océan; déterminent des éboulements considérables; et précipitent, au fond de la mer, tout ce qui n'est pas suffisamment dur.

Le long des tropiques, depuis le Pérou jusqu'à la Nouvelle-Guinée, sur une longueur de 2,500 lieues marines, les terres qu'on rencontre sont encore plus escarpées que celles dont nous venons de parler; les innombrables archipels, îlots, bancs, pâtés de récifs, et pourtours de lagons, qui forment la Polynésie torride, n'étant que les sommets de tours énormes, de hautes murailles, ou d'obélisques gigantesques, édifiés par toutes sortes d'animaux plantes, sur les cratères, crêtes, pics et mamelons des montagnes volcaniques et sous marines, qui servent de base à l'Océanie proprement dite.

Les côtes orientales de la Nouvelle-Guinée sont, ainsi que celles de la Nouvelle-Hollande, jusqu'à Sydney, exclusivement madrépo-

riques. Mais, à partir de cette capitale australienne jusqu'à la baie des tempêtes, on ne rencontre plus que des falaises vertigineuses, constamment battues par les vents et la mer, comme celles de la Nouvelle-Zélande ou de l'île Chatam.

Quant aux terres polaires australes, ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elles sont aussi inconnues que stériles.

De cet examen rapide, nous conclurons que les bords du grand fleuve marin péri-pacifique sud sont beaucoup plus verticaux et beaucoup plus durs que ceux de l'Atlantique nord.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi, les algues ne peuvent pas les entamer ; parce qu'il en est ainsi encore des êtres plus intelligents qu'elles, des animaux plantes, peuvent seuls en venir à bout ; parce qu'il en est ainsi toujours, le point de partance de la vie maritime animale se trouve là-bas autre que chez nous; et, parce qu'il en est ainsi, enfin, les nageurs et les voiliers, par lesquels elle s'y représente, diffèrent des nôtres.

Justifions par des faits toutes ces déductions quasi-théoriques.

Dans les eaux de la Polynésie torride, on trouve, en remontant l'échelle des animaux aquatiques, au plus bas étage, l'éponge, source première des mucosités comestibles, être incapable d'émigrer. Après elle, vient le ver du corail, l'habitant du madrépore, la petite bête (fixe, aussi) dont l'exsudation cutanée construit les colonnes, tours et murailles que j'ai fait connaître ; après, pouvant brouter sur elles, viennent les coquilles ; après, les articulés ; après, quelques reptiles ; après, des poissons, en petit nombre ; après enfin, des oiseaux et des mammifères cétacés, rares aussi.

Parce que leur garde-manger primordial est fixe ; affirmons que tous les nageurs et voiliers de ces parages s'éloignent peu des côtes ; mais gardons-nous bien d'en conclure qu'ils le cèdent en agilité à ceux qui vivent au large, sous les mêmes latitudes, en notre Atlantique nord. Car, pour exploiter les riches, lentes et lourdes caravanes, végéto-animales, qui naviguent en notre hémisphère, une vitesse passable suffit : tandis que, pour saisir l'habitant du récif (au rarissime instant où, par mégarde, il sort de ses cachettes innombrables et dangereuses) il faut une merveilleuse prestesse. Permettez-moi de vous en faire juge en vous racontant un petit drame, moitié nautique, moitié aérien.

La scène est en vue d'un îlot polynésien quelconque. Les acteurs sont un petit poisson, une frégate et un paille-en-queue. Deux mots sur ces derniers !

Le paille-en-queue est un oiseau blanc, gros comme un pigeon ordinaire, lourd de vol, mais excellent plongeur. Son bec, moyennement long et légèrement busqué, ne lâche jamais ce qu'il tient, grâce aux crénelures, inclinées sur l'arrière, qui bordent chacune de ses mandibules. Sa queue, cause de son nom, consiste en deux plumes très-longues, très-droites, fort minces et plantées si drôlement, qu'on dirait deux chaumes de paille accrochés, par mésaventure, à son croupion ; tant il semble en être embarrassé quand il vole.

Son ennemi, la frégate, est un grand bel oiseau, noir de rouille, comptant presque deux mètres d'envergure. C'est un puissant planeur, à belle queue large et bifurquée, gros et fort comme un aigle, gracieux comme une hirondelle et rapide comme un rayon de lumière. Son bec est à moitié courbé ; ses pattes à moitié palmées ; ses griffes presque des serres.

Cela dit, racontons notre histoire.

Maître paille-en-queue est en chasse, ou mieux en pêche. Il plane et tourne dans l'espace en guettant de petits poissons. Dame frégate, aussi dans l'espace (visible à peine, tant elle est haut) plane et tourne au-dessus de lui en le guettant.

Le fretin se risque à fleur d'eau. Vite, maître paille-en-queue plie les ailes, dresse la queue, baisse la tête, fond (rapide comme une flèche, et d'une hauteur prodigieuse) sur le malheureux qu'il assomme et disparaît.

Dame frégate descend alors, tout en tournant. Avec une envergure pareille, évoluer n'est pas chose facile. Pendant qu'elle reste seule en scène, maître paille-en-queue, dans la mer, se débat pour se retourner. Ses longues plumes, qui, en l'air, l'aident si bien à tomber droit, le gênent horriblement sous l'eau. Il barbotte donc, pagaille, remonte, et puis, à la fin, reparaît, un poisson en travers du bec ; jamais il ne manque son coup.

Que va-t-il faire avec sa proie ? Manger bien vite ? Non ! mais fuir ; car dame frégate, qui le guette, lui court sus immédiatement.

« Pauvre paille-en-queue, à tire d'ailes,
» vite et vite gagne les grands arbres, avec
» ta pêche, si tu peux ! surtout n'avale rien
» en route !... Si ton voleur t'attrapait ; il te
» saisirait à la gorge, si fort ! qu'il te fau-
» drait vider tout ton bissac. Autant vaut sus-
» pendre ta chasse, en ne sacrifiant qu'un
» poisson !!! Donc, presto, file sous les feuilles.
» Là seulement tu pourras, à l'aise, tourner ta
» pêche et l'avaler. Détale bien vite, et qu'il
» remonte, tout piteux, jusqu'en haut des airs,
» épier quelqu'autre moins habile !

» Mais, hélas ! la terre est trop loin. Le vent
» te manque, pauvre plongeur ! Lâche ta
» proie, reprends haleine, et vas un peu te
» reposer ! »

Maître paille-en-queue se résigne ; le poisson tombe, et dame frégate l'attrape au vol.

QUATRIÈME LETTRE.

Comment sont les nageurs de la Polynésie torride.

Messieurs,

Quand la surface des lagons de la Polynésie torride se trouve calme et limpide (chose fréquentissime); les rayons du soleil, en pénétrant jusqu'au fond de la mer, illuminent leurs abîmes d'une splendeur merveilleuse, et laissent voir ce qui s'y passe (à 25, 30, 40 brasses de fond ou plus) aussi bien qu'à pareille distance en plein air. De sorte qu'en se penchant sur le cristal marin, on découvre un monde aussi bizarre dans ses mœurs que prodigieux dans sa parure ; car on voit, dans une forêt inextricable de coraux et de madrépores, se jouer, avec une rapidité surprenante, les nageurs les plus étranges.

A chaque mouvement qu'ils font, leurs formes changent; à chaque mouvement qu'ils font, des feux, plus resplendissants que ceux des métaux les plus riches et des pierres les plus précieuses, s'échappent de leurs écailles scintillantes ; la phosphorescence vitale du

mucus qui les entoure, ajoutant ses propres lueurs aux mille et mille reflets de leurs facettes miroitantes. A chaque mouvement qu'ils font, enfin, les millions et milliards de mailles du labyrinthe sous-marin qu'ils sillonnent changent de forme et de couleur aussi, bien qu'elles soient immobiles.

C'est qu'à mesure que les poissons, les crustacés et les mollusques, vont et viennent, montent et descendent, passent et repassent, à travers les branches de cette forêt nautique, tous les vers logés dans leur épaisseur et tous les parasites greffés sur elles (les uns à la façon des fleurs, les autres à la manière des fruits, ceux-ci comme des plaques de lichen, ceux-là comme des filigranes de mousse, qui bleus, qui blancs, qui rouges, verts, jaunes, cramoisis, violets ou de toute autre teinte) : à mesure, dis-je, que circulent les nageurs, qui sont parfaitement libres et supérieurs organiquement parlant ; ceux qui, tout au contraire, sont fixes et très-inférieurs de structure, s'agitent à leur tour, et (prompts à craindre autant qu'à se rassurer, à se ratatiner autant qu'à s'épanouir) rentrent dans leurs tubes ou ferment leurs valves, et puis en sortent ou bien les rouvrent ; et par cela même augmentent ou dimi-

nuent (tout en les ternissant ou colorant) les mailles des rameaux et ramuscules qu'ils construisent ou exploitent.

Cette fantasmagorie marine captive les yeux promptement; mais elle les fatigue assez vite. Aussi, tournant bientôt la tête, on se demande (habitué qu'on est à voir les fêtes lumineuses de l'atmosphère doublées de fracas) pourquoi ce feu d'artifice humide ne produit pas même un murmure.

La mer, si favorable au fantastique pêle-mêle de tous ces nageurs grégeois, ne sait-elle donc éteindre que leurs cris joyeux ou pénibles?

Ou bien, en ce monde océanique, les plus petits, seuls sociables, seuls constructeurs du palais commun, et seuls producteurs aussi du trésor public, travaillent-ils dans un morne silence, accablés qu'ils sont par leur tâche; pendant que tous les êtres clinquants, égoïstes, gloutons et nuisibles qui les exploitent, se pavanent comme font en nos grandes villes certains parvenus insatiables qui, taciturnes envers leurs semblables, et sans mot ami pour leurs serviteurs, accumulent, par une activité prodigieuse, des richesses produites à grand

peine ; les engloutissent dans un vain luxe ; et ne les rendent au monde que transformées en deux poisons sociaux : la corruption et l'envie.

Quelle comparaison singulière, direz-vous. Laissez-moi la justifier : en vous l'expliquant.

Le soleil, en illuminant d'une splendeur merveilleuse les eaux des lagons polynésiens, exagère au maximum la vitalité des coraux et madrépores qui les habitent. Et ces petits êtres, tout en étendant leurs supports, exagèrent au maximum aussi la valeur et la quantité des mucosités qu'ils sécrètent. De sorte qu'ils créent aux mollusques un milieu alimentaire mille fois plus riche que celui produit par les algues.

Eh bien ! parmi ces derniers, peu font comme les bénitiers, les conques et les oreilles ; c'est-à-dire profitent de l'opulence qui les baigne pour produire à leur tour une nourriture plus abondante et mieux corsée, en prenant des dimensions colossales. Presque tous, au contraire, n'usent, ou mieux n'abusent de cette gangue éminemment nutritive que pour revêtir des couleurs éclatantes, se construire des habitations luxueuses, ou distiller des sucs mortels.

Ainsi font les porcelaines, les olives et les cônes. Les teintes qu'ils prennent en ces parages sont aussi rares que belles. Mais leur chair n'est pas mangeable.

Ainsi fait le nautile papyracé moins comestible encore. Sa coquille, aussi blanche que transparente, fine et légère, ne le cède en rien aux plus précieuses porcelaines du Japon.

Ainsi fait le trépan, aussi dégoûtant par sa couleur que par sa forme. Il ressemble tant à ce que je ne peux nommer, que les sauvages eux-mêmes le dédaignent. Certains Chinois pourtant le recherchent pour le sécher et le raper. Une seule pincée de sa poudre rend momentanément aux plus épuisés d'entre eux leur puissance virile. Mais cet habile condenseur de phosphore leur fait payer très cher ces réminiscences de jeunesse.

Ainsi, encore, font de petites bernicles voyageuses dont le nom m'échappe. Bien qu'azurées, on peut les voir à peine, même hors de l'eau, tant elles sont diaphanes. Eh bien! l'enduit qu'elles sécrètent est plus cuisant que nos plus violents caustiques.

Si nous quittons l'ordre des mollusques, afin d'examiner les crustacés qui en vivent ; et puis celui des crustacés pour nous occuper des

poissons qui les dévorent et se mangent du petit au grand ; nous voyons cette aptitude à traduire en propriétés à la fois luxueuses et méchantes la richesse matérielle du milieu qu'ils habitent, croître chez ces différents êtres avec le rang qu'ils occupent dans la série animale ; ce qui nous explique pourquoi, après une fatigante journée de pêche, les Polynésiens rejettent à la mer les neuf dixièmes au moins des poissons qu'ils ont pris, pour ne conserver que les plus ternes, qui seuls sont mangeables.

Faste et bonté ne vont pas mieux ensemble sous l'eau que sur terre. Plus brillent les nageurs des pays sous-tropicaux, et plus promptement ils empoisonnent.

CINQUIÈME LETTRE.

Nature do toutes les bêtes qui hantent les côtes Est et Ouest du grand tourbillon pacifique austral.

Messieurs,

De notre côté de l'Equateur, à mesure qu'on s'approche du pôle, on voit les continents s'étaler au détriment des mers ; et les animaux de rivage amoindrir leurs appareils natatoires, au profit des organes qui leur servent à courir ou voler.

Dans l'hémisphère australe, c'est juste l'inverse qui a lieu. Plus on va Sud, plus les terres diminuent d'étendue ; plus les nuages se rapprochent des vagues ; plus l'atmosphère et l'eau perdent leur transparence ; plus découvrir le poisson du haut des airs ou des pointes des rochers devient difficile ; et plus, par conséquent les animaux de rivage sont contraints d'abandonner leur caractère de voiliers puissants ou de plongeurs habiles, pour se faire nageurs émérites et bêtes sinon marines exclusivement, du moins amphibies au maximum.

Confirmons ces considérations toutes théoriques par des exemples concernant les oiseaux, les mammifères et même les poissons côtiers.

Que voit-on, en suivant les bords orientaux de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van Diemen ; ceux Est et Ouest de la Nouvelle-Zélande et de Chatam ; ainsi que ceux occidentaux de l'Amérique du Sud ?

On voit la gent volatile et pêcheuse (à mesure qu'elle s'éloigne des tropiques) priver ses plumes de leur souplesse, de leur longueur et de leur légèreté ; resserrer sa poitrine, étriquer ses ailes et sa queue ; amplifier son bassin ; reporter ses cuisses en arrière ; muscler vigoureusement ses jambes et palmer ses pieds le plus possible ; en deux mots, changer, de son mieux, ses membres antérieurs en nageoires et ses postérieurs en godilles ou gouvernails.

Si bien qu'on peut dire (les exemples intermédiaires étant à souhait, en quelque sorte) que les oiseaux riverains des mers du Sud, en passant des types frégates ou paille-en-queue au type cormoran, et du type cormoran au type manchot, que ces oiseaux, dis-je, perdent si bien leurs habitudes et leurs costumes de voiliers, en s'éloignant de l'équateur, qu'arrivés

près du pôle ils ne conservent plus de leur classe que deux aptitudes : respirer dans l'air et couver.

C'est, comme on le voit, juste l'inverse de ce que font les héders, les canards sauvages, les oies et tant d'autres riverains de notre atlantique Nord, qui, bien qu'oiseaux d'eau, fréquentent la terre et volent d'autant mieux qu'ils avoisinent davantage le pôle.

Ces données éminemment nautiques des côtes australes despotisent-elles autant les mammifères que les pondeurs ?

Encore davantage ; voyez plutôt !

De notre côté de l'Equateur l'ours (en sa qualité d'animal plantigrade, omnivore et cosmopolite ; de bête nageuse, coureuse et grimpeuse) est tantôt marin, tantôt habitant des plaines et tantôt montagnard. Eh bien ! de l'autre, il doit renoncer absolument à la profession de pêcheur et même d'habitant des plaines pour se réfugier sur les hauteurs soit des Cordillières, soit des Alpes néo-zélandaises ou australiennes, tant la mer lui laisse peu de place.

De notre côté de l'Equateur, les phoques ont pour compagnons les morses et beaucoup d'excellents coureurs analogues à la loutre. De

'autre rien de tout cela, rien, que des baleines ! que des cachalots ! que des souffleurs ! que des marsouins ! En un mot que des mammifères ne fréquentant les baies que pour accoucher, ou faire un peu tranquillement téter leurs petits, quand la mer est par trop affreuse. Bien mieux ! le despotisme, tout nautique des côtes australes est tel ! qu'il proscrit certains poissons eux-mêmes. Expliquons-nous !

Ces derniers vertébrés peuvent affecter trois formes nettement distinctes ; être plats comme la sole et la raie ; arrondis comme l'anguille et le congre ; ou bien ovalaires comme la sardine, le hareng, le maquereau et tant d'autres superlatifs nageurs.

Eh bien ! sur le très-escarpé littoral océano-américain, les êtres de ce troisième et dernier genre sont les seuls aptes à vivre.

En parlant comme je viens de le faire, il est bien entendu que j'ai laissé de côté les habitants aquatiques ou aériens des criques, baies, rades, golfes, plages et détroits où les flots n'arrivent que brisés déjà par de nombreux obstacles. Car je sais, comme tout le monde, que les mêmes médiocrités fourmillent

aux endroits où les mêmes facilités vitales comportent des organismes peu accentués.

Et parlant ainsi encore, je fais allusion (en fait de mammifères) aux otaries qui trouvent, sur certaines plages des environs du cap Horn, des pentes assez favorables à la marche de pitoyables quadrupèdes; (en fait d'oiseaux) aux goëlans, aigrettes, poules sultanes, huîtriers, courlieux et autres échassiers; (en fait de crustacés) aux crabes et aux langoustes; (en fait de mollusques) aux huîtres, aux moules, aux bernicles, etc., etc.

Les premiers des oiseaux dénommés, mauvais voiliers, lourds nageurs et plongeurs nuls, ne savent que ramasser les charognes. Les seconds, habiles surtout à se cacher dans les herbes du rivage, excellent à pêcher à l'affût. Les troisièmes, grâce à leurs doigts énormes, trouvent sur les algues un support assez résistant pour chasser le poisson à courre. Les quatrièmes, avec leur bec droit, saisissent fort habilement les coquillages et verres d'eau qui ne savent forer dans le sable que des galeries en ligne droite. Les cinquièmes, enfin, grâce à leurs mandibules recourbées, peuvent au contraire atteindre les mollusques ou autres animaux

aux cachalots, baleines, souffleurs, marsouins, et cœtera, albatros, damiers et autres nécessiteux, de ses plus froids rivages, qu'après avoir quêté pour eux (ce qui doit produire quelque chose) pendant 4,500 lieues et reçu le trop plein de ses deux voisins.

Expliquons un peu ce dernier membre de phrase.

L'Afrique, l'Australie et la terre de Van Diemen descendent peu au sud. Par conséquent, les tourbillons indiens et atlantiques méridionaux, débordant en partie leurs côtes orientales, viennent mêler leurs eaux à celles du Pacifique. Par conséquent aussi, une portion de ce qu'elles ont recueilli aux rivages Est, Nord et Ouest de leurs pérégrinations respectives arrive aux vastes plaines liquides qui nous occupent maintenant; et cela pour n'en plus sortir, vu que le continent américain, la Terre de Feu et celle de Louis-Philippe y mettent suffisamment obstacle.

(Les choses étant ainsi, et l'eau de mer conservant très-longtemps les cadavres; on comprend aisément, soit dit entre parenthèses, comment l'Atlantique, l'Océan indien et le Pacifique sud, nourrissent les mêmes nageurs

et les mêmes voiliers, bien que leurs bords soient très-inégalement riches au point de vue alimentaire.)

Mais rentrons dans notre sujet.

De ce que trois tourbillons marins, les plus grands qui soient, draguent pour les mers du Sud, et de ce que ces mers du Sud servent de rendez-vous final à tout ce qui surnage les eaux de l'hémisphère australe, en concluerons-nous, passant d'un extrême à l'autre, que les nageurs et voiliers de ces parages vivent heureux? Non, car il n'en est rien! non, car les conditions de vitalité en ces plaines liquides, où les grandes brises d'ouest hurlent si fort, sont une vitesse considérable et une merveilleuse aptitude à faire de la graisse.

Non pas qu'il faille aux habitants de ces mers, comme à ceux de l'Atlantique nord, chasser des nageurs très-agiles ou supporter des froids très-considérables ; mais parce que besoin leur est d'y compenser la stérilité relative de l'espace par l'immensité du parcours qu'ils effectuent pendant les très-longs jours de l'été ; afin, durant ceux trop courts de l'hiver, d'opposer d'amples économies de graisse à la stérilité des eaux.

Quelques détails sur les animaux auxquels je fais allusion vont dissiper, j'espère, l'obscurité de ces phrases, tout en les justifiant.

La baleine pêche nuit et jour. Sa vitesse, quand elle ne flâne pas, est pour le moins de quinze à seize lieues marines par heure. La couche de graisse qu'elle porte entre cuir et chair seulement varie entre huit et dix mille kilogrammes. Vous voyez si elle peut aller vite, c'est-à-dire beaucoup récolter quand les jours sont longs, et, par suite, jeûner lorsqu'ils sont courts.

L'albatros adulte a de trois à quatre mètres d'envergure. Sa vitesse au minimum est de vingt lieues. Ecorché, puis suspendu en plein air, il met, quand il est bien gras, trois semaines à perdre assez d'huile pour être mangeable. Vous voyez s'il peut aller vite, et cœtera.

Quant au damier, oiseau bien plus petit et bien moins rapide, il a des muscles tels que jamais ils ne cessent de suinter la graisse. Son aptitude à jeûner compense donc plus que largement son infériorité de vitesse.

SEPTIÈME LETTRE.

Deux mots sur l'esprit de ces lettres.

MESSIEURS,

En insistant comme je l'ai fait sur l'air et l'eau, les vents, les vagues et les nuages, tous les êtres (vivants ou non vivants) qui s'y trouvent et les modifications innombrables qu'à chaque instant ils subissent; j'ai voulu vous prouver qu'il existe, à la surface des mers, une quantité prodigieuse de signes parlant à l'homme par tous ses sens, et, par tous ses sens, pouvant servir à le guider.

Eh bien! ces signes, que le marin savant et naviguant à la vapeur, méprise chaque jour davantage (fier qu'il est de plus en plus de ses connaissances astronomiques, de la véracité de ses calculs et de la précision des machines et instrument qu'il emploie), ces signes, dis-je, constituent tout le bagage scientifique des pilotes et des pêcheurs de notre vieux monde, et tout celui aussi des sauvages du nouveau. C'est avec eux seuls que les Polynésiens se

sont répandus sur toute la surface de l'Océan pacifique.

Donc, il y a deux sortes de connaissances nautiques : les unes, toutes sensoriales, toutes concrètes, qui permettent aux hommes de mer par excellence de se guider nuit et jour par ce qu'ils entendent et par ce qu'ils voient, par ce qu'ils respirent et par ce qu'ils goûtent ; par ce qui les touche, en un mot, d'une facon quelconque : les autres, tout intellectuelles, tout abstraites, qui nous obligent à regarder quelques minutes seulement un astre ou deux et l'horizon, et puis nous disent, au moyen d'un petit calcul, où nous sommes bien exactement.

Eh bien ! de ces deux sortes de connaissances nautiques, lesquelles sont les plus utiles et lesquelles sont les meilleures ?

Les plus utiles, quand il s'agit de naviguer au large et qu'il fait beau, sont peut-être les dernières ; mais en toute autre circonstance, les premières sont préférables incontestablement.

Quant aux meilleures, il n'y a pas même de distinction à faire pour bien répondre.

Car le papier, les livres ou les machines, qui n'ont rien de vivant, ne peuvent évidemment

entretenir au cœur du savant qui navigue aucune pensée affectueuse. (Tout au plus leurs inventeurs, à noms presque ignorés, peuvent-ils lui inspirer un vague sentiment de reconnaissance, tant se trouve indirect et lointain le service qu'ils lui rendent.)

Tandis que l'oiseau qui passe, le poisson qui fuit, le nuage qui change, la brise qui tombe, la vague qui déferle en écume toujours plus longue, l'air qui perd son arôme et l'eau qui se trouble en changeant de goût ne peuvent inspirer qu'intérêt, amour et gratitude au pauvre pêcheur, au pilote et au sauvage, qui cherchent leur vie sur les flots :

Puisqu'à ces questions si simples : « Où sommes-nous ? que devons-nous faire ? » ils s'empressent de répondre (l'oiseau qui passe) : « Je me sauve à terre, imite-moi ; » (le poisson qui fuit) : « Je crains les rochers de la côte, évite-les » ; (le nuage qui change, la brise qui tombe et la vague qui déferle en écume de plus en plus longue) « le vent du large accourt furieux, diminue de toile »; enfin (l'eau qui se trouble et change de goût) « te voilà au port, entre vite ! »

Ces choses dites ; n'est-il pas évident que pour le savant, qui navigue avec toutes les

ressources des machines modernes, l'espace étant sans intérêt comme sans émotion vivifiante ; il n'y a qu'un moyen d'échapper à l'ennui de la vie solitaire, la fatigue intellectuelle. La fatigue intellectuelle ! qui amène comme résultat ultime, le boursouflement scientifique, la sécheresse du cœur, et le découragement.

Tandis que pour le praticien, qui voyage avec le bois, le chanvre et le sentiment du monde maritime seulement ; pour le pilote qui par la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût ou le toucher, interroge tous les êtres qui l'entourent ; pour le marin qui aime et comprend l'espace avec tout ce qu'il renferme (parce qu'il s'en sert à chaque heure et à chaque minute) ; pas une seule des réponses que lui fait chaque chose, en sa langue, n'est sans faire vibrer un de ses sens, contracter une de ses fibres, éveiller en son âme une idée, un sentiment et une résolution ; sans l'aider, en un mot, d'une façon ou de l'autre à vivre en véritable artiste : car c'est vivre de cette manière que de penser, aimer et agir tout à la fois.

Ceci posé, parce qu'on peut envisager l'art nautique sous deux aspects bien différents ; sous deux aspects bien différents aussi, on pèut envisager la géographie qui lui sert de base.

Eh bien ! de ces deux manières d'étudier cette science, de contempler notre globe :

L'une, éminemment scientifique et intellectuelle, qui ne vous donne, comme satisfaction mentale, que des connaissances astronomoterrestres, physiques et chimiques, parfaitement nettes et précises ; mais qui vous laisse insensible, seul dans l'espace et vous oblige en quelque sorte à vous fatiguer de vous même ;

L'autre, plus matérielle, plus sensoriale, plus vague en ses renseignements ; mais plus ardente à vous en donner, plus esthétique et plus synthétique ;

L'autre qui, par tous les moyens possibles, tâche de vous intéresser à l'eau, à l'air et au ciel, au jour qui naît et aux étoiles qui s'allument, ou même à la simple toute petite goutte gélatineuse et phosphorescente, dont la pâleur argentine et perceptible à peine chuchotte au marin épuisé de fatigue « le calme se fait, dors tranquille » ;

L'autre enfin qui ne vous laisse pas une seconde sans aimer :

De ces deux manières, dis-je, d'étudier la planète humaine ; laquelle devais-je adopter, en parlant à des praticiens ? La dernière, évidemment !

Vous ne devrez donc pas vous étonner ; si constamment je fais effort pour éviter la science pure ; si constamment je préfère à des mots, sonores et souvent inintelligibles, ceux que tout le monde a sur les lèvres.

HUITIÈME LETTRE.

De la brise de terre et de celle du large.

Messieurs,

Les tourbillons atmosphériques et marins qui toujours (l'un portant l'autre) coulent dans les bassins atlantiques, indiens et pacifiques, ne sont pas les seuls exemples de grands mouvements réguliers accomplis par l'air et l'eau. Tous les jours ces masses énormes, liquides et gazeuses, en exécutent d'autres, moins prolongés sans doute, mais tout aussi périodiques et beaucoup plus importants; vu qu'ils nous touchent de plus près.

Telles sont les marées et les brises du large et de terre, ou, comme disent les marins, du matin et du soir.

Quelques mots, sur ces grands phénomènes, vont clore nos généralités sur l'air et l'eau. Commençons par citer les faits.

Sur les côtes montagneuses de la riche et belle Andalousie, très-souvent il arrive, l'été

surtout, que le vent du jour languit, meurt et délaisse les navires ; à mesure que la nuit se fait.

Les voiles alors se désenflent, battent les mâts, s'aplatissent de plus en plus et finissent par se coucher sur eux, pour dormir. En même temps une brume légère, opaline, visible à peine, vient tout voiler. Et (pendant une heure ou deux) la mer, l'air et la terre s'engourdissent d'un parfait sommeil.

Vers onze heures, le vent de terre naît. A minuit il est dans sa force. Une heure après il meurt aussi.

Le calme alors reparaît. Mais frais, froid, souvent même perfide.

Puis la nuit passe. Le soleil luit. La brise du large s'éveille, croît, languit et tombe à son tour.

Enfin le vent du jour distend les voiles et conduit plus loin les navires.

Ces choses dites ; expliquons-les.

L'eau et la terre subissent différemment l'influence du soleil. L'une s'échauffe et refroidit vite. L'autre fait les deux très-lentement.

Quand donc la nuit est arrivée ; la première froide, c'est la terre ; et la dernière chaude, la mer. Des couches d'air que chacune supporte ; les dernières tièdes sont donc au large et les premières fraîches au rivage. Ou bien, ce qui revient au même, les premières lourdes touchent le sol ; et les dernières légères l'eau.

Eh bien ! pendant que s'établissent ces différences de chaleur, et précisément parce qu'elles naissent ; les couches d'air colées aux montagnes descendent lentement vers le rivage ; prennent de la vitesse en glissant ; s'étalent en soufflant sur la mer ; se faufilent sous celles plus tièdes, qui la recouvrent ; aident le mouvement ascensionnel qu'une densité moindre leur imprime ; refroidissent l'eau et, peu à peu, éteignent la cause du vide qu'elles sont venu combler.

Ainsi naît, croît et meurt le souffle qui porte, successivement au marin, les parfums civilisés du rivage, les arômes sauvages du flanc des montagnes, et le froid glacial de leurs pitons couverts de neige.

La brise du large ou du matin se fait et souffle en sens contraire.

Les premiers rayons du soleil, en frappant d'abord la montagne, échauffent la terre; qui bientôt tiède échauffe l'air; lequel raréfié fait un vide, que les couches du large montent combler.

Puis le soleil, en s'élevant, échauffe l'eau à l'égal du sol; et la brise du matin s'efface, avec la cause qui l'engendrait.

Alors le vent du jour reprend.

Maintenant généralisons!

C'est la chaleur solaire qui fait, sur la côte d'Espagne, couler, matin et soir, l'atmosphère en sens opposés. Donc tous les rivages maritimes sont sujets aux mêmes phénomènes; et, sur eux tous, les brises de terre et du large sont d'autant plus intenses et régulières que les côtes, rafraîchies par elles, sont plus voisines de l'équateur, mieux orientées Est et Ouest, et plus riches en montagnes élevées, froides et voisines de l'Océan.

Les côtes de la Chine, du Bengale, du golfe d'Oman, des deux Guinées, du Mexique, du Guatemala, de la Colombie, du Pérou et du Chili, justifient parfaitement ces conclusions.

Nulle part autre, les brises du soir et du matin ne sont plus constantes et plus fraîches.

Eh bien! parce qu'il en est ainsi; leurs habitants jouissent de certains avantages matériels, qui certes ne compensent aucunement les horribles fléaux engendrés par les aberrations de ces vents de terre et du large.

Soyons plus clairs.

Sur les rivages indiens, la navigation du cabotage est plus régulière, plus active et, par conséquent, plus fructueuse qu'en aucun autre point du globe. Mais aux mois de l'année où les causes topographiques et sidérales, qui la font telle, produisent leur effet maximum; les brises du matin et du soir jettent dans celles alysées (toujours très-saines) une profonde perturbation et finalement déterminent les moussons, les ouragans, les pluies torrentielles..., en un mot tous les désordres de l'hivernage.

Alors les épidémies meurtrières apparaissent et de véritables massacres ont lieu.

C'est que les délires de l'eau et de l'air, tantôt, soulèvent jusqu'aux montagnards les miasmes putrides et surchauffés du rivage; et, tantôt, au contraire, précipitent sur les habitants des basses terres les rafales glacées des cîmes éternellement couvertes de neige. De sorte que torturés les uns et les autres, et cela

tout à coup, par des influences extérieures diamétralement contraires à celles qui les faisaient vivre ; ces malheureux Indiens doivent immédiatement révolutionner tout leur être, pour résister aux exigences aussi nouvelles que despotiques de l'atmosphère qui les entoure momentanément ; ou payer de leur vie une désobéissance organique presque fatale.

Telle est la cause toute mécanique des maladies suraiguës qui si fréquemment ravagent la presqu'île de l'Inde, l'ancien empire du grand Mogol, les deux Guinées, le Sénégal, les Antilles et le pourtour du golfe du Mexique.

J'entends parler entre autres affections du rhumatisme articulaire instantané, de la fièvre jaune, de la peste et du choléra.

Par la suite, je vous montrerai comment, sous l'influence d'une dépression morale excessive et de modifications atmosphériques peu accentuées, ce dernier fléau s'installa chez nous, en 1832, 49 et 52.

Pour le moment, pareille explication n'aurait pas sa raison d'être ; et certes il est plus que temps de rentrer dans notre sujet.

NEUVIÈME LETTRE.

Des marées océaniennes et atmosphériques. — Antiquité des observations relatives à ces dernières.

MESSIEURS,

Deux fois par jour, sur les côtes atlantiques, indiennes et pacifiques, les eaux de la mer arrivent et se retirent; autrement dit, la marée monte et descend.

— Qui produit ce va et vient perpétuel dans la masse gigantesque de nos trois océans liquides?

— La lune, en attirant et abandonnant tour à tour la surface des eaux.

— Mais, s'il en est ainsi, les marées et leur hauteur même peuvent se prédire aussi bien que la position de cet astre au ciel?

— On les calcule précisément d'après sa marche.

— Et comme l'air est beaucoup plus mobile et plus obéissant que l'eau, notre atmosphère doit avoir ses flux et reflux comme nos trois océans?

— C'est effectivement ce qui a lieu. Et je vais de ce dernier fait vous citer deux ou trois

preuves, dont une sera plus vieille que la vieille Egypte.

Voici la première. Les pilotes, les pêcheurs et les marins de tous les pays possibles affirment qu'au lever de la lune le vent régnant fraîchit ou diminue presque toujours, suivant qu'il souffle d'un bord ou de l'autre. Et, très-souvent, ajoutent-ils, quand il fait calme, cet astre, en montant sur l'horizon, détermine un peu de brise. Ce qui veut dire tout bonnement qu'il attire, dès qu'il paraît, une portion de l'atmosphère.

Deuxième preuve. — Chez tous les peuples enfants, anciens ou modernes, notre vieux mot de *lunatique* à ses équivalents et partout, comme chez nous jadis, sert à désigner les êtres bougons, originaux, fantasques, prophétiseurs, fous ou tombant du haut mal.

Pourquoi ?

Parce que toujours, aux époques où la lune exagère son action sur notre atmosphère, les aptitudes mentales des uns, les humeurs farouches des autres, et les affectations cérébrales des troisièmes s'exagèrent aussi. (Moins l'homme est civilisé, moins les institutions so-

ciales le protégent et le dominent ; et plus impérieusement il subit le monde matériel.)

Voici comment les choses se passent.

La lune, à mesure qu'elle monte dans le ciel, soulève l'air qui nous entoure ; diminue sa pression ; et, par conséquent, nous expose aux maux qui tourmentent les aéronautes et les gravisseurs de montagnes.

— Ces maux (saignements de nez, pesanteur de tête, somnolence, vertiges et même apoplexie) d'où proviennent-ils ?

— De congestions cérébrales plus ou moins fortes.

— Et la perpétuelle misanthropie du bougon ; l'exagération continuelle des idées, chez l'original et le fantasque ; l'incessante tension d'esprit du prophétiseur ou devin ; l'idée fixe du fou ; qu'appellent-elles constamment vers le cerveau de tous ces excentriques ?

— Beaucoup de sang, autrement dit la congestion.

— Quoi de plus simple alors qu'un surcroît de mal se produise, chez eux, aux phases où notre satellite influence le plus l'air qui nous entoure ? Et dès lors quoi de plus simple, aussi, que ces manomètres vivants des marées atmo-

sphériques aient porté, partout, le nom de l'astre qui les rend effectivement plus malades?

On regarde trop facilement les superstitions et les croyances de l'antiquité comme des absurdités puériles ou révoltantes. C'est là une grave erreur. Car, examinées avec la vénération que méritent des services réels, si presque toutes reposent sur des explications insuffisamment vraies maintenant; presque toutes du moins se basent sur des observations parfaitement justes.

En instituant son langage et ses préjugés, le public marche très-lentement, la chose est incontestable; mais, précisément parce ce qu'il fait ainsi, rarement il oublie ce précepte éminemment sage de logique positive: « Dans l'in-
» terprétation des phénomènes, faites constam-
» ment la plus simple des suppositions compa-
» tible avec l'ensemble des faits observés et
» vous serez utile. »

Laissez-moi justifier cette dernière assertion, en vous fournissant des preuves d'observations de marées atmosphériques plus vieilles, comme je vous l'ai dit, que la vieille Egypte.

En ce pays antiquissime, le dieu-bête pré-

dilectionné d'Isis; celui qui présidait à la moralité publique et privée, parce que, chargé de conduire les âmes trépassées aux juges suprêmes du monde d'en dessous, il pouvait le premier déposer contre elles); celui auquel (par amour ou par crainte) on faisait le plus d'offrandes : c'était le singe cynocéphale.

Pourquoi ces pratiques et croyances de la part des hommes? Pourquoi cette prédilection de la part d'un dieu ? Et comment tout cela se lie-t-il avec le soleil, la lune et les marées atmosphériques? C'est ce qu'il faut expliquer.

Les cynocéphales, animaux assez gros, ont un museau de chien et une crinière de lion. Sous la conduite d'un chef qui les organise par petites bandes (ennemies les unes des autres et continuellement en guerre), ils vivent, non dans les forêts, mais sur les sommets presque nus des montagnes buissonneuses, aux crevasses des rochers. Animaux crépusculaires, ou mieux nocturnes, c'est quand la lune est dans son plein qu'ils s'aventurent le plus au loin, pour aller chercher leur vivres. La petite bande, qu'ils forment, s'avance alors son roi en tête. Des éclaireurs l'entourent pen-

dant la marche; des sentinelles durant les haltes.

Arrivé au jardin, ou bien à la plantation à piller, on escalade les murs, on détruit les entourages; et la chaîne commence.

Bientôt les fruits, de toutes sortes, lancés par des bras vigoureux, sautent de main en main vers un premier dépôt. Puis le butin fait et caché déjà, on se replie, pour former un second cordon et un second dépôt; puis un troisième, un quatrième, et, de proche en proche, voleur et vol arrivent au repaire presque inaccessible.

Pendant cette expédition de pillards, le chef, continuellement actif sur toute sa ligne, encourage et punit, crie, gronde, jure et flatte, caresse l'un, rosse l'autre avec sa volubilité de singe; en un mot, se démène comme un possédé.

Les pauvres dépouillés poursuivent-ils leurs brigands; ceux-ci font bonne contenance; acceptent le combat; poussent (pour effrayer leurs agresseurs, se donner du courage, s'appeler ou se plaindre) des hurlements atroces; lancent des pierres et ne se retirent, vers leurs montagnes, que pas à pas. Force-t-on leur

citadelle, ils se précipitent tous, adultes, jeunes et vieux, au fond des ravins; préférant la mort à la captivité.

Ajoutez, à ces détails de mœurs étranges, une excessive lubricité, qui rend ces animaux la terreur des femmes et surtout des petites filles, malgré toutes les prévenances qu'ils ont pour elles, quand il les ont enlevées : puis chez les mâles une prédisposition surprenante aux congestions cérébrales ; et chez leurs femelles une aptitude non moins grande aux hémorrhagies utérines : et vous en saurez plus qu'il n'en faut pour comprendre la frayeur, mêlée d'admiration, et la terreur superstitieuse qu'inspirèrent ces êtres bizarres, si bien organisés socialement, aux pauvres Ethiopiens encore sauvages.

Eh bien ! parce que les singes cynocéphales sont des êtres fantasques et d'une impressionnabilité excessive aux variations de l'atmosphère ; quand le soleil et la lune, en conjonction, additionnent leurs forces attractives et diminuent trop la pression de l'air ; ces animaux sont véritablement bouleversés, les mâles par d'affreuses congestions cérébrales, et les femelles par des menstrues surabondantes, par

de véritables pertes. De sorte qu'épuisées, languissantes et frappées de terreur, celles-ci se cachent et sanglottent : tandis que ceux-là, tour à tour, tristes, sombres et fous furieux, gémissent, pleurent, grognent, gesticulent, se déchaînent en gambades fantastiques et poussent d'affreux hurlements.

Comme bien vous pensez, les Africains d'autrefois, encore plus attentifs que ceux de nos jours à surveiller les actes de ces animaux vraiment redoutables, ne manquèrent point de remarquer la coïncidence des faits qui se passaient au ciel et sur terre, et d'en chercher la cause. A force de se creuser la tête, pour concilier toutes ces choses, ils construisirent cette explication, qui par la suite devint matière de foi et cause de culte.

« La lune protége les cynocéphales et ceux-
» ci l'aiment, parce qu'ils sont parents.
» Quand le soleil s'approche d'elle, ils
» tremblent qu'il ne la dévore.
» C'est pour l'effrayer que les mâles crient,
» hurlent, gambadent et se mettent en fureur;
» tandis que leurs femmes versent des larmes.
» Donc, hâtons-nous d'apaiser la colère de
» ces guerriers farouches !... Calmons-les par

» d'abondantes provisions ; et, pour leur com-
» plaire, imitons leurs gestes et leurs cris. »

Ainsi raisonnèrent, firent et parlèrent ces hommes primitifs de l'ancien monde. Ainsi raisonnent encore, font et parlent, dans le nouveau, beaucoup de noirs et de blancs.

. . . .

. . . .

Par la suite, le soleil devint Osiris (dans ce monde et surtout dans l'autre), la lune Isis et leur parent le Cynocéphale leur messager, leur conducteur des âmes dans l'Almentie, dans le monde d'en dessous.

Alors les provisions qu'avait anciennement arrachées la terreur se transformèrent en offrandes ; les cris en prières ; les gambades en danses, et tout leur ensemble en fêtes religieuses.

C'est ainsi que, guidés par les singes, les premiers Ethiopiens observèrent les astres.

C'est ainsi que, prenant les impressions de ces animaux pour de la prescience, tout naturellement ils les adorèrent.

C'est ainsi que, tout naturellement, se mirent, sous leur tutelle surhumaine, des cérémonies religieuses destinées à protéger, aux

époques les plus sidéralement critiques, les hommes justement nommés lunatiques ; à les protéger, dis-je, et contre les sains d'esprit et contre eux-mêmes; en astreignant les uns et les autres à dépenser, dans une agitation innocente, l'extrême surexcitation qu'ils auraient pu mal employer.

C'est ainsi, enfin, que tout naturellement, par une erreur intellectuelle très-socialement efficace, la moralité publique et privée fut mise sous la surveillance divine de l'être qui pouvait le premier nuire aux méchants ou les égarer pour toujours dans le royaume d'en dessous.

Après cette digression, trop longue peut-être, sur l'antique Egypte, permettez-moi d'ajouter quelques phrases seulement sur les marées.

L'air, par son peu de pesanteur spécifique, échappe notablement à l'influence de la lune. L'eau, vu sa densité plus grande, lui obéit servilement. Donc il ne faut pas s'étonner si les variations barométriques diurnes de celui-là ne se comptent que par millimètres ; quand c'est par 8, 10, 12, 15 mètres et plus qu'on voit les différences de niveau de celle-ci.

A Saint-Malo, la marée monte, parfois, jusqu'à 16 mètres 24 centimètres.

Pourquoi, chez nous, des chiffres aussi grands, lorsqu'en des mers parfaitement libres, en plein océan Pacifique, à Taïti, par exemple, même quand le soleil et le vent s'y prêtent, les marées atteignent rarement deux mètres?

C'est que leurs hauteurs dépendent surtout de la conformation des côtes.

Sur des plages parfaitement ouvertes, la mer parfaitement libre en ses mouvements n'exagère ni la rapidité de son départ, ni celle de son retour, ni ses différences de niveau, juste égales à celles du large. Tandis qu'aux espaces resserrés qui font obstacle à son perpétuel va-et-vient, force lui est de compenser, par la vitesse et la hauteur qu'elle donne à ses vagues, le peu de largeur que leur accordent les rivages.

C'est ainsi que, dans l'étroit canal qui nous sépare de l'Angleterre (parce que le département de la Manche arrête la moitié des eaux qui reviennent à l'Océan), la marée monte deux fois plus haut sur les côtes ouest de Normandie et nord de Bretagne, que sur celles françaises

qui leur font suite, ou celles britanniques situées à l'opposite.

Et, soit dit en passant, c'est au profond désordre de ces flots, qui toutes les douze heures se grimpent mutuellement sur le dos, les uns aux autres, que la baie de Cancale doit ses perfides sables mouvants, ses rochers si bizarrement déchiquetés et ses falaises à la fois si hautes et si belles.

DIXIÈME LETTRE.

Sorte de récapitulation pouvant servir d'introduction à ce qui va suivre.

Messieurs,

En résumant tout ce qui précède, nous disons :

« L'Océan nourrit les algues; et les algues,
» avec les viscosités qu'elles produisent,
» nourrissent les zoophytes, qui ne peuvent
» remuer que sur place.

» Les zoophytes, avec leur propre chair,
» nourrissent les mollusques, êtres à mouve-
» ments indécis et lents, mais capables de
» voyager; et les mollusques, à leur tour,
» nourrissent les articulés qui vont et viennent,
» où bon leur semble, avec vitesse et précision;
» sauf aux très-courts instants de la mue (leurs
» muscles, attachés sur un squelette extérieur
» qui tombe périodiquement, se trouvant alors
» sans point d'appui).

» Les articulés nourrissent les poissons ronds,
» nageurs mieux faits qu'eux, en ce sens qu'ils
» possèdent une charpente interne, longue
» seulement et trop peu solide, il est vrai, mais

» qui jamais ne leur manque; et les poissons
» ronds nourrissent les poissons plats, dont le
» squelette, cartilagineux aussi, a du moins
» cet avantage d'offrir aux fibres musculaires
» une base d'insertion large et longue à la fois.
» Enfin les poissons plats, malgré leur agilité
» notable déjà, nourrissent les poissons ovalai-
» res ou parfaits, dont la prodigieuse prestesse
« tient à ce qu'ils ont une charpente osseuse à
» trois dimensions; autrement dit développée
» d'avant en arrière, de droite à gauche et de
» haut en bas.

» Quant aux poissons ovalaires ou parfaits,
» si rapides qu'ils soient, ils nourrissent les
» reptiles, les oiseaux et les mammifères ma-
» rins, êtres mieux faits qu'eux encore; parce
» que, respirant dans l'air lui-même, ils ont le
» sang assez pur, assez rouge, assez oxygéné,
» pour pouvoir ajouter des phénomènes do-
» mestiques et même sociaux aux actes végéta-
» tifs et mécaniques accomplis par tous les
» animaux cités avant eux. »

Cependant, me dira-t-on, beaucoup de poissons, de crustacés, de mollusques et même de zoophytes, vivent ou voyagent par bandes. Oui, mais ils n'ont pas de chef et, si nombreux que soient leurs cortéges, il ne faut voir en eux

que de simples agglomérations d'égoïstes parfaits, qu'un même besoin tourmente et qui savourent, au même lieu, la même satisfaction, ou courent après elle en même temps. Pas de société sans affection.

Les animaux qui ne respirent que dans l'eau n'ont pas, je le répète, le sang assez pur pour méditer et accomplir un seul fait social un peu long ou un peu compliqué. L'acte intime de la famille, lui-même, pour la plupart d'entre eux, n'est rempli, par chaque sexe, qu'en l'absence et à l'insu de l'autre ; et, dans ces millions de myriades de bêtes marines si diverses, les exemples de sollicitude maternelle sont si rares, qu'on cite à peine deux ou trois poissons gardant non leurs petits mais leurs œufs.

Comment une mère pourrait-elle surveiller ses petits dans un milieu aussi dense et aussi peu transparent que l'eau ; en un milieu qui ne permet qu'au toucher, au goût et à l'odorat tout au plus, de fournir quelques sensations un peu nettes ?

Qu'on me pardonne cette digression longue mais utile. Je rentre dans mon sujet, en reprenant mon résumé, sous une autre forme.

En récapitulant tout ce qui précède nous dirons : « l'océan marie ses éléments à ceux de » la terre pour les offrir aux algues ;

» Qui les végétalisent et vivifient, pour les » offrir aux bêtes ne respirant que dans » l'eau ;

» Lesquelles (après les avoir animalisées, au» tant que le permet un milieu asphyxiant pour » tout être vraiment sociable) les offrent aux rep» tiles, aux oiseaux et surtout aux mammifè» res amphibies, seuls capables de consumer » toutes ces chairs pour des actes éclairés » par des sentiments affectueux ; parce que » seuls ils peuvent absorber dans l'air assez » d'oxygène pour brûler en leur foyer cé» rébral tout le phosphore qu'elles renfer» ment. »

D'où il résulte que le spectacle du monde maritime peut bien nous apprendre comment, en un milieu fluide.

Les diverses manières d'exister physiquement servent de base à celles d'être chimiquement ;

Comment celles d'exister chimiquement servent de base à celles d'être végétativement ;

Comment celles d'exister végétativement ser-

vent de base à celles d'être animalement, d'être mécaniquement, d'agir, si on préfère;

Et comment celles d'exister animalement servent de base à celles d'être affectivement, ou mieux maritalement, ou mieux encore sexuellement; car on ne peut voir aucune passion conjugale dans l'union très-éphémère de deux nageurs, qui s'exploitent réciproquement le plus bestialement possible.....

D'où il résulte, dis-je, que le monde maritime nous montre toutes ces choses; mais rien au delà. En d'autres termes, qu'il ne nous offre au plus que des exemples de vie domestique, aussi rares que tronqués.

Eh bien! puisqu'il ne peut que cela; puisqu'il oblige ceux de ses nageurs et voiliers qui veulent savourer quelques instants les douceurs de la vie de famille (qui veulent vivre père, mère et petits un peu ensemble, en s'entraîmant), à chercher un support plus solide et un milieu plus transparent; suivons, où ils se dirigent, ces animaux meilleurs, et commençons l'examen du piédestal et du fluide nouveau qui tant favorisent la vie à deux ou plus.

En d'autres termes, étudions la terre, l'air qui s'appuie sur elle, l'eau qui coule en ses

fissures, les végétaux qu'elle porte, les bêtes qui la parcourent, l'homme qui la gouverne, le cortége que lui font toutes les bêtes domesticables, etc., etc., etc.

ONZIÈME LETTRE.

De la terre proprement dite. Des six grands plateaux qu'elle forme, et des montagnes, lacs, mers intérieures et déserts qui la divisent et subdivisent. Services que tous ces obstacles ont rendus à nos ancêtres.

MESSIEURS,

En négligeant l'Islande et les Iles Britanniques, Madagascar, Ceylan, Sumatra, Java, Bornéo, les Philippines, le Japon et les Célèbes, la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Zélande et beaucoup d'autres îles plus petites, nous partagerons la terre proprement dite en six grands plateaux solides, comme nous avons partagé la mer en six plaines liquides océaniques.

Les trois premiers connus (l'Europe, l'Asie, l'Afrique), soudés ensemble, forment notre vieux monde. Les trois derniers découverts, l'Amérique du Nord et celle du Sud, qui se tiennent, et l'Australie, complétement solitaire, constituent le nouveau.

— Des courants d'air et d'eau glissent-ils à la surface de chacun d'eux ?

— Oui ; mais ni leur grandeur, ni leur vitesse, ni leur direction, ne comportent des généralités intéressantes. Voilà pourquoi, ren-

voyant leur histoire à celle des régions qu'ils parcourent, nous commencerons cette nouvelle étude par quelques réflexions sur les montagnes, qui font tant varier le cours de ces nappes fluides, et sur les déserts, mers intérieures et lacs, où les unes trouvent leur source et les autres leur tombeau.

L'Europe, l'Asie et l'Afrique, bien que soudées ensemble, se sont longtemps méconnues, et, jusqu'à un certain point, se méconnaissent encore ; leurs habitants respectifs n'ayant osé que fort tard, et beaucoup d'entre eux n'osant maintenant même franchir les monts Oural, la mer Caspienne, le Caucase, la mer Noire, celle de Marmara , l'Archipel , la Méditerranée, l'isthme de Suez et les deux déserts qui le flanquent, ou la mer Rouge : toutes barrières liquides ou solides que notre industrie moderne s'efforce d'anéantir.

Cette nouvelle et si puissante force sociale fait-elle bien, fait-elle mal en agissant ainsi ? Grave question ! qu'il faudrait peut-être encore trancher par la négative si l'on tenait suffisamment compte du peu de moralité politique des négociants du jour. Mais laissons au présent ses difficultés, et, pour le moment, ne songeons qu'au passé. Donc, les très-grands et très-nombreux

obstacles que je viens d'énumérer ont-ils bien servi notre espèce en isolant pendant fort longtemps les peuples anciens les uns des autres? A cela, pas le moindre doute : oui, certainement, très-certainement.

Car, sans eux, l'humanité, au lieu de grandir séparément ses enfants en maints et maints endroits et sous maints et maints aspects divers pour ne les mélanger qu'à un âge où nos meilleures aptitudes, suffisammment développées, n'étaient plus atrophiables par nos plus énergiques et plus grossiers penchants: l'humanité, dis-je, aurait abîmé pour jamais tous ses peuples dans la plus naturelle, la plus tenace, la seule fatale, mais la moins noble des civilisations, celle que ne franchissent pas les bêtes : le fétichisme !

Expliquons-nous, en joignant à ces notions de géographie quelques considérations d'histoire. Ces deux études sont sœurs jumelles. Ce que l'une est dans le temps, l'autre l'est dans l'espace; et les séparer devient souvent impossible.

L'Europe est la portion la plus étroite de notre vieux monde. A chaque instant des chaînes de montagne et des cours d'eau la coupent.

Ses productions végétales autocthones sont mesquines et ses animaux primitifs très-peu sociables. Pour tous ces motifs les hommes s'organisèrent, à sa surface, plus tardivement que partout ailleurs. (Le passé social de nos ancêtres compte au plus quatre mille ans de certitude historique.)

L'Asie, tout au contraire, est énorme. Son grand plateau central n'est, d'un bout à l'autre (du Pacifique à la Caspienne), qu'un immense herbage, facile à parcourir et foisonnant d'animaux pasteurs aisément domesticables. Son versant nord ou Sibérien est très-pauvre, il est vrai; mais combien sont richissimes ceux Est et Sud, ainsi que les vallées qui les creusent. Aidés par des circonstances aussi favorables les Orientaux purent donc s'organiser, non-seulement en peuples nomades, mais encore en peuples sédentaires, dix et cent fois plus vite que nos ancêtres immédiats.

Ils le purent et le firent; témoins d'un côté les Huns, les Mongols, les Tartares, les Sarrasins, les Turkomans, tous anciens Scythes plus ou moins; et de l'autre les Siamois, les Indiens, les Thibétains, les Chinois, les Persans, et cœtera et cœtera; tous peuples dont la civilisation (à preuves écrites) est deux, trois, et quatre fois plus vieille que la nôtre.

Ces faits rappelés, n'est-il pas évident que si des hordes asiatiques (analogues à celles que dirigèrent les Saladins, les Attila, les Xerxès et leurs devanciers) n'avaient trouvé dans les déserts, lacs, mers et montagnes que j'ai nommés, des obstacles longtemps infranchissables, les blancs de notre vieux monde auraient été envahis, bien avant de pouvoir résister politiquement aux populations jaunes ; ou, tout au moins, bien avant d'être aptes à les dominer intellectuellement et moralement.

Alors, je vous le demande, que seraient devenues l'Europe et la civilisation qu'elle produira?

Et, tout semblablement, si les hordes fétichiques et noires que les absolutistes religieux de la vallée du Nil ou ceux politiques du littoral méditerranéen surent organiser, les uns à Carthage et les autres à Memphis ou Thèbes ;— si, dis-je, les hordes fétichiques et noires, que guidèrent les prédécesseurs des Sésostris et des Annibal, avaient pu se ruer toutes entières sur l'Asie mineure, la Grèce ou l'Italie, au temps où toutes trois étaient encore sauvages ; que seraient devenues, je vous le demande aussi, les populations blanches et jaunes, et l'immense tribut qu'elles ont payé déjà au bien-être comme au développement de notre espèce?

N'est-il pas évident que ces deux grandes catégories de peuples et leurs inventions auraient disparu, sinon pour toujours, du moins pour bien des siècles, voire même des milliers d'années.

Parlant ainsi, je pose en principe que certains Africains furent socialement organisés bien avant les Asiatiques et surtout bien avant les Européens. Ce que prouvent les hiéroglyphes qu'employèrent les Ethiopiens, colonisateurs de l'Egypte, pour buriner sur le granit les gloires de leurs chefs, et ce qu'à leur défaut l'histoire naturelle justifierait amplement. Car il est de fait que tous les êtres vivants, et les nombreuses variantes qu'ils produisent, atteignent leur plein développement individuel et collectif d'autant plus vite, que les actes privés, domestiques et sociaux qu'ils sont appelés à produire sont d'un ordre moins élevé.

Mais en voici trop, beaucoup trop même, au sujet des montagnes, fleuves, mers, lacs et déserts que la force de la vapeur et la vitesse de l'électricité s'efforcent de franchir! Donc parlons des êtres vivants qui habitent les six grands plateaux que ces obstacles divisent et subdivisent.

DOUZIÈME LETTRE.

Des plantes en général, et de celles qui vivent sous les tropiques en particulier.

MESSIEURS,

Les êtres, qui vivent à la surface de la terre, forment deux grandes catégories : ceux qui ne peuvent bouger volontairement, les végétaux ; ceux qui vont où ils veulent, les animaux. Ces derniers, directement ou non, ne subsistent qu'aux dépens des premiers. Donc leur vie, comme leur distribution à la surface du globe, étant, jusqu'à un certain point, subordonnées à celles des plantes, nous devons tout naturellement commencer par étudier ces dernières.

Quatre agents physiques exercent une influence considérable sur les végétaux, savoir : la chaleur, l'humidité, la lumière, et la hauteur de l'air, ou, si mieux on aime, la pression atmosphérique.

Dans tous les endroits où ces quatre forces seront exagérées, les plantes qui excellent à les interpréter prospéreront donc.

Dans tous ceux où elles seront médiocres, les plantes seront médiocres aussi.

Et dans tous ceux enfin où elles manqueront presque, les plantes aussi presque manqueront; ou tout au moins seront autrement faites qu'ailleurs.

Ce qui veut dire, tout bonnement, que sous les tropiques, au bord de la mer, ou dans les plaines basses et marécageuses arrosées par de très-grands fleuves (comme le Gange, le Nil ou les Amazones) nous trouverons les végétaux riches par excellence;

Qu'aux pays obscurs et froids, aux régions polaires ou montagneuses, nous trouverons les arbres et les herbes les plus ternes, les plus secs, les moins aromatisés, ou les plus pauvres en matière, autrement dit, les plus légers;

Et qu'enfin aux régions tempérées, ou situées à mi-côte, nous ne rencontrerons que des plantes à propriétés mixtes (chose assez favorable sous plus d'un rapport).

Mais gardons-nous bien de prendre au pied de la lettre tout ce qui précède. Car si les pays très-chauds, très-lumineux, très-humides et très-bas situés, sont la patrie, par excellence, des végétaux luxuriants, ils sont aussi l'unique

asile des herbes et arbres mal conçus et mal faits, des plantes qui ne peuvent subsister qu'au milieu de circonstances climatériques exceptionnellement heureuses; comme semblablement, les zones polaires et les cimes aux neiges éternelles sont les seuls refuges possibles des végétaux, doués de qualités diamétralement contraires, savoir: une force ascensionnelle trop puissante, une sève sinon trop chaude, du moins trop inflammable, ou bien une sobriété (soit météorologique, soit plastique) si grande qu'ils peuvent supporter des jeûnes de chaleur, de lumière et d'humidité pendant trois, quatre, cinq et même six mois de suite. Eclairons, par quelques citations, ces considérations, *à priori* et trop exclusivement théoriques.

Exemples de végétaux remarquables par leur taille et leur innombrable multiplicité.— Dans l'Afrique torride, aux plaines humides et surbaissées, qui tantôt séparent et tantôt peut-être unissent le Zambèze, le Congo et la Couenza, sont des forêts d'herbes comptant trente, quarante, cinquante lieues de long sur trois, six, huit et dix de large. Les joncs et roseaux qui les forment ont quatre, cinq, six mètres de haut et sont tellement pressés les uns contre les autres, qu'on ne peut se frayer un passage au milieu

d'eux que la hache à la main. Aussi, dans les espaces qu'ils couvrent, ne rencontre-t-on que des hippopotames, des rhinocéros ou des éléphants; monstres seuls capables, par leur masse colossale, de tracer des sentiers à travers ces géants marécageux ; et seuls capables aussi, par leur colossale force digestive, de convertir en graisse ces plantes si aqueuses et, partant, si peu nutritives.

Végétaux remarquables par l'énormité de leurs dimensions toutes personnelles. — En première ligne figure, encore en Afrique torride, le baobab, arbre qui vit peu loin du bord des fleuves que nous avons nommés, ou sur les versants maritimes, au pied des montagnes. Il compte son diamètre par quinze, vingt, vingt-cinq et trente mètres, et son âge par milliers d'années.

Aux mêmes parages que lui figure un autre géant, non d'ampleur horizontale, mais de hauteur : le cocotier, qui monte jusqu'à vingt, vingt-cinq et trente mètres, chose merveilleuse! si on songe que cet arbre n'est guère qu'une collection de choux palmistes superposés. Moins exclusif que le précédent, ce colosse vertical habite aussi l'Asie, l'Amérique et l'Océanie polynésienne et métis.

Un troisième monstre végétal qu'on rencontre partout, sous la zone torride, c'est la liane. Chez elle, ce n'est ni la largeur ni la hauteur qui s'exagèrent, mais bien la longueur. Il n'est pas rare de trouver des êtres de cette espèce qui, serpentant de branche en branche et d'arbre en arbre, font parcourir à leur sève 50, 100 et 150 mètres de longueur ou plus.

Etre fort élevé, fort large ou fort long n'est, même pour un végétal, qu'un triste mérite social. Aussi, en vous montrant des spécimens qui ne se recommandent à l'attention que par une de ces trois aptitudes, n'ai-je désiré que satisfaire une simple curiosité. Mon intention est maintenant moins frivole, et je veux, dans les plantes sous-tropicales, dont je vais vous entretenir, vous montrer des êtres qui savent emprunter au milieu qui les entoure de très-fortes qualités physico-chimiques, et les emmagasiner dans une ou plusieurs parties de leur organisme.

L'ébène, le gaïac et le teck surtout, grâce à l'atmosphère chaude et lumineuse qui les entoure, distillent et concentrent tellement les sucs, puisés par leurs racines, qu'ils fournissent un bois aussi dur qu'indestructible. J'ai vu

à la mer (à la Nouvelle-Zélande et à l'Ascension), une corvette de charge anglaise, la *Tortue*, qui avait 120 ans d'âge. Un bâtiment de Marseille, qui naviguait encore à la même époque, en comptait alors 140. Ils étaient, l'un et l'autre, construits en bois de teck.

L'encens, la myrrhe, le baume de la Mecque, le benjoin, la mousseline, le patchouli, le vétyver, la frangipanne et tant d'autres produits asiatiques, africains ou américains, feuilles, bois, racines, ou sèves concentrées proviennent de plantes ou d'arbres qui traduisent, par des aromes aussi délicieux qu'inépuisables, le pouvoir luxuriant de l'air qu'ils respirent.

Au lieu d'interpréter les richesses calorifiques et, par suite, aromatisantes de l'atmosphère qui les baigne, par des saveurs olfactives; c'est par des qualités parlant à notre goût, ou même au pouvoir caloripare de tout notre être, que le clou de girofle, la canelle, le gingembre, la muscade, le piment, le poivre, le quinquina et tant d'autres produits sous-tropicaux traduisent le luxe qui les a fait naître.

La noix d'acajou, la graine du croton et la noix vomique prennent un moins long détour et brûlent tout simplement à la façon du feu ou des caustiques.

Certaines plantes moins laborieuses et moins

économes répondent directement à la chaleur, qui les entoure, par une chaleur plus grande et font monter le thermomètre, au moment où elles deviennent mères, jusqu'à son quarantième degré.

Parmi les arbres sous-tropicaux, dont le bois reproduit l'intensité colorante des rayons lumineux qui les inonde, je vous citerai les plus connus de tous, l'acajou, l'ébène, l'indigo et le campêche.

Et parmi les plantes trop faibles ou trop imparfaites pour fixer quelque chose, mais cependant reconnaissantes envers l'atmosphère splendide qui les éclaire, je ferai figurer la pandanus et mille et mille plantes grasses, dont les fleurs aussi gracieuses que larges, lumineuses, pures et belles remercient, dans leur propre langue, les éblouissants rayons du soleil.

Tous les organismes, tous les ateliers végétaux ne sont pas les mêmes ; donc ne soyons nullement surpris de rencontrer, en ces mêmes parages, les bois les plus sonores, les plus secs et les plus cassants à côté des plantes les plus taciturnes, parce quelles ne sont qu'air et eau : de voir par exemple, à côté du spongieux bananier, oignon géant de 5 et 6 mètres de hauteur, fleurir le citronnier au bois si dur, et si noueux.

Citons encore quelques plantes : celles-ci, habiles à mettre beaucoup de nourriture sous un petit volume ; celles-là toutes puissantes à produire des sucs presque animaux ; et les troisièmes à réunir dans leur organisme ces deux genres de fabrication. J'entends parler de l'igname, du manioc, du taro, de l'arbre à pain et du riz, si riches en fécule ; de beaucoup d'acacias, de cactus et de rosiers, riches en gomme ; de la canne et du dattier, riches en sucre ; du cacao, du caféier et surtout du cava, riches à la fois en farine, huile, et principes reconstituants par excellence.

Puis terminons cette énumération de plantes luxuriantes, à un titre ou à l'autre, par celles qui sont le plus habiles à consoler l'homme ; soit en calmant ses douleurs, comme fait le pavot ; soit en plongeant dans le vague du farniente, comme fait le tabac ; soit enfin, en lui procurant d'heureux songes, comme le suc du chanvre, le haschich.

Messieurs, partout, à la surface de la terre, les malheureux de notre espèce tâchent de s'abriter derrière les favoris de la fortune, qui rarement leur viennent en aide. Les végétaux font de même. On trouve donc, sous les tropiques, à côté des opulents du règne botanique, des

plantes si manchottes, si boiteuses, si louches d'allures, en deux mots, si piteuses et si mutilées, qu'on ne sait si elles sont arbres ou herbes, bois ou eau, feuilles, fleurs ou épines, amies du jour ou de la nuit, et mortes ou vivantes; tant sont étranges leurs mœurs et leur aspect.

Tel est, entre mille, l'arbre de fer dont les feuilles, longues, sèches, minces, rares et mal plantées, rappellent ces brins de chaume ou mieux de foin que les branches dépouillées de nos arbres arrachent, pendant l'hiver, aux voitures qui les approchent de trop près, afin de se vêtir un peu. Tels sont aussi nombre de cierges, de cactus et autres plantes grasses.

A voir ces végétaux si tristes, on les croirait tout prêts à tomber en poussière. Eh bien! si privés de force que semblent être tous ces gueux; le mieux est certainement de ne pas s'y fier. Car presque tous ces disgraciés de la nature changent les solides, gaz et liquides qu'ils absorbent en poisons si violents, que les fruits qu'ils portent; moins que cela, la sève qui les nourrit; moins encore, l'ombrage qu'ils projettent, donnent promptement la mort.

Tant il y a que la misère aigrit tout le monde, voire même les plantes.

La conclusion de tout ce qui précède est que les parages terrestres, excessivement luxuriants, ne sont habités que par des végétaux excessivement luxuriants aussi, à un ou plusieurs titres.

Eh bien ! ces plantes si éminemment luxuriantes, ou, ce qui pour nous est tout un, si éminemment énergiques dans un sens ou dans l'autre sont-elles capables d'émigrer, autrement dit, de consacrer une partie de leur vigueur à vivre en des climats moins richissimes de soleil, d'air, de terre et d'eau ? Ainsi posée, comment résoudre cette question, qui n'a rien d'absurde évidemment ?

D'une façon bien simple : en se laissant guider par les plus vulgaires habitudes.

Sous les tropiques, on se désaltère très-souvent avec les fruits ou la sève de certains arbres. Les uns vous offrent à cet effet du vin, les autres de l'eau, d'autres encore du lait d'une ravissante fraîcheur. Ce qui veut dire tout bonnement que la température de tous ces végétaux est plus basse que celle de la terre ou de l'air.

Produire constamment du froid, voilà donc la résultante de leurs fonctions vitales, l'esprit de leur structure ! Dès lors comment vivraient-

ils dans les climats, où les deux premières tâches à remplir, pour subsister, sont au contraire faire de la chaleur et combattre des excès d'humidité? Tout au plus ceux d'entre eux, qui satisfont aux conditions anatomo-physiologiques, dont parlera ma prochaine lettre, pourraient-ils habiter les confins de nos zones tempérées.



TREIZIÈME LETTRE.

Des plantes qui vivent aux pays tempérés. Causes du cosmopolitisme de la plupart d'entre elles. Cachet des végétaux qui vivent aux régions glacées.

MESSIEURS,

Dans les pays tempérés, quand vient la belle saison, chaque graine, sous l'influence d'une chaleur humide, ramollit son enveloppe et la fend; mouille son amande et la tette; prend du volume; allonge sa tigelle; étend sa radicule; enfonce l'une dans le sol; darde l'autre dans l'atmosphère; déplie ses folioles au soleil; épanouit son chevelu dans l'obscurité; se sèvre alors; pompe sous terre des matériaux qu'elle épure au-dessus; grandit; grossit; devient adulte; se marie dans ses fleurs; pond; vieillit; dessèche et meurt, après avoir mis à sa place une très-nombreuse postérité.

Tel est le sort des herbes et des plantes annuelles.

Les arbres, proprement dits, véritables coraux de l'air, grandes républiques végétales, les imitent, ou mieux, doublent toutes ces pré-

cautions. Car ils assurent à la fois l'existence de leur espèce et la leur propre.

Je m'explique.

Pendant l'hiver, leurs bourgeons de toutes sortes (radicules, rameaux et fruits futurs) sommeillent ; ces deux derniers sur les branches dépouillées ; les premiers sur les racines dégarnies. Un bon duvet cotonneux met à l'abri du froid les organes presque invisibles de ces petits fœtus ; et des écailles résineuses, superposées en s'entrecroisant, défendent contre l'humidité pourrissante tous ces bambins végétaux si parfaitement emmaillotés.

Aussitôt que revient la chaleur, ces trois espèces de jumeaux se réveillent, écartent leurs rideaux squammeux, éparpillent les fils de leurs langes et développent leurs petits membres.

En l'air, sur les branches, les bourgeons à feuilles allongent donc tout à la fois leurs parties vertes (organes respiratoires de l'arbre) et le ramuscule qui les porte.

Sous terre, sur les racines, les bulbes à chevelu allongent donc, tout à la fois aussi, leurs radicelles brunes et leurs mille tubes capillaires, véritables pompes aspirantes, vraies trompes nourricières de l'arbre.

Enfin, en l'air et sur les branches encore, les bourgeons du troisième genre développent aussi, tout à la fois, la queue future du fruit et les organes mâles et femelles (pétales, étamines, ovaires) destinés à puiser, dans la république mère, les germes d'une infinité de sociétés végétales qui lui ressembleront en tous points.

Une fois la vie ranimée partout, grâce à la chaleur croissante, tout grandit, tout fonctionne, tout prospère de mieux en mieux, dans ce grand corail atmosphérique, et bientôt une pléthore générale détermine l'acte important de la fécondation. Alors la nutrition du bois et celle de l'écorce diminuent en faveur des fruits. Un moment leurs parties vertes viennent en aide aux feuilles. Puis il se colorent, mùrissent, forment leur graine et tombent.

Une fois seule et la perpétuité de sa race assurée, que va faire, de son excès de richesse maternelle, notre métropole végétale? L'utiliser en sa faveur, en profitant des derniers beaux jours : autrement dit, repeupler ses branches et ses racines de petits enfants, qui la réveilleront, de son lourd sommeil hibernal, en la tétant.

Donc pendant qu'il fait tiède encore, elle encotonne chaque bourgeon bien soigneusement ; bien soigneusement goudronne les écailles de son berceau ; bien soigneusement le pose à l'aisselle d'une feuille ou d'une radicule ; et bien soigneusement enfin met à ses pieds tout ce qu'il lui faudra de provisions pour s'épanouir, aussitôt le printemps venu.

Que de sollicitude ! Mais elle n'y perdra pas à être si bonne mère. Car ses enfants sessiles aériens lui rendront sève pour sève, et amour pour amour. Non pas immédiatement, non pas tant qu'ils seront jeunes ou rameaux, mais quand ils seront branches ; quand au lieu de vivre aux dépens du commun trésor, ils déverseront leurs excès de sève sur le tronc qui les supporte.

Personne de vous n'est sans avoir vu une mère souche, parfaitement creuse, parfaitement incapable de puiser quoi que ce soit en terre, se maintenir debout dix, vingt, trente ans et plus, grâce aux sucs que lui renvoient les branches vertes qui la couronnent.

Ajoutez à ces détails de mœurs végétales que, chaque nuit, les plantes de nos pays referment sur leurs enfants encore à la mamelle, sur

leur bourgeons à fruit, les toiles fines, tendres, brillantes et parfumées, dont elles entourent amoureusement leurs membres trop fragiles encore ; et tout aussitôt vous devinerez que *les arbres des zones tempérées ont le double génie de faire tantôt du chaud tantôt du froid*, pour garantir leurs enfants et eux-mêmes des intempéries si contradictoires de nos climats.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi, n'est-il pas évident que toutes les plantes sous-tropicales qui sauront, elles aussi, entourer leurs bourgeons d'écailles résineuses, seront à la rigueur transportables dans nos climats ; c'est-à-dire aptes à se réveiller au printemps, ou, ce qui revient au même, capables de passer leur hiver à la façon des marmottes, immobiles mais non gelées, mais non mortes ?

Et de même, n'est-il pas évident aussi que celles de nos climats, qui posséderont au plus haut point ces aptitudes maternelles, qui, à l'instar des sapins, fabriqueront des écailles très-épaisses, ne pourront habiter la zone torride ; mais au contraire s'achemineront volontiers vers les pôles, juste à l'inverse de celles qui manquent de prévoyance contre le froid ?

Avant de parler des végétaux polaires, deux

mots encore sur les plantes des zones tempérées.

Leur double génie consiste à faire tantôt du chaud, tantôt du froid. Donc, ayant doubles fonctions, doubles ressources pour supporter les caprices de l'air, elles ont double aptitude pour voyager tantôt au nord, tantôt au sud. Donc enfin elles sont de toutes les plus cosmopolites.

Eh bien ! parce qu'elles sont ainsi, l'homme les a (préférablement à toutes autres) emmenées en voyage, transplantées dans ses jardins, dans sa famille, domestiquées en un mot et multipliées à la surface du globe. De telle sorte qu'elles sont devenues d'autant plus rares à l'état forestier qu'elles ont crû davantage en nombre.

De telle sorte enfin, qu'à l'instar des bœufs, moutons, chevaux, chiens et autres bêtes philanthropes, elles ont quitté leurs semblables, leur patrie et leur part du gouvernement des airs, de l'eau et de la terre, pour nous aider à grandir notre empire sur tous les êtres inertes ou vivants, solides, gazeux ou liquides, qui habitent notre planète.

Socialement parlant, les végétaux de nos climats sont (tout ce qui précède le dit) mieux faits que ceux des zones torrides et glaciales. Eh bien ! en quoi consiste la perfection dans les êtres vivants ? dans l'exagération ultime d'une de leurs qualités ? Non, mais dans la meilleure résultante possible de toutes celles qu'ils comportent.

Partant de là, devons-nous trouver dans les végétaux de nos climats des productions énergiques comme celles sous-tropicales ? Non, mais bien des qualités plus aimables, plus gracieuses et plus finement élaborées.

Vérifions ! Nos arbres ont des aromes de fleurs et des saveurs de fruits moins pénétrants mais plus suaves que ceux des pays chauds ; des dimensions moins grandioses mais plus savantes ; des couleurs moins éclatantes mais mieux nuancées ; et des bois moins durs et moins sonores, mais plus obéissants à nos désirs, plus empressés à prendre les qualités que nous voulons leur transmettre, plus sympathiques à nos constants efforts de transformation et d'amélioration universelle.

Parce que les plantes des régions tempérées sont les mieux faites et les plus facilement

transportables, croirons-nous qu'elles puissent toutes émigrer sans souffrir ni modifier sensiblement leurs propriétés? Non, et voici à cet égard deux grandes indications.

Portées sous les tropiques, elles utiliseront l'aptitude qu'elles ont à se gorger de sève au printemps; combattront l'excès de chaleur à la façon des alcarazas; pour cela pousseront tout en eau et, partant, dépouilleront leur bois de force et leurs fruits de saveur, si toutefois elles fabriquent assez de sucs pour fleurir et fructifier.

Rapprochées des pôles au contraire, crainte de crever en gelant, elles feront comme en automne, absorberont le moins d'eau possible et deviendront coriaces, naines ou rachitiques; c'est-à-dire à peu près stériles.

Eh bien (*et c'est là que j'en voulais venir*), parce que, sous les pôles et sur les hautes montagnes, un excès d'humidité ne peut que nuire aux plantes; les mousses, lichens, herbes et arbres qui sont les plus habiles à se constituer une sève résineuse se plairont aux régions glacées, mieux que tout autre végétal et s'y plairont seuls.

Les végétaux polaires ne savent-ils que se

faire un sang incoagulable? Non! Ils savent encore, par un autre secret de leur structure, exploiter la nature si peu lumineuse de leur pays. Deux mots d'explication!

Le soleil est pour ces parages d'une parcimonie révoltante. Car s'il commence par éclairer, fort obliquement, le même pôle pendant six mois de l'année jour et nuit ; pendant six mois de l'année, jour et nuit, il finit par lui manquer. D'où nous pouvons conclure que tous les organes respiratoires des végétaux de ces contrées doivent être faits de façon à pouvoir, par leur étendue et leur teinte, absorber et décomposer au maximum les rayons du soleil. Voilà pourquoi les feuilles, glauques et foncées presque toutes, sont chez telle plante tournées, retournées, contournées et frisées de cent manières diverses ; et, chez telles autres, découpées en mille et mille fibriles dont rien ne peut sortir, que l'obscurité.

En tenant compte de la hauteur barométrique au sommet des montagnes, de l'électricité atmosphérique aux pôles, etc., etc. ; nul doute qu'on ajouterait beaucoup à ces généralités ; mais si la science est inépuisable, je ne le suis certainement pas.

QUATORZIÈME LETTRE.

Comment les animaux se distribuèrent spontanément à la surface du globe. Conditions du cosmopolitisme chez eux. Animaux philanthropes et misanthropes. Signes anatomiques aux quels on peut les reconnaître.

MESSIEURS,

Les plantes nourrissent les herbivores; et les herbivores les carnassiers. Donc, jusqu'à un certain point, la répartition des bêtes, à la surface du globe, dépend de celle des végétaux. Donc aussi, jusqu'à un certain point, la géographie animale peut se calquer sur la botanique.

Eh bien ! essayons de le faire.

Les plantes mal conçues ne peuvent subsister que sous les tropiques. Les animaux les plus grossièrement ébauchés sont comme elles.

Témoins : le paresseux et l'aye-aye, grimpeurs sans agilité; le fourmillier, carnivore sans dents; le tatou et le pangolin, pilifères à écailles; l'ornithorynque, mammifère sans tétines, et autres estropiés.

Témoins : le cazoar (oiseau sans plumes), et l'autruche (voilier nul), qui ne savent couver ni l'un ni l'autre.

Témoins : le serpent et le crocodile (bêtes sans chaleur propre, pour ainsi dire), êtres animés, quasi-paralysés dès qu'ils digèrent.

Témoins enfin nombre d'insectes, à vie aussi problématique qu'intermittente, dont l'extrême sécheresse suspend l'activité organique, sans les tuer toutefois.

Toutes les plantes luxuriantes habitent sous les tropiques ! Les animaux prodigieux, par une ou plusieurs qualités, font comme elles !

Témoins : le rhinocéros et l'hippopotame, monstres puissantissimes pour changer l'herbe en graisse, en surcharger tous leurs tissus, et, grâce à elle, supporter de très-longs jeûnes.

Témoins : le lion, si fort ; le tigre, si cruel ; la panthère et le léopard, si agiles ; le lynx, si rusé.

Témoins : la girafe, le zèbre, l'antilope et la gazelle, coureurs si rapides ; le kangourou et le mouflon, sauteurs si étonnants ; et tous les singes, grimpeurs si émérites. (Plus ces derniers sont remarquables, plus ils avoisinent l'équateur).

Témoins encore, en fait d'oiseaux, les per-

roquets, si nombreux et si intelligents; le paon, le faisan doré, le colibri, le cardinal, *et cœtera, et cœtera* (aux robes si brillantes, si métalliques ou si richement nuancées) ; l'oiseau de paradis, aux plumes si fines ; la lyre..... Mais au lieu de perdre notre temps à poursuivre un parallèle évidemment possible, disons plutôt, en abrégeant beaucoup :

« Abstraction faite de qeulques malheureux » qui languissent (par leur faute ou celle du dé- » sert) sous les tropiques, tous les animaux, » l'homme y compris, prennent des qualités » matérielles excessives ; et se mettent, soit » d'une manière soit d'une autre, en harmonie » avec le milieu luxuriant qui les entoure. Au- » trement dit, tous les animaux, l'homme y » compris, sont surmenés, sous les tropiques, » soit végétativement soit musculairement. » Autrement dit encore, pour tous les ani- » maux, l'homme y compris, il n'est, menta- » lement parlant, que des loisirs fort limités, » sous les tropiques.

« Aux régions polaires, les plus vigoureuses » natures seules peuvent subsister. Mais elles » ne peuvent le faire qu'en dépensant énormé- » ment de force végétative ou animale, non à » suivre, mais à combattre le milieu qui les » entoure. Aux régions polaires donc, pour

» tous les animaux, l'homme y compris, il
» n'est, mentalement parlant aussi, que des loi-
» sirs fort limités. D'où il résulte que c'est aux
» pays tempérés seulement, que des besoins
» et des ressources, convenablement balancés,
» permettent à l'homme et à l'animal, comme
» aux plantes de prendre un essort un peu
» grand. D'où il résulte, en d'autres termes,
» que c'est aux pays tempérés seulement, que
» peuvent se donner rendez-vous les espèces
» vivantes les mieux faites pour s'entendre. »

Eh bien ! ces espèces conciliantes et conciliables justifient-elles tous ces raisonnements ? Autrement dit, sont-elles effectivement au rendez-vous ? s'y entendent-elles bien ? comment y sont-elles arrivées (qui du Nord et qui du Sud, qui de l'Est et qui de l'Ouest) ? Quelles dispositions organiques ont facilité leur séjour ? et quelles aussi ont assuré leur prospérité ?

Toutes questions fort simples, qui tout naturellement conduisent à cette autre : « Quelles sont les conditions du cosmopolitisme chez les bêtes ? » Car il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les espèces les plus serrées, aux régions tempérées, sont précisément celles qu 'on trouve partout.

Pour répondre plus facilement à cette dernière question, aboutissant de toutes les autres : disposons par catégories les animaux capables de vivre en tous lieux. Les faits une fois bien ordonnés parleront d'eux-mêmes.

Première catégorie. Des trois grandes variantes que l'espèce humaine a spontanément produites ; la blanche figure au premier rang, pour son développement social et ses aptitudes à vivre partout ; la jaune au second ; et la noire au troisième.

Seconde catégorie. Le chien est, après l'homme, le plus cosmopolite de tous les animaux. Eh bien! de tous les animaux, le chien est celui qui, à l'état sauvage, aime le plus ses enfants ; qui respecte le mieux les lois de la famille monogame ; qui tient le plus proprement son terrier ; qui trouble le moins la garenne, le village, ou mieux encore, la municipalité dont il fait partie ; qui vénère le chef de sa horde, plus que ne le fait aucune autre espèce ; et qui partage le plus loyalement (avec nous ou les bêtes qui viennent l'aider momentanément en ses chasses) le butin fait en commun.

De plus, il est de tous les animaux celui qui, à l'état civilisé, accomplit le plus scrupuleuse-

ment son devoir; soit que, partiellement adjoint à nos travaux, il conserve l'indépendance de sa race et ses codes, tant civils que moraux, comme il fait à Constantinople et dans maintes autres villes du Levant; soit que, renonçant à toute initiative gouvernementale, il nous confie sa personne, sa femme et ses petits; soit enfin que, poussant l'affection pour nous jusqu'à sa limite extrême, il renonce complétement aux caresses de ses semblables, pour se faire exclusivement notre familier, disons mieux, notre enfant toujours mineur.

Troisième catégorie. Après notre espèce et la canine, le bœuf est l'animal qui a le mieux répandu, sans notre aide, ses diverses variantes à la surface du globe.

Quatrième catégorie. Le cochon, la chèvre, le canard, la poule, le pigeon, le cheval et autres bêtes de ferme ou de basse-cour, se rencontrent à peu près partout aussi; mais grâce à nous. Même aux pays où plusieurs d'entre eux sont redevenus complétement sauvages; notre intervention est des plus faciles à constater.

De cette quadruple série de faits, concluons:

Qu'une espèce animale peut de son propre chef devenir cosmopolite, si elle est *sociable;*

Que les chances augmentent pour qu'elle le soit, si elle est *domesticable;*

Et que, tôt ou tard, certainement elle le sera, si elle est *philanthrope;*

En d'autres termes, ou en résumé, que les bêtes sont d'autant plus aptes à vivre partout, que *mentalement elles nous ressemblent davantage.*

Mentalement je dis et non corporellement. Une petite digression, sur le chien et les singes, va me faire mieux comprendre et justifier mon dire, tout en expliquant le mot philanthrope.

La gent canine augmente son influence, dans le monde, non pas en développant la force de chacun de ses enfants, mais leur nombre et surtout les sociétés qu'ils forment; non pas en luttant contre nous, mais en joignant ses travaux aux nôtres, en augmentant notre force sociale par la sienne.

Et pour ce faire et ce faisant, et pour créer des types toujours meilleurs et les créant; elle développe relativement (bien entendu) dans la variante, qu'elle produit alors, la tête plus qu'elle ne fait le corps; et, dans cette tête, le crâne plus que la face; et, dans ce crâne, la capacité plus que l'épaisseur; et, dans cette

capacité, la région antérieure plus que la moyenne et la postérieure; et, dans chacune d'elles trois, la place des instincts sociables plus que celle des égoïstes.

(Le tout en effaçant les bosses et reliefs destinés à loger ou servir les mauvais penchants; pour grandir ceux qui servent les bons. Signalons, entre autres, la fameuse crête occipito frontale et les arcades où les carnassiers attachent si fortement les muscles qu'ils contractent pour saisir, emporter ou déchirer leur proie.)

Puis, tout ce travail de transformation extérieure achevé, cette même gent canine complète son œuvre, en augmentant les plis antérieurs de sa cervelle, ainsi que leurs creux et reliefs secondaires, plus que les postérieurs; afin d'étendre les bonnes parties de leur surface pensante au détriment des mauvaises.

(Hésitez-vous à me croire? Pensez aux formes et aux mœurs du levrier, si bête; du terreneuve, si sournois; du terrier, si ardent et si habile à chasser la vermine domestique; du caniche, si fidèle, si intelligent, si bon; des chiens turcs, chinois, japonais, véritables agents de salubrité publique en leurs pays respectifs : et vous serez convaincus.)

Eh bien ! cette manière de faire (nous le verrons dans peu) est celle que l'homme emploie pour passer (pendant sa vie privée) de l'état sauvage, où il est à sa naissance, à l'état civilisé, qu'il atteint quelquefois vers l'âge viril ; de l'état d'enfant protégé à l'état d'adulte protecteur ; de l'état de créature méchante à l'état de créateur bon.

Tout comme elle est celle que l'homme emploie aussi (pendant sa vie collective, pendant sa vie spécifique) pour passer de l'état de tribu impuissante à l'état de nation forte ; de l'état de tribu sauvage à l'état de nation protectrice ; de l'état de tribu méchante, guerrière, agressive à l'état de nation bonne, travailleuse et défensive.

Et cela parce que toujours l'individu et l'espèce se développent en suivant la même loi. Le vulgaire finissant, avec les siècles, par s'élever au niveau des génies prématurés.

J'en reviens à mes chiens. Ces animaux se perfectionnent donc anatomiquement (en particulier comme en masse) en nous imitant de plus en plus cérébralement et mentalement. Donc, pour la gent canine comme pour la nôtre, le mot *grandir* signifie s'améliorer, se civiliser, disons le mot vraiment convenable, s'humaniser.

Ce même mot *grandir*, la gent quadrumane, les singes l'entendent-ils ainsi? En aucune façon!

Loin de prendre cette expression au figuré, c'est dans sa plus littérale acception qu'ils l'entendent; et le plus matériellement possible qu'ils s'acharnent à le traduire biologiquement.

En effet, si d'un côté, pour nous ressembler davantage aux quatre membres et au tronc, ils changent à mesure qu'ils grandissent (spécifiquement) leurs griffes presque en ongles; leurs pattes presque en bras, jambes et mains; et leur queue prenante, si utile, en appendice de plus en plus inerte, de plus en plus court et finalement nul : de l'autre, ils font éprouver au restant de leur être des transformations diamétralement contraires à celles qui servent à nous perfectionner; puisqu'ils amoindrissent leur tête, pour augmenter leur corps; et dans cette tête le crâne, pour augmenter la face; et dans ce crâne les reliefs sociables (chose on ne peut plus décisive chez un herbivore!), pour augmenter les crêtes carnassières; et dans le crâne encore la capacité cérébrale, pour augmenter l'épaisseur osseuse; puisque dans leur cerveau ils diminuent l'avant, pour augmenter

l'arrière ; les plis antérieurs ainsi que leur nombre, pour augmenter le volume des postérieurs ; puisqu'enfin dans le restant de leur être ils sacrifient la force des membres au volume du tronc, c'est-à-dire, leurs appareils locomoteurs à leurs organes végétatifs ; et que dans ce tronc lui-même ils sacrifient la poitrine au ventre ; et dans ce ventre lui-même les organes de la génération aux digestifs ; et dans ces organes de la génération eux-mêmes les glandes prolifiques à la surface sensitive.

Voulez-vous être convaincus, lisez (en ce qui concerne le développement du cerveau chez les quadrumanes) les travaux du docteur Gratiolet ; ou tout bonnement interrogez les rares personnes qui ont eu des singes ; et vous les entendrez vous dire que, relativement bien entendu, le crâne de leurs élèves se développa plus en arrière qu'en avant, à mesure qu'ils prirent de l'âge, ou ce qui est tout un chez eux, à mesure qu'ils devinrent de plus en plus méchants. Mais pourquoi vous renvoyer aux autres quand de vous-même vous pouvez justifier mon assertion. L'espèce, avons-nous dit, grandit comme l'individu. Eh bien ! comment les singes grandissent-ils politiquement parlant ; comment deviennent-ils pour nous de plus en

plus redoutables? Par les sociétés de plus en plus nombreuses qu'ils forment? Non, mais par le volume qu'ils prennent individuellement. Rangez les diverses variétés et sous-variétés qu'ils forment, par ordre de sociabilité décroissante, et vous verrez :

En tête, les ouistitis si semblables à de petits quadrupèdes, si petits, si doux, si familiers! qu'ils sont presque domesticables ;

Au milieu les cynocéphales déjà grands et méchants ;

Et tout en bas de l'échelle les gorilles, si monstrueux, si cruels, si solitaires et si peu féconds.

Alors, parce que vous serez convaincus, vous direz avec nous, pour la gent quadrumane, pour les singes :

« Le mot grandir signifie (anatomique-
» ment, physiologiquement et socialement par-
» lant) se rapprocher de l'homme corporelle-
» ment, mécaniquement ; mais lui tourner le
» dos mentalement, cérébralement : autrement
» dit s'augmenter en sacrifiant de plus en plus
» le pouvoir politique de l'espèce à celui de
» l'individu, l'intérêt public à l'intérêt privé,
» le nous (pour employer une expression que

» les métaphysiciens détestent) au moi (qu'ils
» adorent). »

Deux mots encore, et j'en reviens aux conditions du cosmopolitisme chez les bêtes.

Le singe que ni les coups, ni les friandises, ni la logique du sentiment, ni la logique des faits, ne peuvent soumettre à l'homme ; le singe qui use à protester contre la supériorité de notre espèce tout ce qu'il a d'intelligence et dépense dans les forêts du Gabon (entre autres) à lutter contre notre gouvernement tout ce qu'il a de forces musculaires; le singe, dis-je, vrai prototype du révolutionnaire, est le modèle qu'imitent dans leur développement cérébro-mental (individuel et spécifique) tous les animaux misanthropes.

Eh bien ! parmi ces animaux misanthropes (et c'est par là que je rentre dans mon sujet) figurent certaines espèces cosmopolites aussi. Mais cosmopolites par le fait d'aptitudes plus matérielles que spirituelles, ou plus parasitaires que sociales.

Tel est, parmi les grands herbivores, l'éléphant qu'on trouvait partout au temps jadis. Son aptitude merveilleuse à changer l'herbe

en graisse, et sa graisse tantôt en chair, tantôt en poils et tantôt en sueur, lui permet de supporter tantôt de très-longs jeûnes, tantôt des froids excessifs, tantôt des températures torrides. Sociable mais trop peu philanthrope, il est apprivoisable mais non domesticable. Il ne se reproduit que libre et dans les bois. Son maximum de développement cérébro-frontal correspond à l'époque de sa naissance.

Tels sont, parmi les grands carnassiers, le lion, le tigre, le léopard, la panthère, le lynx et autres gens de la race féline, qu'on trouvait partout aussi, au temps jadis. Leur agilité, leur force et leur puissance digestive prodigieuses les mirent à même de vivre en tous pays jusqu'au jour où nous le leur défendîmes. Le chat, le plus sociable et le plus petit de leur famille ; le chat, animal domestique égoïste, voleur et fort suspect, commence la série des êtres qui nous accompagnent, dans nos migrations, plus pour nous piller que pour nous servir. Le maximum du développement cérébro-frontal de tous ces animaux correspond à l'époque de leur naissance.

Tels sont encore le rat, la souris, la mouche, la puce et autres vermines de maison ou de

corps, qui sont herbivores ou carnassiers, suivant que les circonstances l'exigent.

Tel enfin est l'ours qui peut vivre sous toutes les latitudes possibles; parce que plantigrade et omnivore, il peut se mouvoir de toutes manières et partant chercher pâture dans l'eau, sur terre et même en l'air, en mangeant, courant ou grimpant.

QUINZIÈME LETTRE.

Comment les animaux tendent à se distribuer à la surface du globe, sous l'influence de notre espèce : ou, si mieux on aime, passé des animaux misanthropes et avenir des philanthopes.

MESSIEURS,

En nous occupant des bêtes cosmopolites et de celles qui ne le sont point, nous avons été, de proche en proche, conduits à diviser leur ensemble en deux grandes catégories :

L'une recrutée d'animaux, comme le chien, dont les variétés et sous-variétés, classées par ordre de prépondérance politique, nous montrent une suite de spécimens plus puissants par les associations qu'ils forment, que par la force de chacun des individus qui la composent ; l'autre composée d'êtres qui, hiérarchisés d'après la même conception, nous font voir, à l'instar de la race féline, des sujets d'autant plus vigoureux personnellement que spécifiquement ils sont moins sociales.

L'une recrutée d'animaux dont les variétés, foncièrement conciliantes, puisent en chaque amélioration organique un nouveau motif d'u-

nion, et sont (comme les chiens encore) d'autant plus fécondes et plus capables de sympathiser de corps et d'esprit, matériellement et cérébralement, de se mâtiner (pour employer une expression vulgaire) qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal de leur espèce; l'autre composée des êtres qui, à l'instar des lions, des tigres, des léopards, des lynx, des chats pour tout dire d'un seul mot, présentent une impossibilité radicale au mélange, au croisement de leurs variétés diverses, parce qu'ils doublent au contraire d'une monstrueuse personnalité la plus imperceptible modification, matérielle ou morale;

L'une enfin recrutée d'êtres, éminemment philanthropes, qui adoptent l'homme mental pour type de leur perfectibilité individuelle et spécifique, se rangent sous sa loi, l'assistent de leur mieux dans son œuvre providentielle d'emparadisation terrestre, en un mot se grandissent avec lui et comme lui; l'autre composée d'animaux éminemment misanthropes, qui n'adoptent que sa forme imparfaite, (le singe gorille,) pour type de leur perfectibilité individuelle et spécifique, ne se rangent sous aucune de nos lois, entravent partout nos travaux et croient se grandir en agissant continuellement ainsi.

Eh bien ! de ces deux catégories d'animaux, fatalement poussés par leurs tendances organiquement contradictoires à se disputer la suprématie terrestre, partout où ils se rencontrent (seul à seul ou par détachements) : lesquels vaincront? lesquels vainquirent ?

Certes voici deux questions des plus intéressantes, et de prime abord des plus faciles à résoudre.

Car évidemment l'armée dont l'homme est le prototype, dont l'homme est l'idéal, dont l'homme de plus en plus groupera autour de lui les espèces cosmopolites et autour d'elles, en chaque pays (où il passera) les bêtes qui ne le sont pas (bien que sociables, domesticables et même philanthropes); évidemment dis-je l'armée que l'homme disciplinera (de mieux en mieux et grossira de plus en plus) est appelée à vaincre celle dont l'idéal organique est le gorille, ce prototype du révolutionnaire qui ne veut être ni gouverneur ni gouverné.

Mais par ce que l'avenir est à ceux que nous commandons et commanderons s'en ; suit-il que la victoire aux époques les plus reculées de la formation de notre globe ait appartenu à notre parti ; et s'en suit-il encore

qu'il eût été à souhaiter qu'elle lui appartînt ? Non, mille fois non !

En effet ; au temps où les végétaux fossiles que nous brûlons maintenant (après avoir puisé, dans une atmosphère surchargée de matériaux irrespirables et par trop carburés, tous les éléments de leur squelette immense,) au temps, dis-je, où les végétaux gigantesques encombraient la terre ; les grands misanthropes herbivores, les mastodontes, les rhinocéros, les hippopotames, les éléphants, les gorilles, les orangs et autres monstres (quadrupèdes ou quadrumanes) eurent toutes raisons comme tous moyens de triompher.

Et en effet encore, aux temps plus rapprochés de nous, où ces grands mangeurs de plantes (par cela même qu'ils avaient beaucoup détruit, périclitaient, mouraient, pourrissaient et rendaient à l'air des miasmes plus pestilentiels que ceux absorbés par les végétaux qu'ils avaient anéantis), au temps, dis-je, où ces grands engloutisseurs de feuilles, de fruits, de graines ou même de bois, tendaient à disparaître ; les lions, les tigres, les panthères, *et cætera, et cætera*, les crocodiles, les alligators et autres monstres (coureurs ou nageurs),

eurent toutes raisons comme tous moyens de triompher aussi.

Mais, à partir du jour où la terre, un peu moins mal faite, ne comporta plus le désordre (chose si favorable quand il s'agit d'exterminer !) ; à partir du jour où notre atmosphère, nos eaux et notre sol ne comportèrent plus qu'on détruisît à tort et à travers ; à partir du jour enfin où, dans un air plus transparent et plus sain, au milieu d'un monde moins végétativement et moins bestialement encombré, l'homme pût commencer son œuvre et son cortége ; la victoire dut quitter les égoïstes et les destructeurs dispersés, pour aider ceux dont le génie industriel et la sociabilité pouvaient seuls continuer l'amélioration du globe.

Si donc nous n'avions déjà répondu à cette question si simple : « qui vaincra ? » ce serait le moment de dire : « l'empire de la terre est réservé à ceux qui prennent pour idéal l'homme moral et non l'homme matériel. »

— Eh bien ! cet homme moral et cet homme matériel, qui sont-ils ?

— Mes prochaines lettres vous le diront.

SEIZIÈME LETTRE.

De la triple nature de l'homme et des trois types qu'il peut produire, en exagérant, jusqu'à son maximum, chacun de ses trois modes vitaux. — Monstruosité scientifique et sociale du préjugé de la couleur.

MESSIEURS,

Chacun de nous est une plante, dans le sein de sa mère; un animal, à sa naissance; un ange, après sa mort, s'il a noblement vécu; et, tant qu'il existe, en ce monde, un mélange intime de tout cela, un être triple, constamment occupé (s'il est digne) à maintenir sa bête par son âme, en n'accordant à ses besoins les plus grossiers que leur juste satisfaction.

Donc, nous pouvons et devons vivre de trois manières à la fois :

Plastiquement, à la façon des végétaux (ainsi faisons-nous pendant le sommeil);

Locomotivement, à l'instar des bêtes qui cherchent pâture (nous les imitons en gagnant mécaniquement notre pain du jour);

Enfin, mentalement, angéliquement, comme les génies, les saints de l'humanité. (Nous leur

ressemblons quand, momentanément exempts de soucis matériels, nous méditons et préparons le bonheur de nos enfants et de nos semblables, choses que beaucoup d'animaux font aussi.)

Eh bien ! parce que l'homme peut et doit vivre de ces trois façons différentes, son corps peut et doit revêtir trois formes différentes aussi, savoir :

Celle du type végétatif, qui se produit si les circonstances extérieures l'obligent à réduire ses forces animales et mentales, autant que possible, pour obtenir son maximum de puissance assimilatrice ;

Celle du type animal ou actif, qui se produit si les circonstances extérieures l'obligent à réduire ses forces mentales et végétatives, autant que possible, pour obtenir son maximum de puissance musculaire ;

Et celle enfin du type mental ou futur, qui tend à se produire quand les circonstances extérieures tolèrent qu'il réduise ses forces végétatives et animales, autant que le permettent les conditions fatales de notre existence en ce monde, pour obtenir son maximum de puissance angélique et communiquer à tous ses reliefs, toutes ses poses et tous ses mouvements,

la majesté, la grâce et la beauté, qui toujours révèlent une âme énergique, intelligente et bonne.

Telles sont les trois grandes variantes de notre espèce.

Dès que je vous aurai montré ce que valent réellement certains mots et certains préjugés européens, je vous en ferai la description et l'analyse. Souffrez donc, en attendant, une petite digression préliminaire.

Sous toutes les latitudes et dans tous les pays possibles, quand une organisation sociale progressive gratifie certaines familles de fonctions exclusivement politiques ou religieuses, immédiatement tous leurs enfants s'acheminent, de génération en génération, vers les formes de corps, de membres, de tête et de figure, que les plus éminents artistes nous ont indiquées comme type du beau idéal humain.

Et (contre épreuve très-précieuse!) sous toutes les latitudes et dans tous les pays possibles, quand une institution sociale, après avoir atteint son but civilisateur, devient un obstacle au progrès; immédiatement aussi, les familles

exclusivement politiques ou religieuses, qui s'acharnent à prolonger son règne, déclinent, de génération en génération, vers l'incapacité gouvernementale, la stérilité physique et la laideur matérielle.

Bien plus, cette triple dégradation se produit jusque chez les membres des corporations directrices qui ne se recrutent pas par la naissance. C'est ainsi que tous les jours nous voyons de plus en plus, le même cachet désagréable timbrer la figure et la personne entière des êtres qui viennent adhérer à des principes rétrogrades, quelle que soit leur origine.

Voulez-vous être convaincus? Interrogez l'histoire des familles souveraines, noires, jaunes ou blanches, et celle des clergés des divers pays ; ou, chose plus facile, une galerie quelconque de tableaux ; ou, plus facile encore, une simple collection d'images : et vous reconnaîtrez (à l'expression de leurs figures, à leurs poses, leurs mouvements, leurs saillies musculaires et même osseuses) les enthousiastes de l'avenir et les entêtés du passé de chaque époque, malgré les modes ou formes artificielles dont ils s'affublent.

Quel ouvrier jeune encore, souvent même quel apprenti ne trahit pas sa profession ?

De tout ceci que conclure, sinon que les relations du physique et du moral sont, chez l'homme, si intimes, que toutes ses beautés progressent et déclinent parallèlement; que ses préoccupations les plus habituelles sont les plus énergiques modificateurs de ses formes; et que la teinte de sa peau (simple affaire d'insolation, d'humidité et de respiration) est aussi étrangère à ses reliefs extérieurs qu'à sa valeur mentale.

Si donc, par vieille habitude, ou pour aller plus vite, j'emploie les mots blanc (pour désigner les européens et les polynésiens), jaune rouge ou coloré (pour les asiatiques, américains, néo-calédoniens, et cœtera) et noir (pour les africains et papous), vous ne verrez là qu'une expression vicieuse, et, surtout, vous vous rappellerez que le préjugé de la couleur est un affreux mensonge scientifique, inventé par l'orgueil, l'avarice et la hideuse ingratitude des européens envers leurs anciens bienfaiteurs.

Ces restrictions faites, j'entre en matière.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Coup d'œil spécial sur la première variante humaine. Causes de sa forme Valeur de ce type au point de vue végétatif, animal et mental.

MESSIEURS,

L'homme qui a, le plus possible, transformé sa personne et sa race en alambic végétatif, a la tête peu volumineuse et les deux parties qui la constituent inversement développées.

Son crâne est petit, déprimé, rétréci à mesure qu'il monte d'avant en arrière, et sa face d'autant plus large, au contraire, qu'elle se projette plus en avant et en bas.

Il a les cheveux laineux, le front bas et fuyant, les tempes resserrées, les sourcils charnus et bien fournis, les yeux gros et ronds, les pommettes saillantes, le nez aplati, épaté, les narines et les lèvres énormes, la bouche monstrueusement fendue, les mâchoires en museau, les dents larges et proclives comme celles des singes, le menton fuyant, et la barbe rare ou nulle.

Je passe au corps ! col large, poitrine étroite

et dilatée de haut en bas, ventre élastique en besace et pendant, fesses monstrueuses, membres mal faits, épaules tombantes, bras longs et grêles, cuisses et jambes comme des échalas, mains et pieds démesurément longs et larges, verge énorme, testicules petits, enfin couleur de peau variant avec la latitude.

Telle est la forme de notre espèce, à son point de départ ou mieux à sa limite inférieure.

On en trouve des représentants dans les déserts les plus affreux de la Nouvelle-Hollande, aux îlots les plus opprimés des Fitzi, à la terre de feu, aux régions les plus stériles de l'Afrique centrale, et dans les grandes villes (d'Asie, d'Europe ou d'Amérique), où la misère excessive et l'épuisement social, cramponnés depuis longtemps au foyer domestique, ensevelissent dans les formes les plus hideuses de la scrofule les derniers rejetons des familles civilisées qui s'éteignent.

En d'autres termes, le spécimen le plus bestial de notre espèce persiste, ou se reproduit, dans tous les endroits de la terre où de trop accablantes difficultés matérielles ou sociales compriment l'homme.

Afin de pouvoir apprécier, comme plante, bête et ange, cet être si infime, évidemment il faut savoir comment il vit. La chose n'est pas facile à dire. Permettez donc, pour me faire mieux comprendre, qu'à chaque instant j'aie recours à une comparaison. Je choisis pour second terme de mon constant parallèle avec ce dernier des hommes, le dernier des oiseaux, le manchot.

Son portrait en peu de mots.

Un bec très-fort ; une toute petite tête ; une poitrine étriquée ; pour ailes, deux moignons, quasi squammeux, mauvais même pour la nage ; un ventre et des fesses monstrueuses ; des cuisses et des jambes trop courtes, nulles, presque ; et, pour en finir, des palmes énormes, seules parties ingénieuses de son être, horriblement équilibré ; tel il est.

Evidemment cette disgracieuse machine animale ne peut que trois choses : nager, saisir sa proie et se tenir debout, ou plutôt s'accroupir.

Eh bien ! le dernier de nos frères, l'homme alambic, mécaniquement parlant, n'est pas mieux organisé.

Tout mains, pour saisir; tout face pour manger; et tout pieds pour courir; lui aussi, vu la gracilité de ses membres et l'instabilité de son arrière-train, n'est (comme le manchot) bien à son aise qu'accroupi. De loin deux choses ne se ressemblent pas plus que ces deux êtres disgraciés, quand ils se reposent. N'était la grosseur, on les prendrait l'un pour l'autre.

Allons plus loin!

En certaines saisons, ou mieux en certains moments, le manchot développe à la pêche une agilité miraculeuse. Mais le ventre et le derrière, une fois surchargés de graisse, il passe des heures, des jours et même des semaines entières, dans une immobilité parfaite, humant, du matin au soir, les pâles rayons du soleil de son pays, et, la nuit, transformant sa provision d'huile en chaleur animale. Car chaque bête doit avoir sa température propre et constante, à peu près.

Le dernier des hommes, aux tristes régions où il vit, fait de même. Nu comme le manchot, comme lui, quand la faim et la maigreur le poussent, il court, du lever au coucher du soleil, des journées et des semaines complètes, avec une vitesse incroyable, pour trouver un

bon parage ; et puis, comme lui encore et durant le même temps, l'abdomen et les fesses bien rebondis, il use toutes ses heures, dans une somnolente inertie, à convertir également toutes ses économies graisseuses, la nuit en chaud, et le jour en froid.

Ainsi vivent ces deux archi-nécessiteux! Rarement, bien rarement, une fois ou deux en leur vie, quand une chasse heureuse et la canicule coïncident; ils essaient de léguer à des enfants cette misérable existence.

Leurs habitudes végétatives et animales connues, étudions-les au point de vue social, pour être à même de conclure, au moins pour l'un d'eux, à une valeur angélique.

Les manchots, sur leurs rochers presque inabordables, restent debout les uns auprès des autres, sans bouger, sans se regarder même. Tout mouvement, toute sensation coûte et use du sang ou de la graisse! Que font-ils ainsi? Vaguement, ils goûtent le plaisir d'être ensemble.

Dans ces troupeaux, quelquefois nombreux, d'êtres identiquement béats, on aurait peine à reconnaître un chef. Il y en a un pourtant,

que partout on voit le premier quand la bande bouge.

Eh bien! dans les régions presque inaccessibles aussi, où l'aridité, un peu moins absolue, permet à quelques hommes noirs de vivre ensemble; on voit également de nos malheureux frères, immobiles et taciturnes des journées entières, savourer aussi le vague plaisir de se tenir accroupis côte à côte.

L'indifférence qu'ils accusent, les uns pour les autres, paraît telle, que, de prime abord, on les croirait agglomérés par le hasard ; c'est-à-dire dépourvus de chefs. N'en croyez rien; qu'un acte en commun soit à faire, et vous en verrez surgir un, si absolu qu'il aura, pour unique loi, son caprice, et, pour seule peine, la mort.

Conclusion : Manger d'abord; se ménager le plus possible ensuite; par hasard, se reproduire; faiblement se complaire auprès de ses semblables; et, jamais presque, ne songer à quoi que ce soit d'immatériel, sont les plus urgents besoins de l'homme quasi-brute.

Eh bien! encore (et c'est là que je veux en venir), comment une pareille vie, que l'occasion domine constamment, que le réel absorbe

sans cesse, et que le présent toujours limite, éveille-t-elle nos entrailles, nos membres et notre tête?

Comment, dans celle-ci, met-elle en branle notre cœur, notre esprit et notre caractère?

Ou, ce qui revient au même, lesquels de nos instincts, de nos facultés intellectuelles, et de nos qualités pratiques tire-t-elle de leur torpeur native, tout d'abord?

Ou bien encore, quels organes de notre cervelle fait-elle vibrer, en premier lieu, pour les développer au plus vite?

Et ceux-ci, à leur tour, quelles modifications plastiques impriment-ils immédiatement aux appareils et tissus que respectivement ils commandent?

Telles sont les diverses questions qu'évidemment il faut résoudre au moyen de tous les faits établis précédemment, pour savoir ce que vaut, comme plante, bête et ange, le spécimen de l'homme rudimentaire.

Au point de vue purement végétatif, l'homme, que le besoin réel opprime et que l'occasion limite, doit pouvoir, en cas d'aubaine, avaler, digérer et engraisser tout à la fois. Donc, son ventre doit être un bissac indé-

finiment élastique, pour les matières à ingérer, un alambic aussi puissant qu'expéditif, pour celles digestibles, et comme ses fesses un ample réservoir à graisse; substance avec laquelle peuvent, de proche en proche, s'entretenir tous nos tissus. Donc aussi un pareil homme doit pouvoir suspendre, avec une facilité prodigieuse et pour longtemps, toute activité cérébrale et animale : et, comme un serpent qui digère, dépenser, presque entièrement, toute sa force d'innervations au profit de sa puissance plastique, en gardant une immobilité quasi végétale.

Les formes et les mœurs que je viens de vous faire connaître satisfont-elles à ces exigences vitales?

Vous pouvez maintenant répondre aussi bien que moi.

— Au point de vue intellectuel, l'immédiat besoin du réel, qu'exige-t-il du dernier des noirs, en son désert aride et dangereux?

— Une force d'abstraction mentale quasi nulle, une aptitude énorme d'observation concrète, une induction immédiate et sûre, et une résolution prompte.

— Et au point de vue mécanique ou animal?

— Une exécution aussi rapide que certaine.

— Ces conditions physiologiques, comment doivent-elles être anatomiquement satisfaites ?

— L'abstraction quasi nulle nécessite peu de cerveau ; la bonne observation concrète, des sens parfaits; l'induction immédiate et sûre, comme aussi la résolution prompte, pas mal de cervelet ; enfin, la rapide et certaine exécution, une moëlle épinière puissante, servie par des muscles extrêmement souples et relativement faibles envers elle.

— Ces exigences sont-elles remplies chez le dernier des hommes ?

— Oui, parfaitement.

— Vérifiez ?

Chez lui, le crâne est petit, étroit, déprimé en avant, à la place du cerveau, mais bombé en arrière, à celle du cervelet. La face, dont les cavités logent nos sens les plus précieux (ouïe, vue, odorat, goût), est énorme.

Les vertèbres du col (fourreau de la moëlle épinière) sont très-larges. Tous les nerfs qui en sortent, pour aller commander notre machine, aboutissent à des muscles dépourvus de graisse, flasques, mous, pendants au repos, rigides

comme des tiges d'acier dans l'action, et semblables en tout à ceux des carnassiers les plus agiles ; c'est-à dire aussi bons pour nager, sauter, courir ou marcher que pour ramper ; bref, délicieux pour avancer et surprendre.

Car, toutes ces choses, avec leurs membres grêles et leur échine amaigrie, nos pauvres derniers frères les doivent exécuter aux tristes déserts qu'ils habitent, s'ils veulent déjouer toutes les ruses musculaires des bêtes qu'ils chassent et des fauves qui leur font concurrence.

Deux mots encore, et j'ai fini.

— Dans un pays encombré de bêtes féroces et mortellement monotone, comme l'Afrique centrale, par exemple, l'homme, le moins bien armé de tous les animaux, en quel état mental doit-il être?

— Avant tout, il doit vivre inquiet. Avant tout donc, il doit être excessivement prudent.

Pour manger, boire et dormir, constamment il doit savoir interroger le ciel, la terre, l'eau, l'air, les nuages, le vent, les plantes et les bêtes, en un mot, tous les êtres vivants ou non qui hantent son désert. Donc, se rendre parfaitement sensible au moindre changement de

forme, de sonorité, de transparence, de chaleur, d'humidité, d'odeur, d'électricité ou de saveur, dans tout ce qui l'entoure, doit être le constant objet de l'éducation qu'il se donne.

Eh bien ! ce besoin incessant de comprendre, ou mieux, de sentir les choses, doit les lui rendre, sinon chères, du moins indispensables. Donc, comme les animaux qui, dénués d'abstraction presque, ne peuvent penser qu'autant qu'ils sentent ; il doit s'y attacher plus qu'aucune autre variante humaine : et (les voyant plus libres que lui, et ne sentant que ses misères), les croire ses maîtres en bonheur, en intelligence et en force ; partant, s'incliner devant elles et les adorer aux rarissimes instants où, la faim assouvie, mais l'âme navrée (peur, amour et délire, tout ensemble) il crie vers une protection quelconque. Donc enfin, durant l'éphémère paroxysme religieux qui le courbe devant l'animal, l'arbre, la terre, les nuages ou le ciel peut-être ; ce pauvre accablé perpétuel si cruellement rivé à son triste pays est (sinon angéliquement, du moins mentalement parlant) en plein état fétichique.

. . . .

. . . .

... Quand, par la suite, je vous parlerai des

civilisations africaines et papoues ; je reviendrai sur toutes ces considérations et vous montrerai les services immenses que les hommes, liés encore à cette première forme, ont rendus à notre espèce, *matériellement*, par la domestication des plantes et des bêtes, et, *moralement*, par la conception de types surhumains, providentiels.

Pour le moment je ne veux plus, de tout ce qui précède, que tirer ces deux conclusions:

1° En profitant de l'aptitude, qu'ont les êtres organisés, de modifier toute leur personne (entre certaines limites infranchissables) afin de la mettre le mieux possible en harmonie avec le milieu qui l'entoure ; l'homme du type végétatif, que l'Européen méprise tant, a parfaitement adapté son tronc, ses membres et sa tête (sa plante, son animal et son âme) à l'affreux pays qu'il habite ;

2° Et nous autres blancs (si fiers d'une civilisation que nous n'avons pas commencée, à laquelle même nous n'avons pas encore payé notre tribut définitif comme variante humaine) ; nous autres blancs, dis-je, mis au lieu et place de nos malheureux frères d'Afrique et d'Australie, nous ne pourrions qu'une chose : mourir !

Que de victimes de toutes nuances on aurait épargnées, si l'on avait pesé avec ces considérations, aussi simples que positives, les folles velléités conquérantes des partisans du régime colonial et de la domination universelle !

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Coup d'œil spécial sur la seconde variante humaine. — Causes de sa forme corporelle.—Valeur de ce type aux points de vue végétatif et animal seulement.

MESSIEURS,

On trouve des spécimens de la variante animale, active ou musculaire, de notre espèce, dans tous les pays où, pour vivre, mais non pâtir, l'homme doit beaucoup travailler ou bien parcourir (du matin au soir et d'un bout de l'année à l'autre) des espaces considérables, soit terrestres, soit maritimes. Tels sont :

En Asie, les vallées très-larges ou très-profondes, et surtout les herbages de l'énorme plateau central qui sépare la Sibérie des pays torrides ;

En Afrique, outre le littoral, tous les points de l'intérieur que tant soit peu d'eau permet de cultiver ;

En Europe, les contrées que les petits-fils des Gaëls, des Huns, des Tartares, des Sarrasins et des Turcs ont gardées ;

En Amérique, les savanes, les bords des fleuves gigantesques et les forêts vierges ;

En Océanie, les îlots volcano-madréporiques, le pourtour des lagons sous-tropicaux et les plaines de fougère de la Nouvelle-Zélande;

Enfin, dans l'ancien monde comme dans le nouveau, toutes les régions polaires.

En vérité, j'aurais eu plus vite fait de dire : « Presque tous les producteurs (esclaves ou » serfs encore, ou bien libres déjà) appartien- » nent, même en Europe, à la seconde variante » humaine. »

Et comment serait-ce autrement? Nulle part le travailleur n'a fini d'emparadiser la terre. Nulle part, donc, les mêmes contractions musculaires, inhérentes à un même travail matériel, n'ont cessé de produire les mêmes reliefs osseux et charnus.

Eh bien! ces reliefs quasi-universels, que sont-ils d'abord et que valent-ils ensuite?

Voici, d'après les Tartares et les Chinois qui les présentent au maximum, les formes qu'ils donnent du prototype animal, actif ou musculaire humain :

Tête de moyenne grosseur; face et crâne développés également; cheveux noirs ou très-bruns, gros et rarement frisés; front droit,

peu large et pas très-haut; sourcils bien fournis et passablement charnus; yeux petits, longs, obliques et moyennement fendus; pommettes et muscles masticateurs encore très-prononcés; nez camard presque toujours; narines et lèvres de moyenne grosseur; mâchoires droites; dents belles, petites, bien serrées et plantées verticalement; menton peu fourni de barbe et carré, comme l'ensemble du visage; figure plate; poitrine dilatée de bas en haut, large, ronde et développée au maximum de capacité; ventre et fesses médiocres; épaules, bras et mains carrés, courts, bien musclés, peu chargés de graisse et durs; cuisses et jambes un peu torses et courtes aussi; pieds bien faits, mais carrés également; parties génitales ordinaires; enfin, couleur de la peau variant avec le climat.

En résumé, au tronc comme aux membres, forte accentuation de la fibre contractile rouge et des leviers qu'elle fait mouvoir; autrement dit, ensemble de tout l'être trapu et ramassé.

La traduction physiologique de cette courte description, la voici : Les formes que, chez les deux autres variantes humaines, prend momentanément notre corps, durant le phénomène pneumo-dynamique de l'effort sont devenues

permanentes chez les plus infatigables travailleurs de l'Asie : grâce à la tension continuelle de leurs machines animale et respiratoire, occupées (de père en fils) à produire, depuis des milliers d'années, les mêmes choses au maximum de quantité.

Plus on réfléchira sur l'intime connexion de nos appareils locomoteur et pulmonaire, et plus on partagera cette manière de voir, justifiable le scalpel à la main. Mais trêve d'anatomie! Ce n'est que par des récits de mœurs qu'il convient d'étayer, dans un écrit de ce genre, de pareilles considérations. Prouvons donc la supériorité musculaire du type jaune sur les deux autres, en disant ses faits et gestes, ou énumérant ses produits.

Les travailleurs de l'Asie centrale étant les uns nomades et les autres sédentaires, force nous est de les étudier séparément. Je commence par les premiers.

Ces hommes, exclusivement pasteurs, exploitent les herbages immenses qui s'étendent, Est et Ouest, de la Chine à la mer Caspienne, et Nord et Sud, depuis la Sibérie jusqu'à la Perse, l'Afghanistan et le Thibet. Autrement dit, ils

occupent tout le plateau central d'où, par millions d'hommes, sortirent, pour dévaster le restant du monde, les hordes que guidèrent les Attila, Gengiskan et autres fléaux plus modernes.

Leurs troupeaux, composés de moutons, bœufs, chevaux, dromadaires et autres bêtes, se nombrent par cent mille têtes de bétail. Continuellement ils les guident vers de nouveaux parages. Continuellement les loups rôdent à leurs alentours, et cependant jamais ils n'en perdent. Je vous laisse à penser les courses énormes et la surveillance prodigieuse qu'exige une semblable habileté pastorale. Aussi, rester à cheval vingt-quatre, quarante-huit et soixante-douze heures, pour reprendre une proie à des fauves, ou retrouver un égaré, n'est-il qu'un jeu pour ces bergers incomparables.

Il y a plus, non-seulement ces pâtres Mantchoux, Mongols, Tartares, Turkomans, etc., fournissent et supportent ces fatigues excessives : mais leurs femmes elles-mêmes le font et s'en vont, à califourchon nuit et jour, parcourir ces prairies à perte de vue, dormant, buvant, mangeant et cuisinant à cheval, y faisant téter leurs enfants, et les y mettant presque au monde.

Si ces petits êtres ne naissaient pas tout formés pour une vie pareille, de qui tiendraient-ils? Je vous le demande.

Aux travailleurs sédentaires, maintenant!

Si l'on en juge par la perfection et la quantité merveilleuses des produits qu'ils nous envoient, malgré tout ce que leur usent de forces les excessifs climats qu'ils habitent, leur vie (quoique moins pérégrinante) est tout aussi active que celle de leurs compatriotes. En effet: combien leurs laines et leurs soies (Cachemire, Chine ou Japon) sont meilleures et plus abondantes que celles des autres pays: et combien d'animaux domestiques ils possèdent encore; grace à leur parfaite entente de l'éducation des bêtes; tandis que nous n'avons su en conserver que si peu! c'est à peine si trois ou quatre nous servent à exploiter le sol; eux se les associent pour fouiller aussi bien l'air et l'eau que la terre. Témoins la pêche au cormoran et la chasse au faucon ou autre volatil.

Les occidentaux ne réglementent que depuis peu l'élève et la procréation des animaux terrestres et coureurs. Les extrêmes orientaux gouvernent, depuis des milliers d'années, la naissance des nageurs et des voiliers. La pisciculture et la couvée artificielles,

aussi récentes que mal entendues chez nous, se perdent chez eux dans la nuit des temps.

L'empire des jaunes sur le règne végétal est-il aussi vaste que le nôtre? — Cent fois plus! Que de plantes alimentaires ou textiles, que de condiments, que de végétaux industriels ils nous envoient!

L'indigo, le coton, le thé, le riz, le café, le sucre et mille autres denrées bienfaisantes nous viennent des pays où nous portons (en bons chrétiens, catholiques ou protestants) les jésuites, la Bible et l'opium, trois poisons! ou la guerre. Etonnez-vous ensuite si nos relations avec eux produisent moins qu'elles ne devraient! Mais restons dans notre sujet!!

Les asiatiques, ai-je dit, ont, comme cultivateurs, une merveilleuse science pratique. Laissez-moi vous en fournir une preuve encore, en vous parlant du bambou.

Cette plante, qui est de la famille du blé, pousse une tige garnie çà et là de feuilles longues, étroites et pointues. Eh bien! ce chaume (qu'on peut dire naturellement gigantesque, vu que très-facilement il atteint vingt, vingt-deux, vingt-cinq mètres de haut et plus); le jardinier chinois le manie si bien à sa guise, qu'il

en peut faire un nain trapu, un épais tonneau, au lieu d'une perche longue et mince.

Les nœuds qui cloisonnent nos pailles sont toujours en très-petit nombre, nous n'en sommes aucunement les maîtres. Les horticulteurs asiatiques les multiplient, dans le bambou, autant qu'ils veulent, et les éloignent ou rapprochent, comme ils le jugent convenable.

Les tiges de cette plante (creuse, sèche, cassante, qu'ils adaptent à une infinité d'usages domestiques, et nous expédient sous toutes les formes) de prime abord vous semblent incomestibles? Point! s'ils le désirent, la souche qui les a produites deviendra une pépinière de bourgeons cent fois plus délicats que nos asperges.

Quelles plantes manions-nous ainsi?

Je poursuis l'énumération des preuves de cette étonnante activité industrielle.

L'air, l'eau, la terre, les pierres et les métaux, tous êtres qui ne sont modifiables que par une intervention très-puissante, obéissent aux jaunes aussi bien que les plantes et les bêtes.

Leurs porcelaines surpassent toutes les nôtres. Nous ne pouvons imiter la sonorité de leurs alliages métalliques. Les polis qu'ils leurs donnent sont parfaits.

Depuis des siècles, les Chinois manient les fleuves, les canalisent et les endiguent. En irrigations, ils sont passés maîtres. En France, nous comptons les puits artésiens. En Chine, ils sont aussi multipliés que nos pompes, et servent non-seulement à s'alimenter d'eau, mais encore de feu. Car, le grisou qui tue nos pauvres mineurs, les habitants du Céleste-Empire le recherchent, le guident et l'emploient aux usages domestiques depuis des siècles, comme nous faisons du gaz depuis quelques années.

Dans les arts mécaniques, teinture, tissage, taille du bois, des pierres précieuses et du verre, certes, les Orientaux nous valent ; et pour produire beaucoup, c'est-à-dire à bon compte, ils nous surpassent. Chez eux, quelques-uns seulement de nos centimes suffisent à la dépense d'un jour.

Comme marchands, nous égalent-ils ? Sans se déranger ils nous vendent, comme ils vendaient à nos pères du moyen-âge, aux Romains et aux Grecs, qui ne savaient où les trouver !

Prolonger la série des preuves de leur activité prodigieuse, attestée d'ailleurs par des annales hiéroglyphiques datant de six, huit,

dix mille ans et plus, serait certes plus ennuyant que difficile; donc, je suspends l'énumération des sources de leurs énormes richesses alimentaires et industrielles pour traiter plusieurs questions que tout naturellement suscitent leurs coutumes.

Première demande : Pourquoi les Japonais, Chinois, Indiens et autres asiatiques se sont-ils, tant et si vite, faits producteurs exclusivement matériels ?

Seconde : Pourquoi sont-ils restés tels ?

Troisième : Quels sont, aux points de vue mental et végétatif, les conséquences de cet entraînement tout machinal, qui leur fit exagérer, jusqu'au maximum, leur double appareil pectoro-musculaire : car, plus on remue, plus on souffle.

Pour faciliter nos réponses ; disons, *grosso modo*, comment l'Asie est faite.

Dans ce plus vaste continent de l'ancien monde, la hauteur des montagnes, la profondeur des vallées ou leurs dimensions horizontales, l'étendue des plaines fertiles ou celle des déserts, les trajets des fleuves lents ou torrentueux (périodiques ou non dans leurs débordements), la chaleur, le froid, la transpa-

rence ou l'humidité de l'atmosphère (toujours extrême dans ses calmes ou tempêtes), etc., sont constamment énormes. Autrement dit, tous les phénomènes du monde matériel, soit en bien, soit en mal, sont partout exagérés.

Eh bien ! pour être en harmonie avec eux; le monde vivant végéto-animal exagère tout ce qu'il fait aussi; et, met par cela même l'homme de ces contrées en plein climat comme en plein milieu excessif.

A cause de ces données cosmo-sociales excessives, l'homme de ces contrées a-t-il à lutter contre une solitude affamante et embrasée, comme ses frères d'Afrique et d'Australie? Le forcent-elles à se faire comme eux, pour respirer et vivre, plante le plus possible, au dedans comme au dehors; à se grandir le ventre et les fesses outre mesure; à se bronzer la peau jusqu'au noir, afin de la rendre plus apte à décomposer les rayons du soleil, plus puissante à changer le sang veineux, qui la baigne, en sang artériel? Non! Moins cruelles que celles qui entourent notre spécimen végétatif, elles ne le contraignent qu'à une chose: disputer (ruse à ruse, corps à corps, muscle à muscle) aux fauves et aux plantes parasites,

le gouvernement d'un sol richissime, qui, malheureusement, favorise encore plus les êtres vivants insociables que l'homme : puisqu'après des milliers d'années de labeur et de lutte, l'asiatique en est encore réduit à défendre (jour par jour et heure par heure) ses troupeaux et ses champs, contre des plantes et des animaux à tout jamais indomesticables.

Donc le jaune, de par la topographie de sa terre, et qui dit jaune dit rouge aussi (l'Amérique et l'Asie se ressemblent trop en climat, sol, flore et faune, pour ne pas le faire en hommes!) Donc le jaune a eu, dès le principe, et maintenant encore a pour donnée, *sine quâ non*, d'existence d'être *machine puissante*, luttant contre un monde puissant, dangereux, excessif même ; mais nutritivement assez favorable.

Donc, dès le principe aussi, le jaune a dû et maintenant encore doit, pour être le premier aux pays qu'il habite, entretenir ses membres et sa poitrine à leur développement maximum, au grandissime détriment de son ventre et de ses fesses ; autrement dit, se faire tout à la fois le plus actif et le plus robuste des hommes, en même temps que le plus sobre.

Tel est le double problème végéto-animal qu'il avait à résoudre.

Eh bien! ce double problème, comment l'a-t-il résolu?

Animalement, *mécaniquement*, *osso-musculairement;* il l'a résolu en adoptant le plus souvent possible l'angle droit, pour assembler entre eux les divers os de son squelette; et l'angle droit encore, pour attacher sur eux les différents muscles destinés à les mouvoir; comme l'indiquent ses formes partout carrées.

Et *végétativement*, *plastiquement* ce double problème comment l'a-t-il résolu encore?

En adoptant (à fin de réserver le plus de force nerveuse possible à son mouvement perpétuel); en adoptant, dis-je, comme aliments exclusifs les substances les plus nutritives, et comme auxiliaires digestifs les condiments (épices et spiritueux) les plus énergiques; ainsi que le prouvent ses mœurs et coutumes.

Et mentalement parlant, me direz-vous, ce double problème comment l'a-t-il résolu? autrement dit, comment l'homme, qui devient jaune ou rouge, transforme-t-il sa tête et ce qu'elle renferme (sa figure et ses sens, son crâne et sa cervelle) pendant la refonte semi-instinctive et semi-volontaire, qu'il fait subir

à tout le reste de sa personne et à ses mœurs ; afin de mettre, le mieux possible, ses formes, paroles et gestes en harmonie avec son nouveau milieu matériel et moral ?

Mes prochaines lettres vous le diront !

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Première suite du coup d'œil spécial sur la seconde variante humaine.—Règles qui président au développement de sa tête (crâne et figure surtout).—Modifications qui en résultent pour les sens faciaux.—Valeur du second type humain au point de vue esthétique; c'est-à-dire sensuel, sentimental et intellectuel tout ensemble.

MESSIEURS,

Pendant que l'homme passe du désert torride et stérile aux pays humides et fertiles; qu'il marche des sources du Nil à ses embouchures égyptiennes, par exemple; qu'il diminue son ventre, au profit de sa poitrine, et ses extrémités, en faveur de ses membres; qu'il amoindrit sa puissance végétative et augmente sa force animale; qu'il change son alambic à digérer en une machine à travailler; qu'en un mot il dépouille (de plus en plus) ses habitudes, formes et couleur de noir, pour adopter les goûts, allures et teintes de coloré (jaune ou rouge); à fin de maintenir (toujours à son maximum) l'harmonie qui doit exister entre son organisme et le milieu qui l'entoure, à mesure qu'ils se perfectionnent réciproquement: que deviennent

sa tête et surtout sa face, les sens que renferment cette dernière et surtout les aptitudes qui leur correspondent ? Telle est la question, assez complexe, que je me propose de traiter en cette lettre.

Durant cette longue pérégrination (à travers le temps et l'espace, le monde et l'organisme), le réformateur humain, qui nous occupe, fait éprouver (semi volontairement et moitié par instinct) à son chef suprême ainsi qu'à ses diverses parties constituantes des métamorphoses lentes, pénibles mais positives, qu'il calque en tout point sur celles de la double machine végéto-animale qu'il gouverne. C'est-à-dire qu'il diminue sa face au profit de son crâne ; et que, dans tous deux, il amoindrit (en les embellissant) les organes les plus bas placés, (les plus mécaniquement utiles, mais les moins nobles) à mesure qu'il épanouit (en les embellissant aussi) ceux plus expressifs qui les couronnent.

Chez l'être qui passe, du type végétatif, au type musculaire de notre espèce ; la mâchoire inférieure, les muscles qui la meuvent, les lèvres, les dents et la langue diminuent donc de force et de volume ; à mesure que s'étalent davantage les os du haut de la figure et que

deviennent plus agiles et plus fines les chairs qui les recouvrent. Le nez et les narines elles-mêmes, quoiqu'organes médiants, se font plus petits et surtout moins verticalement béants; bien qu'une activité musculaire excessive impose presque autant d'efforts respiratoires, au jaune, qu'une atmosphère embrasée, au noir.

Tout se tient en nous ! Donc, la transformation des sens faciaux doit suivre pas à pas les métamorphoses des membranes sur lesquelles ils s'étalent, et celles des leviers, points d'appui ou moteurs qui les assistent. C'est effectivement ce qui a lieu.

A mesure que le goût et l'odorat s'amoindrissent, en restreignant leur surface; la vue et l'ouïe (tant actives que passives), l'œil et le regard, l'oreille et la voix, qui nous permettent d'interroger l'espace et de lui répondre, se perfectionnent en amplifiant leurs réceptacles.

Suivons un peu cet enchaînement des choses.

Un orbite osseux plus vaste abrite le globe oculaire. Donc, il saille moins. Donc, les paupières, qui servent à le clore, deviennent moins

stupidement rondes, les cils qui les bordent moins bestialement rudes, et moins brutalement épais les sourcils qui les surmontent.

Le globe oculaire saille moins, donc moins vite il sèche, donc moins il lui faut de larmes, donc moins grosses peuvent être les glandes qui les distillent, et moins épaisses, par suite, les paupières qui, partiellement, les logent.

Moins épaisses sont les paupières; moins grossiers, par conséquent, les muscles qui les font agir; plus délicate, par conséquent aussi, la peau sur laquelle ils se fixent; et plus fins, plus intelligents, plus expressifs, par suite, les mille et mille plis dont à chaque instant ils la froncent.

Tout se tient en nous! Donc, dans l'organe de la vision (enjolivant au dehors ses diverses parties constituantes, à mesure qu'elles lui deviennent végétativement ou mécaniquement moins utiles) des parties profondes se modifient aussi. Et ces parties profondes se modifiant aussi dans le même sens que l'être entier, qui de plus en plus se fait actif, de plus en plus l'action de l'œil sur la lumière prime celle de la lumière sur l'œil; et de plus en plus par suite, la beauté du regard remplace la perfec-

tion de la vue. Quitte si l'excès arrive à créer une infirmité.

Trois faits certains sont ceux-ci :

Tous les hommes du type végétatif voient on ne peut mieux. Beaucoup de ceux du type musculaire ont les yeux détériorés et portent bésicles, comme font les Chinois depuis des milliers d'années. Et, dans la variante mentale, l'immense majorité est myope ou presbite, témoin l'usage presque universel du pince-nez, si fort à la mode chez nous.

Puisque nous en sommes à la mode (invention, d'on ne sait qui, ou mieux, de tous, ayant pour but de traduire, par les formes et couleurs artificielles que nous revêtons, les manières d'être et préoccupations dominantes d'une époque; par cela même; marchant parallèlement aux transformations qu'éprouvent ou désirent éprouver ses plus chauds partisans ; et, dès lors, ne manquant ni de raison scientifique, ni surtout de valeur sociale) ; puisque, dis-je, nous en sommes à la mode, expliquons anatomiquement une pratique de toilette orientale, qu'on s'efforce de réintroduire chez nous ; ou, ce qui revient au même, justifions,

par son interprétation positive, toutes les assertions biologiques précédentes.

En certaines contrées de l'extrême Orient, comme aussi dans beaucoup d'autres pays habités par la seconde variante humaine, les femmes (qui d'esclaves deviennent concubines, et de concubines maîtresses ; de maîtresses favorites, et de favorites épouses), modifient dans l'ordre suivant les soins minutieux qu'elles prodiguent à leur visage.

D'abord elles s'ôtent, des narines et des lèvres, les anneaux qui rehaussaient l'incarnat aussi lascif qu'artificiel dont elles les peignaient ; puis, renonçant à carminer leur bouche, elles se contentent d'aviver sa rougeur naturelle par des ombres adroitement disposées au pourtour ; puis, abandonnant complétement toute ornementation de cet organe, elles reportent à leurs paupières (angles et bords) les teintes fines, légères, perceptibles à peine, qui paraient en dernier lieu le bas de leur visage ; puis, enfin, plus modestes, elles ne régularisent plus que la noirceur et la courbure de leurs sourcils ; ou même se contentent de poser entre eux, à la naissance du front, un dernier vestige de tatouage, presque toujours aussi faible que gracieux.

Ces artifices de toilette, disons plus vrai, ces distinctions domestiques, de plus en plus gracieuses, imposées par les lois du sérail à la femme qu'élève en dignité l'affection de son époux, qui les a révélées ?

L'enfant immédiat du désir de plaire, l'intime et fidèle conseiller de qui veut conduire, par le beau, l'homme au bon et au vrai, l'interprète, l'auxiliaire et le précurseur tout ensemble de la nature, l'art !

En langage familier, que signifient-elles ?

Que, pour une faveur semi-conjugale, même en son plus ardent et plus gracieux sourire, la bouche n'a jamais le charme enivrant du regard.

Et scientifiquement parlant, que veulent-elles dire ?

Que l'homme embellit son visage, comme il fait son corps ; en sacrifiant le volume et la force de ses parties inférieures (ce qui certes ne les enlaidit pas) au développement et à la beauté de celles situées plus haut. Cette loi, pure variante, ou mieux simple diminutif de celle qui gouverne toutes les perfectibilités, dans la série animale..... Mais trêve de biolo-

gie. Nous en sommes à la mode. Tenons-nous-y !

La coutume (si utile, maintenant même, à presque toutes les femmes du second type) de se teindre les paupières pour faire briller leurs yeux, ne communique pas à leur regard la quiétude pure et suave de la contemplation puéro-maternelle, en pleine et triomphante extase monogame ; la chose est bien certaine ! Mais l'homme du prototype actif n'en est point encore à dire à ses compagnes : « Angélisez mes quelques instants de repos ! » Loin de là, bien loin de là ; surmené par tout ce qui l'entoure et matérialiste avant tout, il ne veut d'elles que des plaisirs peu relevés, et préfère, à la chaste simplicité des formes et des couleurs naturelles, des peintures et des ampleurs trop exagérées pour être vraiment belles.

Ainsi font les blasés de nos villes ! Tant il y a que l'être qui se dégrade, rebrousse, par l'artifice d'abord et la réalité ensuite, la route qui l'avait grandi.

Cette assertion (conséquence toute naturelle des réflexions que fait naître une mode émi-

nemment rétrograde); le scalpel et la mode encore, l'anatomie et l'histoire du tatouage et de la boucle d'oreille pourraient la confirmer et reconfirmer.

Mais faire de la science à nouveau et répéter (au sujet des modifications qu'éprouvent le tact facial et l'ouie chez l'homme qui, d'accablé du monde, se fait son modificateur): répéter, dis-je, des raisonnements que chacun peut calquer sur tous ceux qui précèdent serait aussi pédant que fastidieux.

Qu'on m'autorise donc à substituer aux dissertations techniques de simples détails de mœurs qui permettront de vérifier la règle que suit notre tête en s'embellissant, et d'apprécier au point de vue artistique (c'est-à-dire, sensuel, sentimental et intellectuel tout ensemble), les modifications qu'éprouve parallèlement notre cervelle: qui permettront, dis-je, de vérifier cette règle, si on veut bien conclure du dehors au dedans, des serviteurs au maître, des organes faciaux perfectionnés à l'âme qui les emploie pour sentir ou exprimer; et du raffinement des produits offerts, à la délicatesse des aptitudes auxquelles ils s'adressent.

Voici les faits :

(*Goûts et art culinaire.*) — Les noirs de l'Australie et de l'Afrique centrale aiment la charogne. Des épices qui sont, presque toutes, anti-putrides, font les délices des hommes colorés.

(*Odorat et parfumerie.*) — Sur une piste nauséabonde, l'homme alambic en fureur pourchasse sa femelle. C'est en s'exaltant, par les plus suaves aromes des fleurs, que l'Oriental s'enivre au souvenir de son idole.

(*Vue et danse.*) — L'Asiatique aime les costumes resplendissants et les danses voluptueuses. L'Africain s'extasie devant quelques plumes ou lambeaux d'étoffe rouge. Sa mimique est d'une lubricité plus que bestiale.

(*Ouïe, musique et poésie.*) — Les poèmes du jaune surabondent en images. Ses idiomes fourmillent de mots et de lettres. Ses concerts (chants, mélodies ou symphonies), si bizarres qu'ils nous semblent, sont amplement fournis de sons et d'instruments éclatants. Des glossaires moins que suffisants ; quelques psalmodies nazillardes ou purement exclamatoires ; et de rares outils de musique, encore plus bruyants que sonores : voilà tout ce qu'il faut au nègre.

VINGTIÈME LETTRE.

Instincts, qualités pratiques et facultés intellectuelles qui caractérisent le faune ;—formes cérébrales qui leur correspondent.

MESSIEURS,

La civilisation enlève aux plantes leurs épines et leurs sucs malfaisants ; aux animaux l'acuité de leurs ongles, le tranchant de leurs dents, la force de leur venin, etc., etc.

Donc, elle a pour effet biologique d'atténuer les armes offensives et défensives de tous les êtres vivants sociables.

Donc aussi, à mesure qu'elle perfectionne les vertébrés, elle rend leur crâne plus mince puisqu'il n'est, en somme, qu'un bouclier cérébral.

Les faits justifient parfaitement ces *à priori* théoriques et montrent, en outre, que les reliefs et creux de cette boîte osseuse reproduisent mieux les contours de ce qu'elle protége, chez les animaux supérieurs que chez les inférieurs ; chez les hommes blancs que chez les jaunes ; et chez ceux-ci que chez les noirs.

De sorte qu'en définissant notre cervelle, le siége et l'instrument de notre âme (tant que nous sommes en ce monde, instrument et siége qui, à l'instar de tout appareil vivant, se développe aux parties bien exercées et périclite aux trop peu employées), nous pouvons dire que demander :

« Ce que deviennent le crâne et son contenu,
» pendant la création du type actif de notre
» espèce par elle-même? »

Revient presque à cette question :

« Que font, du bloc nerveux qui nous gou-
» verne, les influences qui déterminent la for-
» mation de la seconde variante humaine? »

Ou bien encore à cette autre :

« Quels penchants, bons ou mauvais, quel-
» les facultés intellectuelles et quelles qualités
» pratiques, les données des milieux jaunes
» éveillent-elles principalement et puis exa-
» gèrent-elles, dans notre cœur, notre esprit
» et notre caractère? »

A cette demande, ainsi transformée, pouvons-nous répondre avec ce qui précède? Essayons!

Tous les pays qu'habitent les hommes du second type sont excessifs, dangereux même,

favorables aux fauves autant qu'aux êtres sociables, mais non exténuants.

Donc, ils forcent le jaune à lutter constamment, de fait ou d'intention, contre des obstacles brutaux, qui ne lui laissent que fort peu de loisirs.

Donc, ils développent en lui la persévérance, l'exclusive préoccupation du réel et de l'immédiat, et le fanatisme des premiers agents sociaux de la victoire, l'association et la discipline, le nombre et l'ordre.

Eh bien! parce que le fanatisme de la discipline conduit l'orgueil des gouvernants à l'absolutisme, et la vénération des gouvernés, à l'obéissance passive; et parce que la monomanie du nombre pousse à la création de sociétés énormes, où fatalement toute liberté comme toute initiative individuelle disparaissent; nous pouvons affirmer, *à priori*, que les jaunes forment les nations de la terre les plus grandes et les plus despotiquement gouvernées. Double assertion que l'histoire et la géographie confirment. Témoins, les Egyptiens de l'antiquité, les Américains du temps de la Renaissance (Péruviens ou Mexicains) et les Asiatiques modernes, Chinois, Indiens et autres.

Je poursuis l'analyse des caractéristiques mentales du second type humain!

L'exclusive préoccupation du réel et de l'immédiat mène droit au matérialisme : et le matérialisme trop persévérant, à force de fouiller et refouiller son sujet, tombe inévitablement, de détail en détail, dans la spécialité.

Les populations qui brillent surtout par l'activité matérielle se divisent et subdivisent donc forcément en classes de plus en plus nombreuses, dont chacune offre à l'homme une occupation de plus en plus infime, de plus en plus exclusive, et, partant, de plus en plus dégradante.

Eh bien! ces conséquences morales, d'un génie trop analytique, solidifiez-les en les consacrant, par un excès d'ordre et de vénération; et fatalement vous organiserez le régime des castes, celui qui gouverne l'immense majorité des jaunes.

Il ne permet qu'à leur autocrate de s'élever à un point de vue général, c'est-à-dire abstrait.

Deux mots sur les inconvénients d'une trop grande persévérance, et je me résume.

Cette qualité (que le trop ou trop peu transforme en vice, comme toute autre), les jaunes l'ont poussée tellement loin que les plus tenaces blancs du monde, les jésuites, n'ont pu la vaincre ; de sorte que leurs efforts, séculaires déjà, n'ont changé, dans les pays jaunes, ni la nature des sciences (dont le manque d'abstraction interdit toute conception un peu large), ni celle des procédés industriels (qui consomment tant de fibre musculaire humaine), ni celle des institutions politiques (qui terminent si brusquement tant d'existences), ni celle non plus des croyances religieuses, qui abîment tant d'âmes par le doute et la terreur, en surchargeant l'existence de leurs sectaires de tant de superstitions et de tant de pratiques étranges.

Rien de plus singulier qu'un jaune, au point de vue religieux !

Tout ce que son excès de matérialisme l'a empêché de saisir, ou qu'il n'a pu modifier tant soit peu, est dieu pour lui. Ainsi sont les chaînes de montagne, les grands fleuves, la terre, le ciel et tous ses astres, les fauves invincibles ou inattaquées, les grands hommes insuffisamment compris et surtout insuffisamment imités, et puis aussi toutes les associations, réelles ou

fictives, qu'il suppose exister entre tous ces êtres pour le dominer.

Tous ces objets il se les représente par des images simples ou composées, possibles ou impossibles (biologiquement parlant); et, devant les statues, peintures, dessins ou monstres qui en résultent, il courbe la tête et sacrifie.

Tout ce qu'il a pu changer ou comprendre d'une façon quelconque n'a plus, au contraire, rien de sacré pour lui ; l'homme surtout.

Donc il est, en matière de morale, sceptique, et pour le reste, féticbiste, astrolate, païen et déisfe, tour à tour, ou mieux tout à la fois. Donc, tantôt il satisfait aux pratiques les plus répugnantes du culte des bêtes, tantôt récite les prières les plus abstraites et les plus sublimes ; le tout sans être croyant plus convaincu ou meilleur.

Je ne connais qu'une chose capable de faire comprendre le galimatias mental du jaune, accidentellement préoccupé d'une grande et belle question religieuse. C'est l'état cérébral d'un Européen moderne, qui, pour traiter un sujet de cette nature, invoquerait tantôt la science, tantôt la métaphysique, tantôt Dieu,

et tantôt les tables tournantes, ou mieux, le tout ensemble.

Mais me voilà par trop loin de mon sujet. Retournons-y donc au plus vite pour nous résumer, car nous avons promis de le faire.

En formulant, d'après tout ce qui précède, notre opinion sur la valeur mentale de l'homme que son climat contraint de pousser jusqu'à l'excès, l'instinct constructeur, le génie analytique, l'orgueil, la vénération et la persévérance; je dirai : « comme individu, c'est un
» matérialiste, fort étroit d'esprit ; comme
» époux, un polygame, d'instinct comme de
» fait; comme père et chef de famille, un
» despote; comme travailleur (théoricien ou
» praticien, savant ou industriel), un spécia-
» liste outré, un mycrocéphale ennemi juré
» de tout raisonnement et de toute conception
» abstraite; enfin, comme citoyen, un être
» nul dont le moindre espoir de bénéfice peut
» faire un traître. »

En aucun lieu de la terre, l'espionnage n'est mieux organisé qu'au Céleste Empire.

Si cette façon mentale d'être est réellement

typique; celui qui, contraint ou non, donne pour but à sa vie le développement maximum de puissance et d'activité compatible avec notre nature, fatalement doit y arriver, en quelque pays qu'il vive.

Voyons donc, avant de chercher les formes qu'elle donne au crâne, si le blanc qui se met à produire et consommer le plus possible (ces deux choses se tiennent) ne reprend pas les goûts, aptitudes, qualités pratiques et conceptions industrielles, politiques et religieuses du jaune (comme il fait ses modes), bien avant d'avoir recouvré ses allures faciales et corporelles.

Un fait certain, c'est que les petits-fils de ceux qui vaillamment combattirent aux Pays-Bas, en Angleterre et en France, pour l'indépendance de leur pays, de leur famille, de leur personne et de leurs idées, en se laissant absorber par la fabrication et le mercantilisme, ont renoncé aux formes gouvernementales républicaines adoptées par leurs ancêtres, ainsi qu'aux aspirations si purement humanitaires qu'ils avaient proclamées ; et sont de fait ou légalement, rentrés sous le joug de l'absolutisme spirituel et temporel.

Un fait bien certain encore, c'est que, pour eux maintenant, en fait de science et d'art, le *nec plus ultra* est la spécialité; que le nombre de ceux qui veulent doubler l'apprentissage par l'instruction professionnelle augmente chaque jour aux pays que j'ai nommés; et que, chaque jour aussi, le nombre des canuts scientifiques et littéraires y augmente comme celui des canuts en soie ou en coton, en charbon ou en fer, en finance ou en chaussure.

Et non moins certaines que ce qui précède sont aussi les assertions suivantes.

De plus en plus, on tâche d'organiser l'Europe occidentale, industriellement, en puissantes sociétés en commandite; politiquement, en nationalités énormes; et religieusement, en confréries nombreuses, qui, fatalement, feront de l'homme un être de plus en plus infime comme producteur, citoyen et penseur, qui, fatalement donc, lui enlèveront de plus en plus toute initiative, comme toute responsabilité personnelle, c'est-à-dire toute liberté.

De cette réglementation outrée, résultera-t-il qu'il deviendra meilleur en tant que membre protégé, puis protecteur du foyer moralisateur par excellence, en tant que fraction

dirigée d'abord et puis directrice de la véritabte unité sociale (la seule capable d'engendrer le nombre qu'on nomme peuple), en tant qu'enfant et chef de famille ?

A cette dernière qqestion du parallèle que je poursuis, répondons par les résultats obtenus déjà.

Nos riches se dispensent facilement de toute sollicitude filiale, fraternelle ou paternelle en payant ; et, de fait, ils sont peu monogames. Quant aux pauvres, le temps leur manque pour se moraliser au foyer domestique. Témoin le nombre toujours croissant des crèches et des asiles, des hôpitaux et des hospices dont on borde la route qui les mène du berceau à la fosse commune ; afin qu'ils ne recherchent pas, dans la débauche ou pire, des consolations que rarement ils demandent aux ministres des cultes officiels, surtout quand ils sont hommes.

Conclusion.—En tournant le dos aux voies si noblement ouvertes en Angleterre, en Hollande et en France, par les hommes qui tant illustrèrent les trois derniers siècles, les blancs occidentaux sont retombés dans tous les errements des jaunes, avant de retomber dans leurs formes crâniennes.

Eh bien ! ces formes cérébrales, quelles sont-elles ?

A sa base, le crâne de l'homme du second type est un carré dont les angles sont arrondis, et, dans toutes les sortes de coupes longitudinales qu'on en peut faire, cette figure, tronquée ou non, se représente.

Pourquoi ?

Parce que l'âme qui nous gouverne et qui, spontanément, nous embellit (aussitôt que des circonstances plus favorables le lui permettent) ; parce que, dis-je, cette âme amoindrit chez l'homme qui se fait jaune, le coordinateur mécanique au profit du coordinateur moral, le cervelet au profit du cerveau ; et qu'en ce dernier même, il diminue la quantité de pulpe qui se trouve en arrière, pour ajouter à celle qui se trouve en avant. J'allais presque dire pour les égaler !

Economiser la force et la masse aux parties inférieures pour étaler et rendre plus expressives celles qui les surmontent, tel est, avons-nous dit, le procédé qu'emploie notre administrateur suprême pour embellir le tronc, les membres et la face de notre machine végéto-animale, aussitôt qu'elle transmet sa puissance plastique en force industrielle ?

Eh bien ! au palais qu'il habite, à l'instrument qu'il emploie pour gouverner tout notre être, à notre cervelle et au bouclier osseux qui la protége ; ce même administrateur suprême, cette même âme applique le même procédé ; afin qu'ils aient des formes beaucoup moins bestiales.

Quoi de plus naturel !

A *priori*... mais trêve d'*à priori*, à l'occasion des hommes du second type : il est plus que temps de parler de ceux qui appartiennent au dernier comme au plus difficilement produit ; je veux dire notre variante mentale.

VINGT-UNIÈME LETTRE.

Coup d'œil spécial sur la troisième variante humaine. Formes du type mental de notre espèce et causes des incertitudes qui pèsent sur lui. Motifs de son tardif éveil social en Europe. Ses valeurs végétative, animale et intellectuelle seulement.

MESSIEURS,

Parce que l'homme n'a pu et ne peut vivre encore sans préoccupations matérielles, les inspirations formulées par les grands peintres ou les sculpteurs éminents peuvent seules nous indiquer ce que sera notre prototype mental.

Eh bien ! interrogeons leurs œuvres, aux divers pays qui travaillèrent à la grandeur de notre espèce.

Les théocrates de l'antique Egypte ont idéalisé, par nos formes, le pouvoir aveugle, irrésistible et immuable de la masse :

Et les prêtres de l'Asie absolutiste, quoique mieux inspirés, n'ont bien interprété que l'impassibilité mentale du despote !

Les artistes grecs sont donc les premiers qui tentèrent d'entraîner et de maintenir l'homme dans la sociabilité, autrement que par la contrainte matérielle ou morale. Ils le firent, dans Jupiter, par la majesté; dans Apollon, par la beauté; dans Vénus, par la grâce; dans Minerve, par la sagesse.... ; mais dans personne, par la bonté.

Les Italiens n'ont pas fait beaucoup plus. Le Moïse de Michel-Ange n'a que l'enthousiasme du fanatique, sans miséricorde ; son penseur, que la résignation de l'homme, impuissant encore devant l'absolu; et les vierges de Raphaël, que le calme heureux de l'amour mystique.

Après de tels maîtres, qui interroger ? Personne évidemment ! Ainsi, pas de modèle encore !

Est-ce à dire que les indications esthétiques nous manquent absolument ? Oh ! que non !

Si le passé n'a pas entrevu l'avenir assez nettement pour le rendre par la couleur ou le ciseau, du moins il a suffisamment jalonné la route ; et l'on peut affirmer déjà que le prototype mental humain satisfera aux données suivantes : coloration blanchâtre. — Blanchâtre ! dites-vous ? — Oui ! — Même sous la ligne ?

— Oui, encore ; en pleine Afrique centrale comme en Océanie torride. Les insulaires de la Polynésie sous-tropicale ne sont-ils pas aussi beaux et aussi blancs que nos plus blancs et nos plus beaux Européens? La coloration de la peau n'est indispensable qu'aux pays où la sécheresse de l'air impose à notre enveloppe une fonction respiratoire. Avec l'humidité, factice ou non, toute noirceur disparaît.

Je reprends ma description : Taille haute ; corps et membres allongés ; saillies musculaires et osseuses, souvent indécises; charnure moins ferme que celle du second type, mais plus résistante que celle du premier; poitrine légèrement aplatie ; ventre peu saillant, testicules médiocres, verge petite.

J'insiste peu sur ces détails, assez connus, du reste, afin d'étudier préférablement la tête, le crâne et la face, où parlent plus directement nos facultés mentales.

Occiput peu développé; front large, haut et vertical ; cheveux soyeux ; tempes effacées, sourcils réduits à un arc pileux ; yeux longs, bien fendus, horizontaux et en amendes ; nez, comme l'ensemble de la figure, en saillie plutôt que plat ; narines, lèvres et bouche fines et

petites ; mâchoires oblongues, dents verticales et un peu larges; ovale de la figure parfait ; menton bien fourni de barbe.

Tous ces avantages, toutes ces données certaines de beauté (présentées fréquemment déjà par les heureux du présent et du passé aux cinq parties du monde) ne seront, je le répète, certainement pas perdues. Mais, encore une fois, pas une seule des combinaisons qu'en ont faites les écoles de Thèbes, d'Athènes ou de Rome, d'Espagne, de France ou de Flandre, ne donne la forme ni l'expression exacte de l'homme futur.

Et comment pourrait-ce être? Les données du problème social, dont sa personne entière doit accuser la solution, furent posées au sein d'événements si récents, si grandioses et si terribles, qu'aucun artiste n'a pu les comprendre ou bien osé les formuler ; crainte d'effrayer ses contemporains, tristes enfants, tremblant encore au seul nom de leurs prodigieux grands-pères.

Mais suspendons pour le moment ces réflexions aussi pénibles qu'inévitables, et, si vagues que soient les données esthétiques

précédentes, traduisons-les biologiquement. En d'autres termes, disons ce qu'elles comportent d'aptitudes végétatives, musculaires et mentales.

Les fesses et le ventre du blanc sont plus petits que ceux du noir ; donc, il peut, moins que lui, faire d'abondantes provisions graisseuses ou non digérées encore.

Sa poitrine est moins ample que celle du jaune ; donc, moins que ce dernier encore, il est apte à transformer en sang artériel, et, finalement, en chair humaine une portion de ce qu'il avale ; donc enfin, végétativement, il ne les vaut ni l'un ni l'autre.

En agilité comme en force, est-il au moins leur égal ? Pas davantage ! Ses membres, plus gros que ceux du noir, égaux presque à ceux du jaune, sont trop arrondis par la graisse au détriment de la fibre musculaire.

Conclusion. — Pour agir, manger ou respirer, c'est-à-dire échapper à l'oppression du monde matériel et prendre son essor, le type mental de notre espèce exige des circonstances plus favorables que celles où peuvent grandir, en leurs genres respectifs, ses deux autres variantes.

Donc, en tous les pays d'humidité convenable, de lumière modérée, mais de fécondité insuffisante ; quoique blanc, l'homme restera brute, ou tout au moins sauvage, tant que des engins alimentaires et mécaniques étrangers ne viendront pas l'aider à dompter son milieu : tandis qu'en ceux qui ne lui imposeront aucune fatigue végéto-animale, mentalement il progressera, sans colorer sa peau, malgré tous les efforts d'une insolation excessive.

L'histoire et la géographie s'accordent on ne peut mieux pour justifier cette double déduction.

Car, en Polynésie sous-tropicale, aux îlots fortunés, dont la végétation luxuriante ne laisse à nos sosies du Nouveau-Monde qu'un souci, récolter ; l'homme s'est fait blanc, en dépit du soleil, et mis de lui-même en pleine évolution mentale :

Tandis que sur notre ancien continent (aux pays actuellement grecs, italiens, espagnols, français, anglais et autres), nos blonds ancêtres demeurèrent misérables habitants de forêts, membres de tribus en guerre perpétuelle, sacrificateurs de victimes humaines et anthropophages (comme le vieux Saturne ou leurs autres divinités méchantes et nocturnes) jusqu'aux

jours où des civilisateurs égyptiens et asiatiques vinrent leur apprendre à gouverner les éléments, les plantes, les bêtes et eux-mêmes : en leur apportant des animaux et des végétaux domestiques, pour les aider à manger; des épices et des parfums, pour stimuler leurs faibles fonctions digestives et respiratoires; des armes et des outils, pour compenser leur infériorité musculaire; des lois morales, politiques et religieuses, pour modérer leurs fureurs militaires et leur cannibalisme; les premiers rudiments des arts, pour les dégrossir un peu; et, pardessus tout, des stimulants cérébraux, le vin entre autres, afin de provoquer leur éveil mental.

Aussi gloire aux Bacchus, Inachus, Cécrops, Danaüs, Cadmus, Pelops et autres, sans l'assistance desquels nous autres blancs, si fiers d'une civilisation que nous ne pouvions commencer....

Mais rentrons dans notre sujet, et arrivons aux facultés intellectuelles, qualités pratiques et penchants, bons ou mauvais, sociaux ou individuels, qui caractérisent le blanc.

Son front n'est fait ni comme celui du noir,

ni comme celui du jaune. D'où je conclus, jugeant du contenu par l'enveloppe, qu'il comprend, pense et parle autrement qu'eux. Effectivement, il n'a pas comme celui-ci la contemplation des événements on ne peut plus facile, ni comme celui-là, on ne peut plus facile celle des êtres. Que possède-t-il donc en revanche, et cela au plus haut degré, car tant de cervelle doit évidemment servir à quelque chose ?

Ce qu'il possède en revanche (et cela au plus haut degré), c'est la conception active, la force de méditer, l'intelligence des choses abstraites. Fournissez-lui des faits, présentez-lui des êtres, et vous le verrez saisir (avec une sagacité merveilleuse) les propriétés des uns, en les comparant, et l'enchaînement des autres en les coordonnant; puis établir des généralités; construire des systèmes; et, ces deux choses faites, vulgariser ses connaissances avec une rapidité non moins merveilleuse ; bien qu'il soit (sous le rapport de l'expression) inférieur au noir, comme mime, et au jaune, comme orateur.

Pour lier les phénomènes par des théories, en tirer des conséquences, les mettre à la portée de tous, autrement dit, communier d'idées avec son semblable et lui faciliter l'imitation en

l'impressionnant par la forme, la couleur, le son, l'arome, la saveur ou le toucher même; en trois mots, pour induire, déduire et traduire, le blanc n'a pas d'égal. Voilà pourquoi il a fait, en remaniant les découvertes de ses initiateurs sociaux, asiatiques ou africains, plus d'heureux en quelques siècles qu'eux en des milliers d'années.

Je m'explique. De toutes les notions recueillies par leurs administrés, les prêtres de l'Egypte ou de l'Inde ne surent jamais faire que deux parts : l'une, composée de renseignements tout matériels, était confiée à des castes qu'on multipliait, spécialisait et fermait d'autant plus hermétiquement sur leurs membres respectifs (crainte de variation), que le nombre des procédés pratiques allait croissant.

L'autre comprenait toutes les connaissances immatérielles. On les gravait en caractères hiéroglyphiques sur des objets qui ne sortaient jamais du temple; et comme ces derniers étaient constamment fermés au vulgaire, ces précieux documents lui étaient doublement cachés. Aussi, plus augmentaient les richesses nationales, et plus, humainement parlant, étaient appauvris les travailleurs; chaque progrès les réduisant de plus en plus à l'état de rouage social infime, méprisable et méprisé,

De colossales fourmillières d'hommes, neutralisés autant que possible ; des pyramides monstrueuses de producteurs matérialistes et matérialisés, au sommet desquelles brillait une seule intelligence, celle du grand-prêtre ou de l'autocrate, quand toutefois l'universelle et scandaleuse bêtise de la masse ne l'éteignait point : pour tout dire, le régime des castes ou des spécialités (car c'est même chose) ; voilà donc tout ce qu'avait produit l'observation purement objective, extrêmement exacte, mais tout à fait brute des faits. Et, soit dit en passant, jamais elle ne produira autre chose.

Eh bien ! (et c'est là que je veux en venir) de ces institutions tout d'une pièce, où religion, gouvernement, industrie, arts, savoir et superstition étaient soudés par un mortier social unique, la foi aveugle, l'obéissance passive ; que firent les sauvages blancs de l'Europe ancienne, nos pères les Hellènes, quand les missionnaires et proscrits d'Asie ou d'Afrique les leur importèrent ?

Immédiatement ils les brisèrent par la discussion. Immédiatement, par la généralisation, ils réduisirent à presque rien ces myriades et millions d'observations grossières. Immédiatement, par la systématisation, ils substituèrent

un ordre hiérarchique au chaos qui les tenait plus que bizarrement accolées. Immédiatement enfin, par l'expression, ils les versèrent à pleines mains dans le domaine public.

Ou, si l'on veut, de ce fatras où chaque être et chaque événement cachaient leurs propriétés du premier ordre sous un millier de particularités secondaires, la force de méditation éminemment abstraite du blanc chassa tout ce qui était superflu. De sorte que les qualités saillantes des choses se mettant d'elles-mêmes en relief, ainsi que leurs similitudes et leurs différences; d'elles-mêmes aussi les volumineuses annales scientifiques, jaunes et noires, se réduisirent à quelques grandes catégories de phénomènes aisément accessibles à nos divers procédés logiques; et d'elles-mêmes encore les généralités s'instituèrent. Et les généralités une fois instituées, les lois qui gouvernent les êtres et les événements furent découvertes.

Et ces lois une fois découvertes, les systèmes scientifiques prirent naissance et permirent (avec pleine connaissance de cause et certitude de résultat) de passer du simple au composé, de l'abstrait au concret, de l'idéal au réel ou réalisable.

C'est ainsi qu'avec le temps, grâce à la force mentale caractéristique du blanc, toutes les recettes cabalistiques des alchimistes, astrologues, nécromanciens, médicastres, prêtres (noirs ou jaunes), furent remplacées par les quelques traités nets, clairs, précis, positifs en un mot, qui maintenant desservent la vie pratique et morale des Occidentaux Européens.

Comment toutes ces découvertes, si tardivement simplifiées, leur devinrent-elles aussi familières? C'est ce que je vais dire en terminant cette explication si longue.

En ce qui concerne les beaux-arts (danse, chant, musique, statuaire, peinture, dessin, écriture), nos pères, les autochtones européens, ne respectèrent pas plus les règles absolues de leurs initiateurs, asiatiques ou égyptiens, qu'ils n'avaient respecté leurs codes ou compilations scientifiques. En fait d'écriture surtout, marchant d'abstraction en abstraction, ils arrivèrent à des signes n'exprimant, il est vrai, rien absolument par leur forme; mais si commodes et si peu nombreux, qu'avec moins de trente lettres ils remplacèrent les milliers de caractères hiéroglyphiques employés en Egypte et maintenant encore en pleine vigueur en Chine et au Japon.

Eh bien ! avec ces trente lettres ils condensèrent en quelques livres, des plus faciles à épeler, toute la science humaine. Et cette science humaine une fois petite, archi-petite, devint si accessible, si vulgaire, je dirais presque si indiscrète, qu'elle s'en fut jusqu'au plus humble foyer domestique offrir au travailleur plus de notions positives que n'en demandait sa profession. De sorte qu'embastiller le producteur dans une caste, fatalement fermée sur lui, devint de plus en plus impossible ; si impossible ! que forcer même son enfant à suivre sa profession, fut considéré comme un véritable abus d'autorité paternelle.

Les trois facultés éminemment abstraites qui caractérisent l'intelligence du blanc n'ont-elles valu aux hommes de ce type que leur pleine liberté professionnelle ? Non ; et bientôt vous en aurez la preuve. Mais auparavant disons les instincts et qualités pratiques de cette variation humaine.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Où l'on pose en fait que les blancs sont, plus que les jaunes et les noirs, courageux, destructeurs, vaniteux et bons.

MESSIEURS,

Les absolutistes jaunes et noirs auraient certainement écrasé les populations, qui maintenant s'approchent le plus du type mental humain; si un féroce instinct destructeur, un courage indomptable, une vanité excessive et d'admirables éclairs de bonté n'avaient souvent inspiré leurs plus nobles représentants.

Voilà, dira-t-on, un amalgame étrange de qualités pratiques ou morales, dont deux au moins semblent s'exclure, et, de ce bizarre amalgame, un résultat non moins étrange!

Eh bien! prouvons tout d'abord que cet amalgame exista, et que, de plus, il servit beaucoup. Nous dirons ensuite quelles furent ses causes, et s'il doit persister.

Depuis l'antiquité la plus haute jusqu'à la bataille de Lépante, qui suspendit enfin la

marche envahissante des jaunes, devenus musulmans; les aristocraties grecques, romaines, espagnoles, françaises ou germaniques ne cessèrent d'employer (de concert ou successivement) tout ce qu'elles avaient de génie militaire ou de courage, à repousser les invasions des autocrates africains ou asiatiques.

Et, depuis l'antiquité la plus haute encore jusqu'à notre glorieuse révolution française au moins, les populations (vaincues par ces mêmes aristocraties et contraintes, par elles, à se faire industrielles ou savantes) ne cessèrent jamais aussi d'employer tout ce qu'elles avaient de génie militaire et de courage à les combattre, afin de réduire le plus possible à zéro le nombre de leurs familles et celui des privilèges qu'elles s'étaient arrogés.

La Grèce, l'Italie et la France (où, de bétail qu'ils étaient d'abord, les travailleurs devinrent successivement esclaves, serfs, roturiers et producteurs matériellement libres, puis auxiliaires financiers, associés politiques, et, finalement, maîtres des monarques; ainsi que le prouve théoriquement l'extension toujours croissante du dogme de la souveraineté du peuple, et, pratiquement, le nombre toujours croissant aussi des dynasties détrônées, jeunes ou vieilles); la

Grèce, l'Italie et la France, dis-je, sont les pays de l'ancien monde où cette double lutte des aristocrates blancs contre leurs propres sujets et contre des chefs colorés s'est le mieux accentuée. Ceux du nouveau, où des phénomènes analogues s'accomplissent (spontanément ou non) sont les Sandwich, la Nouvelle-Zélande, l'archipel des Amis, Tonga-Tabou, etc., etc.

Ces faits une fois posés ; pour peu que l'on compare l'état des gouvernants et des gouvernés blancs (toujours en guerre imminente ou réelle, tant étrangère que civile) à celui des personnes de rang analogue en Asie et en Afrique où, depuis si longtemps l'absolutisme religieux et politique ne combat plus et n'est plus combattu ; on est immédiatement persuadé qu'en génie militaire et en courage, en monomanie belliqueuse et en audace, ou plus crûment en férocité, les hommes du type mental surpassent ceux des deux autres.

Les blancs surpassent les jaunes et les noirs en férocité, leur sont inférieurs en puissance assimilatrice, et vivent en des pays, relativement trop pauvres en bêtes. Autrement dit, les blancs, auxquels il faut plus de nourriture et surtout plus de viande qu'aux colorés, en ont moins qu'eux précisement.

Eh bien! comment se tirent-ils d'affaires? En mangeant de la chair humaine; soit directement, comme cela se pratique en Polynésie; soit indirectement, au moyen de traités de commerce, de frais de guerre, ou de droits coloniaux, et cœtera, et cœtera, comme nous faisons en Europe, en Asie et en Afrique. Le tout sous pretexte de civilisation; car notre vanité monstrueuse.....

Mais, pour le moment, je ne veux pas envisager sous un mauvais jour la *soif* inépuisable, ou tout au moins inépuisée, de *supériorité intellectuelle* qui pousse l'Européen ou le Polynésien à devenir conquérant. Tout au contraire, je veux chanter les bienfaits de leur *ambition purement spirituelle*. Reportons-nous donc au temps où, si dignement, elle inspira nos ancêtres.

Dès que les théocrates d'Asie-Mineure ou d'Afrique voulurent, (avec leurs idoles, mélanges bizarres d'attributs végétaux, animaux ou humains), implanter l'absolutisme religieux en Europe, ses peuplades encore sauvages refusèrent de courber la tête devant ces monstres surnaturels, et instituèrent, avec autant d'intelligence que d'audace et de vanité, cet esprit d'exa-

men qui, grandissant toujours en Italie, en Espagne, en France et puis ailleurs, transforma successivement le fétichisme noir et l'idolâtrie jaune en paganisme exclusivement humain; le paganisme exclusivement humain, en une série de monothéismes toujours meilleurs; et, finalement, le dernier d'entre eux en une réalité providentielle, que n'entache plus aucun vestige d'absolutisme spirituel de provenance asiatique ou africaine.

Cette destruction religieuse, si parfaitement analogue à la démolition politique accomplie par les industriels européens, dont je parlais à l'instant même; qui l'exécuta dans notre vieux monde blanc?

Les compagnons d'infortune de ceux qui, avant tout, devaient produire, c'est-à-dire être dans le réel; les frères des travailleurs de l'antiquité, du moyen-âge, de la renaissance et des temps modernes; les penseurs d'Athènes, de Rome, de Cordoue, Séville, Grenade, Paris, etc.; les hommes qui, d'esclaves, devinrent bouffons; de bouffons, familiers; de familiers, affranchis; et d'affranchis, précepteurs de leurs anciens maîtres; puis de précepteurs, clercs; de clercs, philosophes; et de philosophes, législateurs moraux des quelques familles aristocratiques, non

encore éteintes ou renversées : le tout en vertu de la supériorité mentale que les sciences positives procurent à leurs initiés à mesure qu'elles s'étendent.

C'est ainsi qu'à travers les siècles a bien travaillé la vanité blanche. C'est ainsi qu'elle a concouru au développement de la plus belle et plus intelligente variante humaine.

Aucun progrès ne serait possible si le savant qui découvre les lois de l'univers, l'artiste qui les traduit en langue sentimentale et le praticien qui les vérifie en créant, ne finissaient par se rencontrer ; si, quoi qu'aient pu dire quelques misérables sophistes, le vrai, le beau et le bon, ne coïncidaient toujours.

Eh bien ! parce qu'il en est ainsi et parce que la variante mentale humaine est plus intelligente et plus belle que ses sœurs ; j'affirme que la bonté fit chez elle son avénement social ; et qu'en dépit des turpitudes, publiques et privées, qui souillent encore les faits et gestes d'un grand nombre de blancs, cette vertu se trouve profondément enracinée déjà, non dans les mœurs, non même dans les cœurs, mais dans l'esprit de leur immense majorité.

Pour me faire mieux comprendre en justifiant cette assertion, pour ne pas choquer par des conclusions trop brusques, et pour, enfin, m'étayer préalablement de vérités pleinement admises; retournons tant soit peu en arrière.

— Où la puissance assimilatrice et les réservoirs de la vie végétative, chez l'homme, atteignent-ils leur maximum?

— Dans les pays les plus arides!

— Où sa force et son activité musculaires se développèrent-elles le plus?

— Aux contrées qui, sans l'exténuer toutefois, lui imposèrent pour vivre les plus longs parcours, ou bien le contraignirent à modifier le sol et ses produits plus qu'ailleurs.

Nécessité est mère de l'industrie, qui ne connaît ce proverbe?

— Partant de là, dans quels pays habités par l'espèce humaine, la bonté devait-elle éclore?

— Dans ceux évidemment dont les peuples en avaient le plus besoin, chez les blancs de l'ancien et du nouveau monde.

Voyons un peu si les faits confirment cette conclusion toute théorique!

Faire primer la politique par la morale, substituer la civilisation industrielle au régime mi-

litaire, protéger les faibles contre les forts, et tolérer toute croyance capable de mener au bien sont, à coup sûr, des conceptions nobles, généreuses, universellement admissibles et presque exclusivement inspirées par la bonté!

Eh bien! où l'idée d'un pouvoir purement moral, purement spirituel, fut-elle mieux réalisée qu'à Tonga-Tabou et Rome?

Qui proscrivit la guerre, avec plus d'énergie que les souverains pontifes et les Toui-Touga?

Et qui, en les honorant, protégea mieux les enfants, les vieillards, les femmes et les travailleurs, que les dignes papes du nouveau et de l'ancien monde?

Ceux-ci, en faisant du producteur (chose taillable à merci dans toute l'antiquité militaire) un homme enfin matériellement libre; ceux-là, en ouvrant aux riches les rangs des nobles et des prêtres, des arikis et des rangatiras.

Ceux-ci, en instituant la monogamie, les écoles, les hôpitaux et le travail des ordres monastiques; ceux-là, en déclarant au nombre de leurs femmes toutes les persécutées, et en couvrant de leurs tabous tous les faibles, jeunes ou vieux, infirmes de corps ou d'esprit.

Ceux-ci enfin, en interposant l'excommunication, l'interdit ou l'anathème (autant qu'ils

le pouvaient) entre les puissants prêts à prendre les armes ; et ceux-là en se réservant le droit exclusif de décider l'opportunité des expéditions militaires.

La bonté, ai-je dit, devait naître chez les hommes qui en avaient le plus besoin. Eh bien ! reprenons son histoire chez ceux des blancs que nous connaissons le mieux afin de plus nettement préciser où fut son berceau.

— Parmi les peuples de l'Europe ancienne, quels furent les plus cruels batailleurs, les plus éhontés pillards, disons le mot, les plus enragés brigands ?

Ceux que leurs chefs conduisirent saccager Delphes et Rome en criant : « Malheur aux vaincus ! » les Gaulois, nos ancêtres les plus directs.

— Eh bien ! quel peuple fit plus pour l'établissement et le maintien de la papauté que la France très-chrétienne, la fille aînée de l'Eglise ?

Aucun !

— Et quand la tiare, ternie par l'intolérance, perdit la moitié de son empire, quand, au nom de la liberté individuelle, tout le nord

de l'Europe (que n'avaient pas suffisamment socialisé les empereurs et papes romains) se souleva contre l'absolutisme spirituel occidental ; où la pensée d'une religion universelle, capable de subordonner la cupidité privée à l'intérêt public ; et de cimenter, non plus les gouvernements militaires (chose à jamais impossible) par une foi commune révélée, mais tous les peuples (devenus enfin travailleurs et pacifiques) dans une même conviction née de recherches purement humaines ; où cette pensée, dis-je, alla-t-elle se réfugier où mieux éclore ?

— En France encore, à Paris même, en plein ancien repaire des vieux bandits Gaulois, aux jours des plus calamiteux revers de la guerre étrangère, à la veille des plus sanguinaires horreurs des discordes civiles, au temps où nos enthousiastes grands-pères, ivres de haine et d'amour à la fois, tonnèrent au monde moderne (non par des mots, mais par des faits) cette formule prodigieuse : « *Ni Dieu, ni roi ; la république et l'humanité.* » A une époque, enfin, en tout semblable à celle où la papauté (sauveur, elle aussi, de l'indépendance européenne) proclama sa devise sublime : « *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.* »

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Qui dit pourquoi les blancs sont devenus, plus que les jaunes et les noirs, courageux, militaires, vaniteux, bons, généralisateurs, systématiques et habiles à s'exprimer graphiquement.

MESSIEURS,

Par ma précédente lettre j'ai posé en fait que le courage, le génie militaire, la vanité, *et cœtera, et cœtera*, s'étaient plus développés chez les blancs que chez les jaunes et les noirs. En celle-ci je me propose de dire le pourquoi de ce phénomène. Mais comme la chose n'est pas facile, comme de plus j'ai à ménager certaines considérations un peu neuves ; je prendrai un fort long détour, et n'aborderai mon sujet qu'après vous avoir rappelé comment les Asiatiques et les Africains furent lancés respectivement sur les pentes qu'ils ont suivies. Soyez donc assez bons pour me laisser reprendre, en sous-œuvre, quelques-unes des observations que nous avons faites à leur égard.

Parce qu'un être vivant est d'autant plus tardif en son éveil mental, d'autant plus lent en sa croissance, et d'autant plus exigeant pour

son piédestal matériel qu'il doit aller plus loin, socialement parlant; et parce que l'Australie et l'Afrique centrales sont plus favorables aux bêtes qu'aux hommes : certains animaux sociables s'organisèrent en familles, en tribus et même en nations, aux parages les moins stériles de ces deux vastes continents, bien avant que les noirs ne songeassent à le faire.

Les nègres et les papous, que la faim et l'amour du pillage guidèrent vers les domaines de ces espèces, n'eurent donc qu'à les servir d'abord, qu'à partager avec elles ensuite, et qu'à les gouverner enfin ; c'est-à-dire (les craignant de moins en moins) qu'à les admirer, aimer et imiter de plus en plus (en laissant leur imagination enfantine s'exagérer le sentiment naturel et vrai de leur infériorité primitive envers elles), en un mot, qu'à les adorer ; pour se trouver organisés *domestiquement* en familles polygames, *industriellement* en tribus pastorales, nomades et même sédentaires, *politiquement* en patriarchats, et *religieusement* en populations fétichiques, en sociétés pensant que tout est gouverné par un ensemble de providences terrestres, végétales, animales et célestes, plus puissantes que notre espèce, par conséquent surhumaines, ou, si mieux vous aimez, divines.

Aux pays colorés (jaunes ou rouges, asiatiques ou américains), les choses se passèrent différemment et mieux.

En effet ; parce que ces pays sont très-grands et situés tous entre les montagnes et la mer, ou fort élevés ; tous, ils sont assez humides ; partant, assez fertiles ; et, partant aussi, le rendez-vous naturel des plantes et des bêtes aptes à former les sociétés les plus nombreuses, des plantes et des bêtes les plus domesticables par conséquent, ou, ce qui revient au même, des plantes et des bêtes les plus philanthropes.

Donc l'homme a pu, non-seulement y respirer, boire et manger, sans trop de fatigue, mais encore s'y ménager des loisirs en travaillant ; et dans ses loisirs consacrer à la méditation toute la force nerveuse que ne consumaient pas les organes végétatifs ou animaux; et, par ces méditations, concevoir un mode social meilleur que celui du noir.

Eh bien ! cette conception, conséquence immédiate d'un milieu plus favorable, il a pu commencer à la réaliser, grâce à des précepteurs animaux plus empressés que ceux de l'Afrique à aimer l'homme, à le servir, à s'humilier devant lui, à lui révéler sa supériorité

organique et sa grandeur possible, voire même sa mission providentielle future.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *religieusement*, en renonçant très-vite au culte des bêtes et des plantes, et très-vite aussi à celui des monstres formés de parties animales ; pour n'adorer que des idoles exclusivement composées d'organes humains, autrement dit, se faire tout à fait païen, ou même complétement monothéiste.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *politiquement*, en donnant aux pouvoirs pratiques plus d'autorité qu'aux théoriques ; aux chefs militaires plus qu'aux religieux ; et aux gouvernés (travaillant la matière) une liberté d'autant plus grande qu'ils avaient à régir des êtres moins vivants, qu'ils étaient par conséquent plus agriculteurs que pasteurs, plus industriels qu'agriculteurs, plus négociants qu'industriels, et ainsi de suite.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *industriellement*, en étendant son pouvoir jusque sur des êtres plus difficiles à comprendre et manier que ceux qui vivent, attendu qu'ils ne peuvent ni entendre nos ordres, ni volontairement nous prêter leurs forces. On conçoit aisément que j'entends parler des airs

et des eaux, des vents, des fleuves et des terres, des gaz et des liquides combustibles ou non, et surtout des solides, métaux, argiles, roches. charbons, et cœtera.

Il a pu commencer à la réaliser et l'a fait, *domestiquement*, en instituant la famille proprement dite ; en créant, dans son troupeau humain, les distinctions d'épouses, de favorites, de concubines et d'esclaves, d'enfants et de serviteurs.

Enfin il a pu commencer à la réaliser dans *sa vie individuelle ;*

Pratiquement, en recourant plus fréquemment que ne le fait le noir aux sortiléges, horoscopes, exorcismes, divinations de toutes sortes et autres pratiques ou sciences cabalistiques , émanées toutes d'un sentiment trop exagéré de ce que peut l'homme.

Intellectuellement, en ne bornant pas (comme le fait le noir, encore) ses observations aux êtres, mais en les étendant jusqu'aux actes qu'ils commettent ensemble ou successivement ; en ajoutant à la contemplation de l'espace celle des événements ou du temps ;

Et *moralement* enfin, en préférant la conception du destin, du ciel et de la nature (entités de plus en plus disciplinées et de plus en plus accessibles à l'homme) à celles de dieux tou-

jours absolus, souvent capricieux, fréquemment incompréhensibles, et jamais soumis à notre puissance.

Mais commençant à réaliser cette conception et la réalisant; c'est-à-dire, améliorant les institutions du noir ou bien y ajoutant; jamais l'idée ne lui vint (à lui coloré !) de mettre *dans la société* le constructeur au-dessus du destructeur, l'industriel au-dessus du guerrier, le pouvoir moral ou spirituel au-dessus du pouvoir pratique ou matériel, le prêtre, le savant ou l'artiste au-dessus du soldat du producteur ou du négociant; pas plus qu'elle ne lui vint de mettre, *dans la famille*, la femme au-dessus de l'homme; pas plus qu'elle ne lui vint encore de préférer *en son for intérieur* l'abstrait au concret, l'avenir au présent ou au passé.

C'est que, dans les pays jaunes ou rouges, à côté des avantages que j'ai signalés; il y a des obstacles monstrueux, que l'homme n'a pu surmonter encore, et qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut bien comprendre son développement cérébral.

Ces obstacles monstrueux (aériens, aquatiques et terrestres, vivants et non vivants) sont

les trombes, les ouragans, les pluies diluviennes, les débordements des fleuves, les raz de marée et autres cataclysmes météorologiques ; les épidémies épouvantables (peste, choléra, fièvre jaune, et cœtera) qui les suivent ; les bêtes féroces qui nagent au sein des fleuves ; celles plus nombreuses et non moins dévastatrices (insectes rongeurs de toutes espèces) que l'air apporte ; les carnassiers (reptiles et quadrupèdes) qui se cachent dans les forêts et savanes ; enfin (en quantité plus prodigieuse encore) les plantes parasites, si tenaces en leurs germes et racines, et si promptes à se reproduire.

Tous êtres aussi puissants que misanthropes et aussi misanthropes que matérialistes. Tous êtres constamment là pour fondre sur l'homme et ses travaux ; constamment là pour lui redisputer la suzeraineté des régions qu'il a conquises ; constamment là par conséquent pour exiger qu'il les repousse (de fait ou d'intention) comme seulement on peut faire les méchants, matériellement ! Tous êtres enfin constamment là pour maintenir le coloré dans les conceptions toujours concrètes et toujours relatives au présent, qui lui crée des obstacles, ou au passé, qui lui fournit des armes.

Le résumé de tout ce qui précède, le voilà !

Si le jaune, maître d'un champ de bataille qu'il ne peut quitter encore, s'est résigné à demeurer en *statu quo* social en son milieu, comme avait fait le nègre dans le sien (et quel homme, quelle famille, quel peuple, quelle race même peut indéfiniment eombattre ou produire ! !) ; si le jaune, dis-je, s'est résigné à demeurer en *statu quo*, en sacrifiant toujours le progrès à l'ordre ; du moins il ne l'a fait qu'après avoir ajouté (dans le trésor de l'humanité commencé par les noirs), la domestication des êtres inorganisés à celle de ceux qui vivent, les *richesses et les institutions du régime industriel* à celles de l'activité pastorale et agricole ; plus l'observation des événements à celle des êtres, la conquête et la mensuration du temps à celle de l'espace, *la connaissance du passé* à celle du présent ; plus enfin les *conceptions du destin, du ciel et de la nature* à celles des dieux.

Conceptions on ne peut plus bienfaisantes ; puisqu'elles ont conduit les illustrations de cette race à substituer *les allures indépendantes de la métaphysique et ses persuasions* à la servilité passive et à la foi aveugle ; *l'activité productrice du créateur* à l'inertie expectante de la créature ; et l'autocratisme politique, *le des-*

potisme humain à l'absolutisme religieux, au *fatalisme théocratique*, mille fois plus oppressif et mille fois plus sanguinaire que lui ; si on en juge par les actes de ses deux grands derniers représentants : Moïse et Mahomet,

Ces considérations une fois rappelées, abordons le sujet spécial de cette lettre ; en calquant de notre mieux l'histoire cérébrale de notre variante sur les récits qui précèdent. Autrement dit, montrons pourquoi le blanc devint, plus que le jaune et le noir, courageux militaire, vaniteux, bon, généralisateur, systématique et habile à s'exprimer au moyen de signes, plus puissants que le geste ou la voix, à nous faire communier d'idées, non-seulement avec tous ceux qui vivent, mais encore avec tous ceux qui vivront.

Les pays de notre vieux continent (Grèce, Italie, France, Espagne, Suisse, Grande-Bretagne et Scandinavie), où notre type mental se forma, n'étaient au temps jadis que de petites contrées, beaucoup plus froides et plus humides qu'elles ne le sont aujourd'hui. Et ces petites contrées étaient divisées et subdivisées à l'infini par de hautes montagnes, de profondes vallées, des fleuves peu navigables, des rivières,

des lacs et des marécages sans nombre, en provinces archi-petites.

Et ces provinces archi-petites, encombrées de plantes aquatiques et terrestres, étaient difficiles à parcourir et plus encore à défricher. Et dans ces provinces archi-petites, difficiles à parcourir et plus encore à défricher, il n'y avait (comme graines alimentaires abondantes et riches en huile ou farine) que la faine ou le gland, et (comme animaux comestibles, à la rigueur seulement) que l'urus, le cerf, le sanglier et d'autres quadrupèdes indomesticables. Le cerf, l'urus, le sanglier, et cœtera, aussi dangereux à chasser qu'à disputer aux renards, aux loups, aux ours, aux lions et autres fauves plus cruelles ou plus rusées.

Donc nos ancêtres immédiats (ceux des hommes de notre vieux monde que leur climat fit blancs, c'est-à-dire plus carnassiers que les jaunes ou les noirs et moins robustes qu'eux) trouvèrent aux pays qu'ils eurent en partage de quoi manger il est vrai, mais nulle autre assistance, morale ou mécanique.

Eh bien ! en ces contrées, plus difficiles à défricher que l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique heu-

reuse, ces hommes, si dépourvus d'instituteurs, d'aides et même de nourrisseurs animaux, que pouvaient-ils devenir, eux carnassiers et faibles au maximum? Que pouvaient-ils devenir, sinon d'enragés chasseurs, pêcheurs, brigands et cannibales (aux instants où le besoin de viande les surmenait) et des brutes (inertes, parce qu'elles étaient repues) tout le reste du temps ; en deux mots, de véritables sauvages.

Et, véritables sauvages, que pouvaient-ils aimer, comprendre et rechercher, en ces pays si favorables à la vie solitaire, sinon la plus complète indépendance personnelle! Et n'aimant, ne comprenant et ne recherchant que la plus complète indépendance personnelle, à quelle conception de la vie pouvaient-ils arriver? Quelle règle pouvaient-ils se donner? Quelle formule gouvernementale, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pouvaient-ils constamment faire et refaire, graver et regraver constamment en leur cervelle? Sinon celle-ci :

« *En tout et partout, liberté individuelle illimitée.* »

Ainsi germa, grandit et se développa tout naturellement, dans l'âme du blanc, sous l'influence d'un milieu qu'il dut subir tout d'abord, une devise diamétralement opposée au principe

« *de la subordination absolue*, » qui, tout naturellement aussi, avait germé grandi et s'était développé, dans l'âme des noirs et des jaunes, pendant qu'ils subissaient leur milieu.

Ce que l'adoption exclusive de l'une ou l'autre de ces manières de voir causa, cause et causera de conflits internationaux et civils, religieux et politiques, industriels et scientifiques, domestiques et même personnels, en Europe et par toute la terre; les historiens l'ont dit, le disent et le diront longtemps encore. Comme biologiste, je ne dois qu'une chose, mettre en relief les qualités pratiques, facultés intellectuelles et penchants affectifs que durent surtout cultiver les blancs, restés le plus sagement fidèles au point de partance de leurs ancêtres; ceux qui s'affranchirent le mieux des habitudes, sentiments et pensées des absolutistes jaunes et noirs, qui vinrent les initier à la vie sociale; ceux enfin qui réussirent le mieux à concilier l'indépendance et le concours; en se donnant pour but de n'être heureux que par et pour autrui.

Eh bien! parce que depuis les temps homériques et même fabuleux jusqu'en 1793 et même 1815; les meilleurs blancs eurent tou-

jours à combattre les despotes Asiatico-Africains, ou leurs imitateurs ; et parce que l'audace et la tactique militaire peuvent seules dispenser du nombre ; évidemment les meilleurs blancs durent toujours grandir en *courage et génie militaire*.

Puis, parce que depuis ces mêmes temps si anciens, ces mêmes blancs n'ont aimé qu'eux, compris qu'eux et voulu pour maîtres qu'eux ; parce qu'ils n'ont été domptables que par eux-mêmes ; parce qu'ils n'ont pu obéir qu'à ce qu'ils trouvaient bon, croyaient juste, ou reconnaissaient pratiquement utile ; évidemment encore, ceux qui aspirèrent à les gouverner durent développer, et chez eux et en leur propre personne :

Ou la *bonté* qui rend aimant et fait aimer, qui par conséquent permet d'entraîner l'homme par le sentiment, et, partant, de le gouverner par la logique du cœur ;

Ou celles de nos facultés intellectuelles (*induction* et *déduction*) qui servent le plus à comprendre et se faire comprendre, qui aident le mieux par conséquent à vaincre l'homme avec son propre cerveau, et, partant, à le gouverner par la logique de l'esprit ;

Ou bien enfin, l'habitude et le goût du tra-

vail, sans lesquels nulle expérimentation matérielle n'est possible ; sans lesquels, par conséquent encore, on ne saurait convaincre et gouverner l'homme, qui n'accepte que les résultats produits par lui-même, qui ne cède en un mot qu'à la logiqne des faits.

L'une ou l'autre de ces trois aptitudes mentales, dis-je, ou mieux toutes ensemble, ils durent les développer autant que possible.

Puis, parce que la persuasion était l'arme la plus puissante auprès de nos ancêtres immédiats (comme elle l'est encore près de nous, aujourd'hui) ; et parce qu'on n'arrive à glisser, en notre âme, telle résolution, qu'au moyen d'impressions stimulant notre intelligence, notre caractère et nos penchants de telle sorte, que leur triple travail produise telle pensée : ceux des sauvages blancs de la vieille Europe, qui aspirèrent à gouverner leurs semblables, durent, également aussi, développer (en eux-mêmes et chez les autres) les *facultés d'expression* les plus persuasives, le goût des beaux arts qui nous captivent le mieux, ceux surtout qui s'adressent à nos sens éminemment élevés et sympathiques (oreille et vue) ; et, par cela même, parmi les procédés, instruments et signes qu'ils comportent, ceux qui permettent

le mieux à l'homme solitaire de reconstruire, en sa propre tête, les sons et les images qui l'ont charmé le plus, c'est-à-dire les lettres, notes, et autres signes graphiques dont les poètes, musiciens et peintres usent tant.

Enfin, parce que de tous les penchants, qui nous poussent vers autrui, la *vanité* est celui qui nous soutient le mieux en nos gestes et discours, quand nous voulons persuader les autres, quand nous voulons qu'ils nous persuadent et, surtout, quand nous voulons qu'ils ne le fassent pas ; cette dernière de nos aptitudes mentales caractéristiques dut, constamment aussi, croître, et chez les blancs qui aspiraient au pouvoir, et chez ceux qui les repoussaient.

Elle dut constamment le faire et le fit à tel point que, parlant des blancs, on a pu dire, on dit et l'on dira longtemps encore :

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité. »

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Durée probable du bizarre amalgame cérébral qui caractérise le blanc d'Europe. — Comment celui d'Océanie fut mis sur la même pente mentale que nous.

MESSIEURS,

Dans ma dernière lettre, j'ai dit les causes matérielles et sociales, qui tant développèrent le courage, la vanité, le génie militaire, et cœtera, et cœtera, chez les blancs de l'ancien monde. En celle-ci, je me propose de fixer la durée probable de ce bizarre amalgame de caractéristiques cérébrales.

Evidemment s'il est utile, si les additions et changements qu'il fit apporter aux conceptions asiatico-africaines par l'élite des Européens sont bons ; il faut qu'il persiste jusqu'à ce que la majorité de notre espèce (au moins) les ait acceptés. Eh bien ! ces modifications, quelles sont-elles ? Rappelons-les d'abord. Nous les jugerons ensuite.

Les jaunes (après avoir considérablement

enrichi le commun trésor, qui sert de base à la puissance de notre espèce, commun trésor commencé par les noirs), les jaunes, dis-je, sont fatigués à leur tour de leurs très-longs efforts sociocratiques, et cèdent forcément la direction de notre vieux monde aux blancs, demeurés jusqu'alors parfaitement sauvages !

Immédiatement l'intelligence, éminemment révolutionnaire de ces derniers, porte le flambeau de l'abstraction dans le recueil des connaissances, empiriquement amoncelées par leurs devanciers en civilisation ; et tout aussitôt la lumière s'y fait.

Tout aussitôt, les similitudes et les dissemblances apparaissent. Tout aussitôt l'induction découvre des lois, la déduction crée des systèmes et la science naît.

La science abstraite, mère de la prévision, qui tout naturellement ajoute la notion de l'*avenir* à celle du présent et du passé, la conception du *progrès* à celle de l'ordre et la connaissance du *mouvement* à celle de l'espace et du temps qu'il combine.

Voyez comme tout s'enchaîne. Voyez ce

qu'ont produit ces trois idées mères; la dernière surtout !

L'homme connaît le mouvement ! Vite il fait des machines. Les machines faites ; il se fatigue moins. Se fatigant moins ; il pense davantage. Et pensant davantage ; il fait du travail autre chose qu'une imitation servile.

Le travail n'étant plus une imitation servile ; le régime des castes s'écroule. Le régime des castes écroulé, le producteur devient matériellement libre. Matériellement libre ! il le devient civilement. Civilement libre ! il le devient politiquement. Politiquement ! religieusement. Et religieusement ! mentalement.

Poursuivons cette logique des faits. Cet homme, devenu libre par la pensée, prévoyant par la science, et puissant par la machine, de quoi va-t-il s'occuper ? de perfectionner notre espèce, plus toutes celles qui sont philanthropes, plus encore la terre tout entière.

Et ce faisant, et s'en trouvant bien ; où arrivera-t-il ? A croire de plus en plus à sa propre providence, et de moins en moins à celle de la nature, du ciel, du destin, ou des dieux.

Et (croyant de plus en plus à sa propre providence et de moins en moins à celle de la nature, du ciel, du destin ou des dieux) à quelle pensée finale s'arrêtera-t-il? A considérer le genre humain, comme ayant mission de corriger (à travers les siècles, avec l'assistance de tout ce qui est perfectible) une création défectueuse sous mille et mille rapports.

Ce qui tout naturellement le conduit à la notion d'une providence collective et abstraite, plus puissante et plus viable que chacun de nous, d'origine toute naturelle, à bonté, intelligence et forces toujours croissantes, qui (de plus en plus et de mieux en mieux) travaille à emparadiser la terre, améliorer tous nos auxiliaires bénévoles et angéliser l'homme; par l'activité continuelle de tous les êtres philanthropes, qui d'abord peuplent simultanément l'espace, et puis ensuite successivement le temps.

Ou si vous préférez, à cette phrase trop longue, un seul mot; ce qui tout naturellement le conduit à la notion de l'humanité.

De l'humanité! qui le fait naître, qui protége son enfance, utilise les forces matérielles de sa virilité et puis celles mentales de son âge mûr,

qui entoure d'égards sa vieillesse, recueille sa dépouille mortelle, sanctifie sa mémoire en raison des services bénévoles et même involontaires qu'il a rendus, et se l'incorporant grandit sa valeur de toute celle qui le personnifiait.

De l'humanité ! qui, toujours maternelle et toujours relative en ses jugements, lui montre en chaque être ce qu'il y a de vrai, de beau, de bon, savoir : dans la femme, son supérieur en moralité ; dans le vieillard, son supérieur en sagesse ; dans l'enfant (son protecteur futur), son supérieur en avenir ; et dans chacun des travailleurs de son âge, un auxiliaire du grand œuvre dont elle lui confie un détail ; et cœtera, et cœtera.

De l'humanité, enfin ! qui l'a rendu et le rend de plus en plus possesseur de tous les êtres vivants ou non, et surtout de toutes les forces qu'ils récèlent ; pour qu'achevant la conquête (commencée par les noirs et poursuivie par les jaunes) il devienne un jour assez maître de son milieu et suffisamment libre de soucis matériels, pour songer à mettre l'avenir au-dessus du présent et surtout du passé, l'abstrait au-dessus du concret et le pouvoir spirituel au-dessus du temporel ; autrement dit l'intelligence au-dessus de la force, et le sentiment au-dessus de l'intelligence ; autrement dit encore, le cons-

tructeur au-dessus du destructeur, l'industriel au-dessus du soldat, le savant au-dessus de l'industriel, l'artiste au-dessus du savant, le prêtre au-dessus de l'artiste et la femme au-dessus du prêtre.

Toutes choses que jamais ne firent ni les noirs ni les jaunes; mais que lui blanc fait déjà, en chaque lieu et en chaque circonstance où ses besoins matériels se taisent. C'est-à-dire, dans son intérieur, dans ses salons, dans ses temples, voire même dans ses clubs en temps de paix.

Parlant ainsi, je ne fais allusion, bien entendu, qu'aux Européens, trop peu nombreux encore, qui posent en principe que l'homme adulte doit nourrir la femme, l'enfant et le vieillard; que la monogamie doit avoir pour complément l'abolition du divorce et même le respect du veuvage; qui posent en principe, que la publicité des actes gouvernementaux doit remplacer l'action mystérieuse et dégradante du despotisme des autocrates; qui posent en principe que la liberté de conscience et l'irrésistible entraînement de la conviction scientifique valent mieux que l'obéissance aveugle aux préceptes d'une foi théocratique et que les

inspirations, si capricieuses et si fréquemment discontinues de la grâce.

Et parlant ainsi ; je ne fais allusion qu'aux Européens qui veulent que la fraternité moderne, des hommes et des peuples travailleurs, se mette aux lieu et place de la morgue toujours provocante des noblesses et des nations militaires ; qu'aux Européens qui disent que la solidarité cordiale dans le devoir vaut mieux que l'hypocrite respect accordé au privilége ; que le choix réfléchi du chef est préférable au hasard de la naissance ; le dogme de la souveraineté du peuple à celui des droits divins ; et cœtera, et cœtera.

Ou si vous préférez, à ces périodes si longues, bien qu'inachevées, une phrase un peu plus courte ; je dirai que, parlant ainsi, je n'ai fait allusion qu'à ceux des Européens qui ont secoué le joug de la métaphysique et du théocratisme, assez pour substituer aux règles absolutistes (spirituelles ou temporelles, d'origine africaine ou asiatique) les préceptes toujours si bons que l'humanité recommande : toujours si bons, parce qu'ils sont toujours relativistes !

Cette récapitulation fort inexacte des principaux travaux de notre espèce une fois ébauchée, que nous reste-t-il à faire, pour savoir si le bizarre amalgame de nos caractéristiques cérébrales doit durer encore, et jusqu'où il doit durer? Examiner si ces additions et changements apportés aux conceptions asiatico-africaines par l'élite des Européens valent mieux que tous les engins sociaux qui nous viennent de l'Egypte, de l'Asie mineure ou de l'Inde.

Eh bien! valent-ils mieux? Oui, vous n'en doutez pas, ni moi non plus! Donc nous devons mentalement rester encore ce que nous sommes; et ce, jusqu'à ce que la majorité de notre espèce (savoir les rétrogrades théocratiques ou militaires et les révolutionnaires déistes ou métaphysiciens) ait adopté les conceptions philosophiques des quelques enthousiastes de l'avenir que renferment les divers états de l'Europe occidentale.

Alors, mais seulement alors, on pourra songer à remplacer dans ce bizarre amalgame cérébral (produit par la topographie européenne, d'une part, et les importations jaunes et noires, de l'autre) on pourra, dis-je, songer à remplacer les aptitudes mentales qui l'entachent

par des facultés plus aimables, afin que, traduites par nos formes extérieures et les traits de notre visage, elles vaillent à notre blanche variante des reliefs plus expressifs que ceux formulés par Athènes, et surtout meilleurs que ceux conçus à Rome.

Mais, laissons l'avenir à ce qu'il sera et rentrons dans notre sujet, non plus pour disserter encore sur les blancs de l'ancien monde, mais sur ceux du nouveau.

Donc, pourquoi ceux d'Océanie, pourquoi les Polynésiens sont-ils devenus courageux, batailleurs, vaniteux, et cœtera, et cœtera, plus que ne le sont les Papous de la Nouvelle-Hollande et que les colorés des nouvelles Hébrides ou de la Nouvelle-Calédonie ? Parce qu'ils subirent, de la part de leur milieu, des pressions, les unes bonnes et les autres mauvaises, analogues à celles qui ont despotisé nos ancêtres.

Le parallèle suivant va confirmer pour vous, j'espère, cette nouvelle assertion.

Le berceau de nos aïeux était on ne peut plus favorable à la vie sauvage, parce qu'il

était divisé et subdivisé en provinces petites, archi-petites, par de hautes montagnes, des fleuves peu navigables, des vallées profondes, des lacs, des marais, et cœtera, et cœtera.

Eh bien! ces pays petits, archi-petits, que sont-ils, en comparaison des archipels, îles et îlots polynésiens? De gigantesques continents!

Et ces hautes montagnes d'Europe, ces vallées profondes, ces fleuves peu navigables, et cœtera, et cœtera, que sont-ils en présence des plaines immenses de l'Océan Pacifique et des récifs infranchissables qui défendent l'accès de ses microscopiques îlots, si distancés les uns des autres, que c'est par centaines et milliers de lieues qu'on marque l'intervalle qui les sépare? Que sont-ils? des obstacles véritablement nains.

En tout ce qui précède, j'ai fait abstraction, bien entendu, de Chatam et des trois îles Néo-Zélandaises, les plus grandes terres qui soient en Polynésie. Les plus grandes! bien qu'à elles quatre elles ne vaillent pas en étendue l'Angleterre et l'Ecosse réunies.

Eh bien! encore les hautes montagnes, les vallées profondes, les fleuves peu navigables,

les lames si courtes, les gouffres et les rochers si redoutés de la Méditerranée, Charybde et Scylla ! qui tant firent durer la sauvagerie de nos ancêtres, en entravant leurs communications ; que sont-ils auprès des cimes éternellement couvertes de neige des pays Mahouris, des chaînes infranchissables et infranchies encore, des lacs immenses, des marais de boues sulfureuses, des forêts vierges, des vastes plaines aux géantes fougères, qui découpent leurs îles, et des tempêtes si fréquentes et si furieuses, qui ne permettent même pas à nos vaisseaux d'en explorer leurs côtes occidentales ; que sont-ils ? sinon des nains encore !

Les obstacles topographiques à peu près appréciés, passons à ceux d'un autre genre.

Nos ancêtres n'avaient en fait de gros animaux, comestibles à la rigueur seulement, que l'urus, le sanglier ou le cerf. Faute de viande ; que devinrent-ils ! eux blancs ! c'est-à-dire carnassiers, de par leur climat, plus que les jaunes et les noirs ? anthropophages ! (En Islande, l'homme, au temps de Guillaume le Conquérant, mangeait encore de l'homme.)

En Polynésie sous-tropicale, en fait de quadrupèdes mangeables, de viande, qu'y a-t-il ?

Rien, absolument rien. Et à Chatam ou bien encore à la Nouvelle-Zélande? rien non plus, sauf quelques chiens sauvages, si rarissimes qu'on pourrait mettre en doute leur existence; sauf eux et les ours, dont la présence au sein des montagnes inaccessibles de la grande île du Sud, est plus problématique encore.

Etonnez-vous, après cela, que les blancs polynésiens soient devenus et restés cannibales jusqu'à ce jour. Et cela si naturellement (j'ai honte de parler ainsi), qu'ils vous racontent les plus naïves légendes (*a*) et les plus touchantes histoires d'amour (*b*), qu'ils s'encouragent (même enfants) à la plus pure morale (*c*), tout en mangeant de la chair humaine.

Mais pourquoi, eux sauvages, seraient-ils conséquents sous ce rapport; lorsque nous civilisés nous le sommes si peu, quand il s'agit de guerre?

Poursuivons notre parallèle.

Pour s'organiser domestiquement, politiquement, religieusement, nos ancêtres, qui eurent-ils pour modèles? Les sociétés aussi incomplètes qu'éphémères de quelques animaux brouteurs, amoureux de la solitude jusqu'à être presque bêtes fauves!

Eh bien ! pour devenir chefs de famille, citoyens et croyants; les blancs polynésiens qu'eurent-ils pour modèles? Pas un seul herbivore sociable, si petit qu'il soit; pas un seul ; rien ; absolument rien ! Consultez leurs traditions sacrées, l'histoire de la création de leur monde (*d*) ; et vous en serez convaincus.

Étonnez-vous, après cela, s'ils échappèrent encore plus parfaitement que nos ancêtres immédiats au fétichisme ; si par suite ils donnèrent de tous les phénomènes qui ont fixé leur attention des explications tout humaines ; si d'emblée, pour ainsi dire, ils tombèrent dans le paganisme ; si enfin les conceptions religieuses auxquelles ils s'élevèrent furent, comme les nôtres, mises par leurs chefs moraux sous la sauvegarde de héros, demi-dieux et dieux anthropomorphes.

Deux mots encore et je termine ce parallèle, que je reprendrai peut-être un jour.

Nos aïeux restèrent sauvages, absolument sauvages, jusqu'au moment où leurs initiateurs jaunes et noirs vinrent (avec leurs institutions, instruments et provisions de toutes sortes) les lancer dans la vie sociale. Mais, à partir du jour où ils eurent toutes les ressources de l'ac-

tivité pastorale, agricole et industrielle; à partir de l'heure où, sans avoir l'esprit et les habitudes que donnent ces trois manières de vivre, ils en eurent toutes les forces, ils se lancèrent dans la vie militaire, intellectuelle et esthétique : sans vouloir même estimer à leur égal les deux variantes humaines qui leur avaient permis de le faire. Qui leur avaient permis de le faire! en les dispensant de tout souci végétatif et musculaire; c'est-à-dire en leur donnant de quoi boire et de quoi agir au delà de leurs besoins matériels.

En Océanie, les cadeaux et les bienfaits des noirs et des colorés, des Papous et des naturels de la Nouvelle-Calédonie ou des Nouvelles-Hébrides, aidèrent-ils semblablement les blancs polynésiens à mépriser l'activité pastorale, agricole ou industrielle; pour devenir, eux aussi, amoureux de la guerre, penseurs et artistes? Non, c'est tout bonnement la terre et le ciel qui leur rendirent ce service. Car, tout en les privant absolument d'animaux domestiques et de métaux, ils leur fournirent sous les tropiques plus d'aliments savoureux qu'ils n'en pouvaient consommer; et dans les îles, situées sous la zone tempérée, à Chatam et à la Nouvelle-Zélande entre autres, tant de racines de fougères, que cette plante devint en beaucoup

d'endroits un obstacle à leurs pérégrinations. Or la racine de fougère, dont le principe amer et purgatif est si facile à détruire sous la cendre chaude, n'est que gomme et fécule. De plus elle possède cette vertu précieuse, au dire des Mahouris, de donner force, courage et génie militaire à celui qui la mange. Mais j'anticipe énormément trop sur ce qui doit suivre.

La conclusion de ce long parallèle, que je pourrais beaucoup allonger encore, la voici.

Les Polynésiens (dispensés, par la douceur et la fertilité de leur climat, de toute activité végétative ou animale un peu fatigante) se sont lancés d'eux-mêmes dans le domaine de l'abstraction ; et sont arrivés de travail en travail et de conséquence en conséquence, à ces deux résultats caractéristiques : 1° d'être blancs, malgré le soleil tropical qui les surplombe : et 2° d'être plus épris de la supériorité spirituelle que de la puissance matérielle ; malgré l'antropophagisme qui entache encore leurs mœurs et plusieurs de leurs institutions.

De sorte que, sans assistance aucune, ils ont fait de l'autre côté de la terre, pour leur corps et pour leur âme, ce que nous autres Européens (qui préférons aussi la valeur morale à la force physique ; malgré ce qui nous reste

de monomanie bataileuse) nous n'avons pu faire de celui-ci, qu'à partir du jour où les Africains et les Asiatiques nous prêtèrent de quoi dominer suffisamment un milieu naturellement trop fort pour nous.

POST-SCRIPTUM.

J'en étais là, de ces considérations générales sur l'espèce humaine, quand j'eus avec Prosper Enfantin la conversation que je résumerai, dans un instant.

Avec Prosper Enfantin ! s'écrieront les personnes qui sont au courant du positivisme. « Comment ! vous, disciple d'Auguste Comte, » avez-vous pu aimer et fréquenter ce chef » d'une doctrine, si contraire à la vôtre ? »

A cela je répondrai : . .

1° Que ses écrits sont trop vagues, pour qu'on puisse affirmer qu'il était pour ou contre quoi que ce soit ;

2° Que c'est à Fourrier, non à lui, que revient la honte d'avoir glissé, jusqu'au bout, sur la pente fatale qui conduisit à proposer d'abolir la famille et la propriété, par la communauté des femmes et des biens ;

3° Que presque tous les Saint-Simoniens ont réfuté largement ces deux aberrations anti-sociales, en se mariant, s'enrichissant ou faisant les deux à la fois ;

4° Que si le père Enfantin a nié théoriquement la valeur des deux plus admirables institutions de l'humanité, de fait il les a reconnues, en testant, d'une part ; et, de l'autre, en mourant dans les bras de sa fille (Mme Guillaume) et de ses deux petits-fils (Auguste et Emile) ;

5° Que de fait encore, les Saint-Simoniens ont rendu hommage aux droits du sang, en laissant à ces deux Messieurs le soin d'ensevelir leur grand-père. (J'ai soutenu sa tête admirable pendant qu'on le mettait au cercueil ; et j'affirme qu'il n'y avait, pour nous aider en ce pieux devoir, aucun des soi-disants fils de sa grande famille.)

6° Que. . . . .

Mais pourquoi parler des disciples et du chef d'école, quand il ne s'agit que de l'ami intime ; pourquoi discourir sur l'homme public, sur le chercheur, que son intelligence a si malheureusement conduit à se calomnier par ses propres écrits, lorsqu'il n'est question que de la personne au cœur noble et généreux, qui vous

imposait l'affection par la puissance de ses bienfaits?

Donc, parce que j'ai trouvé, dans Prosper Enfantin, un protecteur empressé de secourir mes besoins matériels et mes chagrins par sa bonté, mes hésitations par son courage, et mon travail mental par son esprit si vif à tout comprendre, et surtout si affable et si modeste à bien conseiller; je l'ai aimé, je l'aime et l'aimerai toujours; et, toujours! j'aurai plaisir à l'appeler du nom de Père que la gratitude a, lentement mais profondément, gravé sur mes lèvres.

Ces choses dites, je rapporte, aussi fidèlement que possible, la conversation promise; afin qu'on puisse apprécier, à sa juste valeur, le noble et délicat empressement que mettait le Père à me soutenir dans la voie du positivisme:

***

— Père, en ma prochaine lettre, je dirai par quelles circonstances topographiques la France fut conduite à poser la formule du grand problème social que le blanc prototype doit résoudre, par ses mœurs et par ses formes.

Puis, dans la suivante, j'examinerai le sort qui attend chacune de nos trois variantes humaines...

— Et toutes ces choses, jointes à celles que vous m'avez lues déjà, formeront ce que vous nommerez l'introduction de votre livre.

— Précisément.

— Eh bien ! je crois que vous vous faites, d'une introduction, une idée tant soit peu fausse.

— Je la considère comme étant, à l'ouvrage qui doit la suivre, ce qu'est une ouverture aux trois, quatre ou cinq actes d'un opéra. Autrement dit, je pense qu'elle doit renfermer tous les motifs qui seront développés dans le courant du poëme; quitte à produire un peu de confusion.

— Un peu, soit ! mais pas trop ; et ce trop viendrait certainement...

— (S'il n'est déjà venu ?)

— (Peut-être !...) Et ce trop viendrait certainement si vous ne renonciez d'abord aux deux lettres que vous vous proposez de faire encore. Croyez-moi ! Vous désirez qu'on écoute, non pas quatre ou cinq, mais vingt, trente, quarante de vos actes ou plus.

— Oui Père.

— Eh bien ! commencez par ménager votre public et, surtout, commencez par ne pas l'effrayer, par ne pas lui froisser le tympan, par ne pas lui brouiller la mémoire en soulevant une question nouvelle à chaque ligne ; en disant, à chaque ligne : Je vais vous parler de ceci et de cela, de cette chose encore, et de cette autre ensuite, et de celle-ci après.

— Ce qui veut dire que vous trouvez mon introduction trop longue.

— Oui.

— Et comment l'aurais-je faite plus courte ? Fallait-il donc ne pas même indiquer la solution des problèmes qu'elle pose ?

— Eh ! qui vous priait d'en poser tant ! Une ouverture n'est pas un opéra : et certainement, une bonne esquisse, un peu finie, sert mieux une doctrine que mille ébauches, toutes confuses.

— Eh bien ! Père, je renonce à mes deux lettres. Passons aux observations.

— Si je vous ai bien compris, vous prétendez que l'homme est un, malgré les trois grandes variantes qu'il a produites.

— Et ses très-nombreuses sous-variantes.

— Et ses très-nombreuses sous-variantes.... (Vous êtes prodigieux d'impatience!... Croirait-on pas que je vous attaque... Tâchez donc un peu d'être calme!)..... Donc vous admettez l'unité de l'espèce humaine?

— Oui, Père, avec M. de Blainville, bon nombre de naturalistes et la Bible, par dessus le marché.

— Laissons de côté cette dernière et revenons à notre espèce. Donc vous admettez qu'elle est une.

— Oui, Père.

— Eh bien! croyez-vous que les deux premiers types qu'elle a produits soient appelés à disparaître absolument et que le troisième ait existé dès l'origine? Croyez-vous qu'à une époque donnée la variante végétative n'ait pas été universelle? Croyez-vous, enfin, qu'un jour la musculaire et elle seront éteintes radicalement, au profit du type mental, comme vous l'avez prejugé?

— Que notre variante végétative (abstraction faite de la couleur, bien entendu) ait été univer-

selle, en un temps donné, c'est une manière de voir qui me paraît assez croyable, et que les découvertes faites dans les plus vieilles sépultures d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique font mieux qu'autoriser; confirment! Et, soit dit en passant, ma théorie s'en accommode assez bien.

Mais que le type mental prévaille un jour par tout et reste seul; c'est ce qui me paraît douteux. Je dirai plus, j'affirme que, s'il persévère dans ses renaissantes monomanies militaires, les quelques blancs qu'il a déjà produits retourneront certainement vers le type jaune, sinon vers le noir; à mesure que, de plus en plus, ils rétrograderont vers l'absolutisme politique sinon vers le religieux, vers l'autocratisme sinon vers le théocratisme.

— Laissons encore de côté les résultats fatals du militarisme, s'il dure, et voyons ce qui arrivera s'il ne dure pas!

— S'il ne dure pas, je crois, Père, que le type mental prévaudra, même en Afrique et en Australie centrales; quand l'industrie humaine y aura fait venir de l'eau.

— Auquel cas les types végétatif et musculaire disparaîtraient complétement?

— Complétement, je ne le crois pas.

— Eh bien! moi, je dis non; vu qu'il nous

est aussi impossible d'anéantir absolument que d'absolument créer.

— Père, vous avez raison, mille fois raison. Oui nous ne pouvons pas plus annuler en notre corps une aptitude et un organe quelconques (si petits qu'ils soient, si peu de temps même qu'ils nous aient servi dans le sein maternel, à partir du jour où nous avons pris forme humaine) que nous ne pouvons en faire naître un et une, dont on n'ait vu de tout temps des vestiges.

— Eh bien! pourquoi n'avez-vous pas insisté davantage sur cette impossibilité absolue d'absolument anéantir un quelconque de nos organes, ou, ce qui revient au même, sur cette absolue possibilité de partout et toujours retrouver des traces de chacun de nos trois modes vitaux. Partout et toujours, entendez-vous bien, si énorme que soit le développement acquis par lui au détriment des deux autres.

— Mais, Père, j'en ai parlé!

J'en ai parlé en ce qui regarde le végétatif, à propos des rachitiques qu'on rencontre surtout dans les grandes villes blanches, et, pour ce qui concerne les jaunes, au sujet des travailleurs de tous les pays.

— Oui, je n'en disconviens pas, mais ni assez longuement, ni assez nettement!

— Donc, Père, vous auriez voulu m'entendre dire : ce que j'ai avancé (sur l'homme végétatif musculaire et mental) est si vrai qu'on retrouve constamment les influences, ou mieux, la traduction de ses trois modes vitaux dans sa vie privée aussi bien que dans sa vie domestique ; dans sa vie industrielle aussi bien que dans sa vie artistique ; dans sa vie sociale aussi bien que dans sa vie religieuse ; dans les règles, mœurs et coutumes, qui gouvernent sa personne, aussi bien que dans les codes qui président à ses rapports avec ses semblables et le restant de l'univers...

— (Le voilà parti !...)

— (Vous souriez, Père !...) Et cela, soit qu'on l'examine comme individu, comme famille, comme cité, comme nation ou comme variante... (Vous souriez encore !)

— (Allez toujours, ce que vous voulez dire...)

— (Vaut mieux que ce que je dis !) ou même comme variante ! En effet, au lieu d'examiner l'ancien monde, regardez l'Europe seulement ; et, dans ses divers Etats, vous trouverez ici un peuple (la France) vivant surtout par sa force mentale ; là une nation (l'Angleterre) devant tout son prestige à sa prodigieuse activité mécanique ; plus loin, deux, trois, quatre, cinq pays (l'Italie, l'Espagne, le Portugal...) qui ne

subsistent que par leur vigueur végétative, que par la prodigieuse fécondité de leur sol.

Donc, vous auriez voulu m'entendre dire : Ce que je soutiens est si vrai ! qu'en passant du grand au moindre, du continent à la nation, vous retrouvez les mêmes tendances, ou mieux les mêmes traductions sociales de notre triple nature. Ainsi, en France encore, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, partout ! une capitale qui mentalement gouverne (c'est-à-dire mentalement discute et résout les grands problèmes sociaux) ; autour d'elle, des villes de province qui activement, mécaniquement, transforment en objets aptes à la consommation immédiate les richesses agricoles ; et, autour de ces villes de second ordre, encore des campagnes qui font croître ces matières premières.

(Parlant ainsi, je fais abstraction, bien entendu, des époques révolutionnaires ; des temps où Paris, Londres, Madrid, et cœtera, ne sont pas mentalement opprimées par les campagnes, et financièrement ne les exploitent pas.)

Donc, vous auriez voulu m'entendre dire encore : En passant du moindre au tout petit, de la nation à la commune ; toujours vous retrouvez les mêmes traductions sociales de notre triple nature ; toujours un pouvoir spirituel, dit conseil municipal ; une puissance matérielle,

active, musculaire, un ensemble de citoyens empressés de créer la richesse publique par leur travail ; et toujours derrière eux des vieillards, des enfants et des femmes, en d'autres termes, des êtres à l'état végétatif; ceux-là parce qu'ils déclinent déjà, ceux-ci parce qu'ils grandissent encore, et ces dernières parce que leurs nobles fonctions puéro-maternelles les y maintiennent provisoirement.

Donc, vous auriez voulu m'entendre dire encore (poussant jusqu'au bout cette dissection du cadavre européen, passant du plus petit au tout à fait minime, de l'infime nombre collectif humain à l'unité sociale, de la commune à la famille) : toujours mêmes traductions de notre triple nature, savoir : ici l'adulte dont le travail nourrit tous les autres membres du foyer domestique ; là le vieillard et la femme, pouvoir intellectuel et moral ; et plus loin l'enfant qui végète encore.

Donc enfin, vous auriez voulu m'entendre dire : Voyez si j'ai raison ! Voyez si chacune des fractions constituantes du foyer domestique ne redit pas les mêmes choses dans le cours de sa vie privée, de sa vie individuelle !... Si, jeune, chacun de nous n'est pas à l'état végétatif, socialement parlant ; adulte, à l'état actif, à l'état de producteur ; âgé, à l'état mental, à l'état

de conseiller!... Si, jeune encore, de la mamelle à la deuxième dentition, chacun de nous n'est pas surtout à l'état végétatif; de la deuxième dentition à l'adolescence, à l'état musculaire; et de l'adolescence à la puberté, à l'état mental: le tout durant l'éducation proprement dite!... Si, au début de sa vie civique, chacun de nous n'est pas employé d'abord; patron ensuite; et puis après commanditaire, pour peu qu'il soit capable!... Si, enfin la virilité finie, chacun de nous encore ne passe pas successivement, pour défaire son existence en ce monde; de l'âge mûr à la vieillesse, et de celle-ci à la décrépitude; de l'etat mental maximum à l'état d'être de moins en moins actif musculairement, d'abord, et cérébralement ensuite!...

— Reposez-vous, je vous en prie, sans quoi je ne pourrai vous faire une dernière question.

. . . .

. . . .

— Une dernière question, Père! Et laquelle? A quoi tout cela peut-il servir; n'est-ce pas?

Mais à faire (ni plus ni moins) de beaux et bons enfants...

— (Brrrou!... le voilà reparti!!)

— ... De beaux et bons jeunes gens, de beaux et bons hommes, de beaux et bons vieillards, et de beaux et bons anges gardiens! De très-belles

et de très-bonnes jeunes filles, de très-belles et de très-bonnes mères de famille, et de très-beaux et très-bons anges gardiens encore! De très-beaux et très-bons cultivateurs, de très-beaux et très-bons ouvriers, et de très-beaux et très-bons chefs, soit temporels, soit spirituels; ou, si mieux vous aimez, de très-beaux et très-bons riches soit de fortune, soit de science, soit surtout de cœur; en un mot de vrais citoyens; le tout, au moyen d'un système d'éducation basée sur la connaissance positive de la nature humaine statique et dynamique.

— Les jolis mots!... Tenez; vous n'en pouvez plus. Eh bien! avouez que si je vous poussais un peu vous m'enfourcheriez ce nouveau dada.

— Oui, Père, très-probablement.

— Un dernier aveu, pour clore cette causerie.

— N'est-il pas vrai que la tentation vous démange d'adjoindre tout ce que vous venez de me dire à votre si longue introduction?

— C'est vrai.

. . . .

. . . .

Notre dialogue en resta là. Mais en partant je résolus de publier cette conversation si bien

faite, ce me semble, pour donner une idée de l'extrême bienveillance avec laquelle non-seulement le Père m'écoutait, mais encore m'aidait à penser.

DERNIER AVIS.

Ma prochaine publication parlera des Papous australiens et donnera la théorie de l'homme noir, de l'homme formant le prototype végétatif de notre espèce.

FIN.

NOTES ET PIECES JUSTIFICATIVES.

Les morceaux qui vont suivre sont des traductions, libres mais scrupuleusement exactes, des chapitres 1, 2, 15 et 17 de l'ouvrage que sir George Grey (ci-devant gouverneur et gouverneur actuel de la Nouvelle-Zélande) a publié sous le titre de : « *Polynesian mythology, and* » *ancient traditional history of New-Zeland* » *race, as furnished by their priests and* » *chiefs.* »

LES ENFANTS DU CIEL ET DE LA TERRE

OU

LA CRÉATION DU MONDE (d)

Comme la racontent les naturels de la Nouvelle-Zélande, autrement dit les Mahouris. (C'est ainsi qu'ils se nomment entre eux.)

Les mots qui suivent signifient :

TANGORA.	Poisson, ou mieux nageur de toute espèce.
RONGO-MA-TANÉ. .	Patate sucrée, comestible végétal adouci par la culture, ou mieux encore plante domestiquée.
HAOUMIA-TIKITIKI.	Racine amère de fougère comestible végétal resté âpre faute de culture ou mieux encore plante indomesticable.
TAHOUHIRI-MA-TÉA.	Vents, tempêtes, phénomènes atmosphériques.
TOU-MATAHOUENGA.	Homme.

Ce qu'il y avait au commencement de tout.

Les hommes viennent d'un couple unique, source de tout ; Rangui, le vaste ciel qui les surplombe, et Papa, la terre immense qui les supporte.

Dans le principe ; ces deux êtres, étroitement unis et recouverts par l'obscurité, engendraient.

Leurs enfants, de toutes sortes, étaient déjà fort nombreux et déjà même se demandaient si la nuit différait du jour ; que les ténèbres duraient encore ; que la première division des temps et la dixième, la dixième et la centième, la centième et la millième étaient confondues ; et que ni elles, ni les autres êtres ne voyaient.

Cause des modifications qui surviennent. Chaos transitoire.

Cette obscurité continuelle finit par dégoûter les fils du ciel et de la terre.

Alors, délibérant, ils dirent : « Faut-il les tuer ou bien les séparer ? »

Tuons-les, fit Tou-Matahouenga, le plus féroce de leurs enfants, tuons-les ; c'est le plus sage !

Non ! répondit Tané-Mahouta (père et dieu des forêts, de leurs habitants et de tous les objets en bois), n'en faisons rien ; séparons-les seulement ; c'est préférable. Repoussons le ciel, loin, bien loin, très-loin au-dessus de nos têtes. Qu'il nous devienne même étranger ! Mais gardons la terre sous nos pieds, pour quelle reste notre bonne mère nourrice.

Tous consentent; sauf Tahouhiri-ma-téa, dieu et père des vents et tempêtes. Il craint que la séparation de ses père et mère ne détruise son empire; se désole; et crie tant qu'il peut.

Aussitôt, la lumière et l'obscurité, les clairvoyants et les aveugles, les nombres, l'espace et le temps s'agitent, se confondent et clabaudent : « Qu'ils meurent! — Non! — Qu'on les » sépare, — Que les hommes vivent! — Qu'on » y voie! — Que nous puissions grandir! »

Tels sont les vœux, les cris, les résolutions et les moyens qui se croisent et s'entrechoquent; c'est le chaos!

Commencement du monde actuel.

Cinq frères sur six ont approuvé la séparation. On y procède.

Rongo-ma-tané, père et Dieu des aliments cultivés, se lève le premier pour éloigner Rangui de Papa. Vains efforts!

Tangaroa, père et dieu des poissons et reptiles, essaie ensuite. Vains efforts!

Puis, Haoumia-tiki-tiki, père et dieu des aliments sauvages. Vains efforts!

Puis enfin, Tané-Mahouta, père et dieu des forêts, des oiseaux, des insectes, et de tous les autres Sylvains.

Des bras et des mains il repousse ses père et mère.

Vains efforts !

Alors il s'arrête. Renonce-t-il ? Non !

La tête et le dos à terre, les pieds au ciel et l'échine tendue ; il raidit les jarrets, s'appuie et pousse ferme et fort, fort et ferme.

« Tu défonces tes parents ; tu les déchires, tu » les tue ; c'est affreux ; c'est un crime ! » Ainsi crient, gémissent et se désolent Rangui et Papa.

Mais Tané-Mahouta, ferme et fort, fort et ferme, persiste. Loin, bien loin, très-loin, il enfonce la terre sous lui. Et loin, bien loin, très-loin, il repousse le ciel au-dessus.

Une fois que Ranqui et Papa furent arrachés l'un à l'autre, la lumière, les ténèbres, les humains, bref tous les êtres cachés jusqu'alors, entre eux, devinrent manifestes.

Tel fut l'effet du prodigieux effort de Tané.

Origine des vents et autres êtres aériens. Leur distribution dans l'espace. Cause de leur animosité contre les hommes.

Par malheur, au même instant, le désir cruel d'attaquer ses frères, embrasa la poitrine du féroce Tahouhiri-ma-téa, Dieu des vents et des tempêtes.

Craignant que le monde ne devînt trop beau, il se leva donc et suivit son père aux régions élevées, pour y tapager tout à l'aise.

Là, dans ces pays sans bornes; ces deux conspués de tous, toujours cachés et toujours invisibles, toujours songent à mal.

La poitrine de Tahouhiri-ma-téa souffle les pensées méchantes et les moyens calamiteux. Le vaste ciel les adopte; et, de concert, ils les exécutent.

C'est ainsi qu'ils ont fait les vents qui furent si prompts à se multiplier.

Tahouhiri-ma-téa les distribua dans l'espace; en nommant celui-ci du Sud et celui-là du Nord, l'un de l'Est et l'autre de l'Ouest, et les autres d'ailleurs.

Puis il enfanta les grains, les bourrasques, les tourbillons et les ouragans; les vapeurs, les brouillards et les nuages de toutes sortes, les colorés et les sombres, les précurseurs de la tempête et ceux qui la suivent, ceux qui sifflent et ceux qui grondent; et ceux encore qui tombent, déchirent, éclatent, brulent et pourchassent les humains, pourchassés qu'ils sont eux-mêmes par l'extravagante fureur de Tahouhiri-ma-téa.

Et toutes ces horreurs achevées, il les précipita sur Tané-Mahouta, ses forêts gigantesques et tous leurs habitants.

Origine des poissons et des reptiles. Leur distribution dans l'espace. Cause de l'animosité des vagues et de ce qu'elles renferment contre la terre et ses habitants.

Et toutes ces horreurs achevées, il les précipita sur Tané-Mahouta, ses forêts gigantesques et leurs habitants.

Les voilà tous terrifiés! La tempête massacre les arbres, les fend au cœur et les renverse. Leurs branches, leurs rameaux, leurs feuilles arrachées, brisées, dispersées jonchent la terre.

Le souffle exterminateur de Tahouhiri-Matéa les tue; les jette à ronger aux insectes, aux vers coquins, à la pourriture immonde; et pas un seul d'entre eux ne sait pourquoi... Hélas!

Tous les végétaux et silvains saccagés; le père des vents et des tempêtes se précipite sur la mer et de ses tourbillons balaie l'Océan.

Il en dresse les vagues si haut, que de leurs crêtes regarder en bas donne le vertige! Et puis les voilà gouffres affreux.

Aussitôt Tangaroa, le dieu des ondes et de tous les êtres visqueux, s'effraie, se lamente, court à travers les mers pour réunir ses enfants et fuir; mais ceux-ci délibèrent.

C'est que Tangaroa fit Pounga, le gluant; et que Pounga lui-même fit deux enfants : Ikatéré le père des poissons, et Tou-té-Ouéhi-

ouéhi ou Tou-té-Ouana-ouana le père des reptiles.

Tangaroa veut donc s'engloutir avec tous les siens dans l'Océan. Mais ses fils et petits-fils y regardent.

Fuyons à terre ! crient Tou-té-Ouéhi-ouéhi et les siens. — Non ; à la mer ! répondent les siens et Ika-téré.

Ceux-là donc veulent suivre une voie et ceux-ci l'opposée. Que résoudre ? Se diviser.

Parti des reptiles ou de Tou-té-Ouéhi-ouéhi, cache toi à terre ! Parti de Pounga et d'Ika-téré ou des poissons, fais-le en mer !

Ainsi firent-ils.

Mais auparavant ; comme le père des nageurs criait : « Fuyons tous à l'eau ! » Et que celui des rampeurs répondait : « Non, tous à terre ! » Ika-téré dit à son frère : « Fais-le donc
» vite ! et que ton sort et celui de ta race soit
» d'être pris, flambé au-dessus d'un feu clair,
» écaillé, cuit et mangé. »

Ce à quoi, Tou-té-Ouéhi-ouéhi répondit :
« Toi et les tiens plongez ! Mais ayez pour
» destin de toujours surmonter chaque pitance
» végétale, afin qu'elle ait du goût. »

Depuis cette époque ; Tangaroa, grand-père

des ondes et de tous les visqueux, a constamment fait la guerre à son frère Tané, dieu des végétaux et silvains, que tous les rampeurs avaient suivi de préférence ; et Tané, constamment lui a rendu inimitié pour inimitié.

Voilà pourquoi, si les fils de Tou-Matahou-enga, les cruels humains veulent pourchasser les nageurs ; Tané immédiatement leur prête ses pirogues, ses fouennes, ses harpons et ses filets ; en deux mots, tous ses engins d'origine végétale (cordes ou bois !) ;

Et pourquoi, avec pareil empressement, Tangaroa précipite ses vagues sur les pirogues et ses flots rongeurs contre la terre ; afin d'engloutir ses rivages, cases et hommes, forêts, oiseaux, insectes et reptiles.

Tous ces combats divins, sources des nôtres, nos poèmes religieux les chantent !

Origine des êtres qui vivent sous terre. Qui les a distribués ainsi dans l'espace.

Tané-Mahouta, Tangaroa et tous les leurs une fois vaincus ; Tahouhiri-ma-téa (créateur des vents et tempêtes) courut attaquer ses deux frères Rongo-ma-tané, père et dieu des végétaux domestiques, et Haoumia-tiki-tiki, dieu et père de tous ceux qui resteront sauvages. Mais

Papa, la terre, soucieuse de les conserver à tous ses autres enfants, les cacha si bien en ses entrailles qu'il ne put les trouver.

Origine des hommes. Ce qui fait qu'ils sont demeurés sur terre.

Pendant ces combats terribles, Tou-Matahouenga, père et dieu des hommes, pensait :

« Des cinq partisans de la séparation du
» ciel et de la terre, je suis le seul féroce et
» brave à la guerre. Les terribles assauts de
» Tahouhiri-ma-téa et de sa race ont mis im-
» médiatement en fuite mes quatre frères.

» Tané-Mahouta et les siens sont rompus et
» dispersés.

» Tangarao et ses fils sont abîmés aux pro-
» fondeurs de l'océan, ou blottis aux plus se-
» crets réduits de la terre.

» Rongo-ma-tané et Haoumia-tiki-tiki se
» tiennent cois sous elle.

» Seul, moi générateur et dieu des humains
» cruels, je suis encore debout sur la poitrine
» de ma mère. Le victorieux Tahouhiri-ma-
» téa va venir m'attaquer ! »

Il vint, mais inutilement. Tou-Matahouenga ne broncha point.

Et comment les forces de son frère auraient-

elles prévalu contre lui? N'avait-il pas, tout seul, séparé Rangui de Papa?

C'est alors que Tahouhiri-ma-téa se calma.

Hélas! par ses fureurs prodigieuses, il avait causé l'immersion d'une partie de la terre.

Car les monstres des temps primitifs, dont la chute a fait place à la brillante lumière qui maintenant coule entre Papa et Rangui, les déluges, les trombes et la grêle noyèrent de vastes pays.

Quant à ses arrière-arrière-petits-petits enfants, les pluies, les brouillards et les vapeurs; ils sont restés en ce monde; où souvent ils viennent nous visiter.

(Dans le principe, aucun des êtres qui s'agitaient entre le ciel et la terre, unis encore, n'avait de forme. Tou-Matahouenga est le premier qui en prit une saisissable. Ses frères firent comme lui et tous les autres êtres les imitèrent.)

Causes de la guerre que les hommes font continuellement aux habitants des forêts, aux habitants des eaux et aux habitants de dessous terre; (ou origine des engins de chasse,

origine des instruments de pêche et origine des ustensiles de ménage ainsi que des conserves alimentaires.)

Tou-Matahouenga resta donc immobile et droit sur la poitrine de sa mère. Pensant alors, il dit :

« Quand le dieu des tempêtes m'attaqua,
» pour venger nos parents, mes frères ne
» m'ont pas secouru. Bien au contraire, ils
» m'ont abandonné lâchement... Il faut que
» je les frappe... il faut qu'ils soient punis. »

(La mort était alors sans pouvoir sur les hommes et sur tous les êtres terrestres. C'est après la naissance des enfants de Taranga et de Makéa-tou-tara, savoir : Mouhahia-taha, Maouï-roto, Maouï-paé, Maouï-ouaho et Maouï-tiki-tiki-o-taranga, le demi-dieu qui voulut tromper Hiné-noui-té-po, que cette déesse prit de l'empire sur tout.)

Donc Tou-Matahouenga, songeant à la conduite de ses frères, qui l'avaient laissé tout seul, eut l'idée d'attaquer Tané-Mahouta, le dieu des silvains, tout d'abord.

« Il a fui ! Sa lignée croît avec une rapidité
» prodigieuse ! Quoi de plus enviable ! Et com-
» bien elle serait à craindre si elle devenait
» ennemie ! »

Ce disant, il prit de fines perches et des fils de feuilles, les tordit, en forma des nœuds coulants, et du tout des collets. Et ceux-ci faits, il s'en fut dans les bois les cacher sous la feuillée.

Pauvres habitants des forêts, chasseurs ou chassés, gardez-vous attentivement des piéges de Tou-Matahouenga; il n'est plus désormais de sécurité pour vous!

La seconde vengeance du créateur des hommes tomba sur Tangaroa.

En voyant tous ses enfants plonger; Tou-Matahouenga imagina de couper des feuilles de formium, de les tresser ensemble et d'en fabriquer des filets, pour les attirer tous à terre.

Sa troisième vengeance fut pour Rongo-matané et Haoumía-tiki-tiki. Leurs feuilles les trahirent. Arrachant donc ces habitants de dessous terre; il fit des uns, bien raclés, des paniers; et des autres, soigneusement replantés, des marcottes qui, grossies, cueillies et séchées, devinrent des provisions d'hiver.

C'est ainsi qu'il punit ses frères; en les faisant ustensiles ou bien conserves, et puis mangeaille.

Après tous ces exploits, il s'attribua les divers

noms glorieux qui suivent : Tou-ka-riri, le vainqueur terrible ; Tou-ka-ngouha, le dompteur des plantes ; Tou-ka-toua, l'attrapeur d'oiseaux : Tou-ouaka-héké-tangata, le pêcheur victorieux ; Tou-mata-ouha-iti, le quadruple vainqueur ; Tou-Matahouenga, l'homme.

Tou-Matahouenga put donc asservir quatre de ses frères ; mais pas le cinquième Tahouhiri-matéa. Voilà pourquoi ce dernier fils du ciel et de la terre est resté l'ennemi des hommes. Entre eux et lui, la lutte dure encore et cela pour toujours !

Origine des charmes, invocations, prières, adjurations, *et cœtera*.—Origine des lois, règlements, préceptes et autres tabous.

Ses frères une fois asservis, Tou-Matahouenga, pour les faire venir, institua des charmes, des évocations et des sortiléges, portant les noms de chacun de ces dieux et en rapport avec leur nature.

Puis il fit des prières pour fléchir Tahouhiri-matéa ; puis pour implorer le vaste ciel ; puis pour obtenir de la terre des productions abondantes ; puis pour invoquer les esprits ; et puis d'autres encore. Et toutes ces adjurations, il les

transmit aux hommes. Et il leur transmit aussi les préceptes et tabous qui ont trait aux grands actes de la vie, naissance, baptême, mariage, et cœtera; ainsi qu'aux diverses manières d'être, richesse, pauvreté...

Tels sont les travaux de Tou-Matahouenga.

Origine des brumes du matin et de la rosée.

Depuis leur séparation: le ciel et la terre sont restés constamment éloignés l'un de l'autre. Mais leur amour n'a pas faibli.

Le matin; les soupirs, tendres et tièdes, que Papa laisse échapper de son sein, remontent les vallées, puis les cotaux boisés des montagnes, puis se font nuages, et puis gagnent le ciel.

Et le soir; les pleurs que Rangui répand en souvenir de sa bien-aimée coulent abondants sur sa poitrine, traversent l'espace, et puis ensuite nous arrivent gouttes de rosée.

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE DE MAOUI (c)

PRINCIPAL DEMI-DIEU DES NÉO-ZÉLANDAIS

(QUI, MAINTENANT ENCORE, SONT ANTHROPOPHAGES.)

Entrée de Maouï dans le monde.—Sa formation.—Premiers dangers qu'il court. — Comment il est sauvé. — Cause de son surnom.

Un soir, qu'en la salle de bal, les grandes personnes dansaient ; Maouï, tout marmouset encore, se faufila dans une case ; se blottit derrière les enfants, qui s'y trouvaient ; et s'endormit.

Au point du jour, leur mère dit en les comptant : « Un, Maouï-taka ! Deux, Maouï-roto ! » Trois, Maouï-paé ! Quatre, Maouï-ouao ! Un » cinquième !!... d'où peut-il venir ? »

Moi, dit vite le petit Maouï, mais je suis ton enfant aussi !

« Un (fait la mère en recomptant) Maouï-» taka ! Deux, Maouï-roto ! Trois, Maoui-paé ! » Quatre, Maouï-ouao !... Je ne peux pas en » avoir d'autre?... Gamin, je ne t'ai jamais » vu ! »

Aussitôt dispute violente, entre elle et le petit intrus.

Furieuse à la fin, elle s'écrie : « Vide ma » case à l'instant même!..... Encore une fois, » vide ma case!..... Toi mon enfant!..... Non, » c'est une autre..... une tout autre qui t'a » fait! »

Et (fier déjà) le petit bambin de répondre : « Bien, très-bien..... je sors..... car je sup- » pose..... comme tu l'affirmes..... que c'est » une autre..... Et..... cependant..... me disant » tien... je me crois... tel! »

« Ecoute ; et vois si je me trompe! »

« Tu m'as avorté sur la côte. Puis tu as coupé » tes cheveux. Puis tu m'en as entortillé. Puis » tu m'as lancé dans la mer!... Certes j'aurais » bien dû périr! »

« Eh bien! les algues m'ont reçu, roulé, pé- » tri et façonné en me berçant d'un bord sur » l'autre, dans leur réseau inextricable, pen- » dant que s'agitaient les vagues. »

« Puis les vents du large et la houle me re- » jetèrent à la côte!... Certes j'aurais bien dû » périr! »

« Eh bien, le sable du rivage et le frai vis-
» queux du poisson me refaçonnèrent un
» abri. »

« Puis les moucherons vinrent, par myria-
» des, s'abattre tout autour de moi. Les perfi-
» des, en m'embrassant, glissaient leurs œufs
» dans mon enveloppe; pour que leurs vers
» me dévorassent. Et les oiseaux par vols sans
» nombre vinrent aussi. En planant, ils tour-
» billonnaient tout à l'entour de ma tête, les
» griffes prêtes à me déchirer!... Certes j'au-
» rais bien dû périr! »
« Eh bien! Tama-noui-ki-té-rangui, mon
» grand-aïeul, me vint en aide, juste à pro-
» pos. »

« Les essaims nombreux, qui planaient,
» avaient attiré ses regards. Il avait couru, le
» bon vieux, à toutes jambes, pour leur dispu-
» ter la laitance qui m'entourait; et l'entr'ou-
» vrant, il m'avait vu. »

« Une fois chez lui, bien sous son toit, étendu
» le long d'un bon feu, caressé par la fumée
» tiède; je redevins chaud et pus vivre. C'est
» ainsi que je fus sauvé. »

« Devenu grand, j'ai voulu voir vos danses
» fameuses, et me voici..... Hélas! Depuis le
» jour où ton sein m'expulsa..... jamais les
» noms de mes frères..... tes premiers nés.....
» n'avaient frappé mon oreille..... et pourtant!
» je ne les ai point oubliés..... Vois plutôt!!!

« Toi, tu es Maouï-taka. Toi, Maouï-roto.
» Toi, Maouï-paé. Toi, Maouï-ouao. Et moi?
» pauvre petit cinquième..... Maouï-quoi? le
» piguinini! (1) »

En entendant ces belles choses, Taranga se mit à crier :

« Non, cher petit!..... mon vrai enfant.....
» mon dernier né..... Non, fruit précieux de
» mon âge mûr..... ton vrai nom..... je vais te
» le dire..... c'est..... Maouï de la pirogue en
» cheveux. Maouï-tiki-tiki-a-Taranga. »

Ainsi finit leur discussion.

Alors, sa mère dit à Maouï : « Viens sur le
» sein qui t'a porté. Embrasse-moi, pour que
» je t'embrasse; et puis dormons tous deux
» ensemble. »

---

(1) Ce mot veut dire tout petit enfant.

Le petit bambin se leva, pour faire ce que voulait sa mère. Mais ses frères en devinrent jaloux et commencèrent à murmurer, en se disant, les uns aux autres :

» Taranga ne nous prie jamais de venir
» sommeiller près d'elle ; nous, dont l'origine
» est certaine; nous, qui sommes vraiment ses
» fils; nous, qu'elle a certainement portés, et
» que certainement elle fit naître. »

« Petits! pour nous donner le sein, genti-
» ment elle nous déposait sur sa natte, belle,
» douce et grande, et nous nous endormions
» sur elle... Toujours elle était près de nous!
» Et toujours elle nous dorlotait. »

« Maintenant, vous êtes grands! » fait-elle.
» Plus de coucher!..... Plus de caresses!.....
» Plus même de simples prévenances!... Tout
» pour ce petit avorton... Cette petite rogue
» impudente, qui s'est venu dire notre frère. »

« L'Océan m'a bercé!... Les algues m'ont
» servi de natte!... Les vagues m'ont donné
» forme humaine!... Le sable et le frai du
» poisson m'ont confectionné un abri!... C'est
» la laitance qui m'a nourri!... Qu'y a-t-il de
» vrai dans tout cela? En attendant il prend
» notre place. »

Ainsi parlèrent les frères plus jeunes. Ceux plus âgés leur répondirent :

« Ne craignez rien! Laissez Maouï être des » nôtres; et n'oubliez pas le proverbe : — Aux » jours de paix, videz vos discussions par des » voies amicales; en temps de guerre, termi- » nez vos querelles par la violence! »

» Travailler, pour beaucoup récolter; aug- » menter son avoir, pour beaucoup donner; » nourrir beaucoup de monde, pour beaucoup » étendre la paix; tels sont les moyens qui » procurent beaucoup d'influence parmi les » hommes. »

« N'imitons pas les fils de Rangui et de » Papa. »

« Ils discutèrent la séparation de leurs » parents. Cinq la voulurent : un s'y opposa : » la chose eut lieu. »

« Tahouhiri-ma-téa, qui les aimait, atta- » qua ses frères pour les venger. Tou-Mata- » houenga en prit occasion de leur faire la » guerre à son tour. Leurs inimitiés se fixèrent » dans leurs descendances respectives; et » maintenant les hommes sont acharnés à » combattre les hommes. »

« Prenons garde! Ne laissons aucune dis- » cussion s'élever parmi nous. Car si nos

» haines se fixaient chez nos enfants, nous au-
» rions fait comme les fils de Rangui et de
» Papa. »

A ces paroles, pleines de sagesse, les deux plus jeunes frères répondirent : « Nos aînés, vous avez raison ! » Et les murmures s'arrêtèrent là.

(*En lieu convenable, je donnerai cette histoire au grand complet.*)

L'ART DE FAIRE LE NŒUD DE MAILLE (a)

APPRIS DES FÉES PAR KAOUKOURA.

Un jour, (au temps jadis) ; un homme du nom de Kaoukoura eut la fantaisie d'aller voir Rangiaohouia, lieu situé bien loin dans le nord, près du pays des Raraoua : mais il n'en fit rien. Alors cette idée le persécuta, persécuta, tant et tant ; qu'il finit par se mettre en route.

Chemin faisant, il découvrit une baie où l'on avait nettoyé des maquereaux ; et s'aperçut qu'on en avait éparpillé les entrailles sur le sable, tout au long du bord de mer. Surpris de ce fait, il examina mieux la chose ; et puis se dit : « bast ; c'est l'ouvrage des habitants du pays ! » ; et, regardant de plus près encore, il vit, aux traces des pas, que les pêcheurs n'étaient venus, ni le jour, ni le matin, mais bien le nuit ; et, reprenant son monologue intime, il ajouta : « Ce ne sont pas des mortels, mais » des esprits, qui ont ainsi travaillé. Des hom- » mes auraient laissé des brins de joncs ou

» d'herbe sur le rivage. Car ils en ont toujours,
» pour s'asseoir, dans leur pirogue. »

Plusieurs autres circonstances achevèrent de lui prouver que des esprits avaient hanté ce rivage. De sorte que, tout bien pesé, il regagna la hutte qui lui servait de gîte, en tournant et retournant dans sa tête tout ce qu'il avait vu; le tenant de plus en plus pour un prodige digne, sous tous les rapports, d'émerveiller ses amis, et de nature (vraisemblablement) à le mettre sur la voie de quelque découverte. Si bien qu'à la nuit close il retourna au lieu de ses observations.

Juste, comme il arrivait, les fées achevaient d'y revenir aussi, pour tendre leurs filets à maquereaux.

Or, parmi elles; les unes, tirant sur le cordeau, chantaient : « ici filet; filet ici! »; et les autres, en chantant aussi, pagayaient, pour conduire au large une pirogue et autre engin, en disant : « allons jeter notre filet à la mer; al-
» lons le jeter à Rangiaohouia; et tirons-le jus-
» qu'à Mamakou. »

Ainsi psalmodiaient les fées; pour s'encou-

rager à l'ouvrage ; égayer leur pêche heureuse ; et la vanter.

Comme elles s'en revenaient, dragant vers le rivage ; l'idée de se joindre à elles et de tirer sur le cordeau vint à Kaoukoura.

C'était un fort bel homme ; à peau parfaitement blanche (comme une fée presque !) ; si bien qu'elles n'y prirent pas garde.

Une fois le filet quasi au plein ; tout animées, elles chantèrent : « Plongeons quelques-unes » de nous ! allons repousser Taoua-taoua-ouïa » et Taoué-taoué-ouié, le voleur de maquereaux » et le voleur de sardines ; car ils ne manque- » raient pas de couper nos mailles. » C'est ainsi qu'elles nommaient deux bancs rocailleux, peu distants du rivage.

Et le restant de l'essaim féerique, continuant à nager, attirait le filet à terre ; et, nageant aussi, Kaoukoura s'en allait au milieu d'elles.

Le premier poisson sortait de l'eau, entraîné par la seine qui glissait sur le rivage ; que les fées n'avaient pas encore remarqué leur aide. C'est qu'il était beau ! ..... presque autant qu'elles ! !

Juste, au petit point du jour, la pêche entière fut au plein. Les fées aussitôt s'empressèrent de mettre leurs filets au sec, et de ramasser leurs maquereaux. Mais pas à la façon des hommes, qui se font des parts de butin. Chacune d'elles allait, au contraire, choisir le poisson qu'elle voulait ; lui passait une corde par les ouïes ; et s'en faisait un chapelet.

En travaillant, elles chantaient toutes : « Hâtons-nous ! hâtons-nous ! enfilons vite » notre pêche. Que cette besogne soit terminée » avant le lever du soleil. » . . . .

Et, comme elles, Kaoukoura enfilait ses poissons aussi, et faisait aussi son chapelet.

Sa corde était trop courte ; son nœud du bout coulant ; et ses maquereaux trop lourds. Donc, quand il fut pour les emporter, le fil glissa et tous tombèrent.

Par bonté d'âme, plusieurs fées l'aidèrent tout naturellement à renfiler sa part ; et, la chose faite, fermèrent son chapelet par un nœud de maille. Mais lui bien vite, dès qu'elles eurent fini, mit à la place un nœud glissant.

Le poisson tomba donc encore. Encore les fées le renfilèrent ; et le nœud bon, fait à nou-

veau, de nouveau fut défait encore. Les bonnes fées recommencèrent.

Ce manége, souvent répété, les attarda en leur besogne, si bien qu'enfin le jour se fit, assez pour qu'on se distinguât.

Alors les fées, s'apercevant que Kaoukoura était homme, se dispersèrent immédiatement et disparurent; en lui laissant poissons, filets, pirogues, et cœtera.

L'essaim léger, une fois évaporé, vers ses demeures aériennes; on sut comment, avec le formium, son fil et ses tiges, les fées confectionnaient leurs engins de pêche.

C'est Kaoukoura qui vit toutes ces choses et devint maître en l'art du filet. Il l'apprit à ses enfants; et les Mahouris l'apprirent d'eux.

Cette découverte remonte bien loin, bien loin..... aux temps jadis !

LES AMOURS DE TAKA-RANGUI (*b*)

ET

DE RAHOU-MAHORA.

Il y a de cela beaucoup de générations, au lieu dit Ouha-Karé-Ouha, pas (1) vaste et renommé pour la force de ses défenses; vivait un chef de la tribu de Tanaraki. Lequel chef avait une fille admirable, Rahou-Mahora.

Si admirable! que le renom de sa beauté merveilleuse se répandit sur tous les pays de ces îles; et, partant, vint aux oreilles de Rangui-Apitoura, le chef des Gnati-Ahoura. Le même qui possédait le pas de Pouké, si haut perché sur le faîte d'une haute montagne. Le même, aussi, qui avait pour fils Taka-Rangui, le héros de sa tribu.

Taka-Rangui, qui tout naturellement eut

---

(1) Pas, signifie village fortifié.

bruit de la beauté merveilleuse de Rahou-Mahora ! Taka-Rangui, qui tout naturellement y songea pendant les douces et longue rêveries de son cœur. Taka-Rangui, enfin, qui tout naturellement s'éprit d'un violent amour pour elle.

Or, il advint qu'à cette époque si lointaine, une guerre naquit entre la tribu de Rangui-Apitoura et celle du père de Rahou-Mahora. De sorte que l'armée des Gnati-Ahoura marcha sur Tanaraki, attaqua le pas de Rangui-Rarounga, livra (sans pouvoir le prendre) assauts sur assauts, l'investit alors et (veillant sur lui nuit et jour) finit par épuiser la garnison.

Les provisions et l'eau manquèrent donc. Si bien que beaucoup d'assiégés devinrent malades. Si bien que beaucoup faillirent périr. Si bien aussi que, vaincu par la soif, Rangui-Rarounga, le vieux chef, montant sur son rempart et criant vers ses ennemis, dit : « Une goutte d'eau, je vous en supplie ! »

Des assiégeants, qui pouvaient l'entendre, les uns, mus de pitié pour son grand âge, coururent lui chercher à boire ; mais les autres, en plus grand nombre et plus haineux, ne voulu-

rent pas et brisèrent même la calebasse qu'on lui rapportait.

De sorte que pas une goutte ne mouilla la bouche de l'infortuné vieillard.

Plusieurs fois ceux-là retournèrent à la source; mais toujours ceux-ci répandirent l'eau qu'ils rapportaient.

Force donc fut au vieux chef, pendant que les assiégeants se disputaient à cause de lui, de rester accablé sur le haut de son rempart.

Enfin le commandant ennemi parut. Un grand peigne blanc, découpé dans un os de baleine et surmonté des plumes soyeuses et blanches de la blanche aigrette, orne sa tête.

Aussitôt, le vieux Rangui-Rarounga le reconnaît, élève la voix et crie : « Qui es-tu, toi qui es si beau ? »

Et Taka-Rangui de répondre : « Taka-Rangui ! »

Et le vieux chef de continuer : « Jeune guerrier, pourrais-tu fendre l'écume de la vague » furieuse qui déferle sur les rochers d'Orongo-» maï-ta-koupé ? »

— Facilement !

— Eh bien ! vois si tu pourras fendre aussi

la rage furieuse de cette écume d'hommes cruels ?

— Encore plus facilement, répond fièrement Taka-Rangui. — « Quel chien enragé » oserait mordre le bras qui m'appartient ! » Quelle main plébéienne oserait toucher la » main qui le termine ! Ce bras et cette main ; » leurs exploits et ma naissance ne les ont-ils » pas taboués ! »

Ainsi prononce des lèvres ce jeune homme ; pendant que son cœur dit : « Ce vieillard ago- » nisant est le père de Rahou-Mahora ! de » Rahou-Mahora, ma vierge bien aimée ! ! » Elle si jeune, elle si pure... la soif la dé- » vore aussi ! !..... Oh ! que je souffre ! »

Et voilà qu'il se lève. Et voilà que lentement il va chercher de l'eau pour le vieux chef et son enfant.

Il en remplit une calebasse à la source glacée d'Aringui et revient.

Aucun murmure. Pas un mouvement !

Ses guerriers farouches demeurent appuyés sur leurs armes ; silencieux et stupéfaits.

Taka-Rangui rapportant l'eau :

« Eh bien ! vieillard, quel chien enragé a

» mordu mon bras ? Quelle main plébéienne a
» touché ma main ?

» Prends, voici pour toi et ta fille ! »

Et les voilà buvant tous deux.

Et voilà Taka-Rangui contemplant avec extase sa vierge bien-aimée.

Et voilà qu'elle aussi glisse les yeux sur Taka-Rangui.

Et voilà que, les regards appuyés l'un sur l'autre, ils sont ravis tous deux.

Quand, rompant le silence et l'immobilité, les guerriers de Taka-Rangui levèrent les yeux, ils virent, sur le sommet du rempart ennemi, leur jeune chef assis et la belle jeune fille à ses côtés ; alors ils dirent : « Notre noble comman-
» dant adore la guerre ; mais, plus ardemment
» encore, il adore Rahou-Mahora. »

Tout à coup, cette pensée lumineuse éclaire le cœur du vieux chef :

— « Mon enfant, te plairait-il d'avoir ce jeune guerrier pour époux ? »

— Je l'aime ! répond la belle jeune fille.

Le vieillard consent à leur union : Taka-Rangui prend aussitôt Rahou-Mahora pour femme :

et la guerre cesse immédiatement et pour toujours.

C'est ainsi que l'armée se dispersa ; c'est ainsi que chaque homme revint à son village, et c'est ainsi enfin que les contestations des deux tribus furent terminées à tout jamais.

Les descendants de Raou-Mahora habitent encore la baie de Kororéka. Ce sont les Pounis, leurs enfants et tous leurs amis.

Car Taka-Rangui et Raou-Mahora eurent une fille nommée Rongouharoa.

Laquelle, mariée à Ouhiti, eut un fils.

Lequel, marié lui-même à Taouhirikoua, en eut un fils aussi, nommé Réréhoua-i-té-Rangui ;

Qui épousa Poukou, dont tous les Pounis actuels descendent.

TABLE DES MATIÈRES.



FIN.

Paris.—Typogr. de E. Brière, rue Saint-Honoré, 257.

